.. ANNÉE - N° 12 MAI 1926

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur

ROME
8, Lungo Tevere Cenci (XV°)

PARIS
10, Rue Cassette (VI°)

PARAY-LE-MONIAL, Rue Croix-de-Pierre — Chèque Postal : LYON, 85/35

BRUXELLES - ETTERBEECK
43, Avenue Eudore-Pirmez

PÉKIN
Librairie Française

CANADA : M. Amédée DENAULT, C.R.S.C., 105, rue Sainte-Anne, Québec.

I. DOCTRINE.

CATECHISME DU SACRE-CŒUR

LEÇON XI et XII (1)

6e et 7e Articles du Symbole : L'Ascension de N. S.

La Royauté universelle du Sacré-Cœur, le Jugement général.

D. — Le Sacré-Cœur de Jésus, dans le mystère de l'Ascension, s'est-il inspiré avant tout de son amour pour son Père. ?

R. — *Oui, c'est avant tout de son amour pour son Père que le Sacré-Cœur de Jésus s'est inspiré dans le mystère de l'Ascension.*

La pensée prédominante du Sacré-Cœur a toujours été celle de la gloire de son Père bien-aimé, et son amour pour les hommes est de ce fait si sublime qu'il dépasse toutes nos conceptions humaines.

Avant tout Prêtre et Victime dès le premier moment de l'Incarnation, ce Cœur aspirait, après avoir consommé son sacrifice par la Croix, à pénétrer dans le Saint des Saints c'est-à-dire au Ciel même pour y offrir à la gloire de son Père le Sacrifice éternel, au centre même de la création dont Il était l'interprète et le Pontife.

(1) Voir *Regnabit* p. 125

C'était pour la gloire de son Père que ce Sauveur, bien que ressuscité, avait voulu s'attarder sur terre encore quarante jours, afin de fournir à ses disciples des preuves nombreuses et palpables de sa Résurrection, de confirmer leur foi et par eux celle de tous les chrétiens dans la divinité de sa mission. Toute gloire extérieure rendue à Lui-même ne rajaillissait-elle pas sur son Père même ?

Mais c'est pour une gloire encore plus grande de ce Père bien-aimé que, ce délai passé, s'arrachant au commerce familier de ses frères pour qui Il était mort, il tint à être encore davantage glorifié Lui-même à leurs yeux par l'exaltation de sa sainte Humanité dans les Cieux. Et Il dut s'écrier alors comme après la Cène : « Père, l'heure est venue ; glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifie. » (St Jean, XVII, 1) Il fallait à cet effet que le Sauveur n'apparaisse plus « comme un homme terrestre, mais comme un Dieu céleste » (St Thomas, S. Th., 3e P., q. 57, art. 6), et que, pénétrés par le mystère de l'Ascension d'une plus profonde révérence pour la Personne divine du Christ, les chrétiens pussent apprécier encore mieux la merveille de condescendance que fut l'Incarnation et la Charité infinie qui porta le Père céleste à donner au monde son Fils même.

C'est enfin cet Amour du Sacré-Cœur pour son Père qui seul peut nous expliquer d'une façon satisfaisante comment, aimant si passionnément et si tendrement les hommes, Il a pu leur retirer néanmoins la douceur de sa présence visible sur terre. Cet Amour sublime autant que condescendant, si fort jusque dans sa tendresse, ne pouvait leur offrir de meilleur bien, et qui fût en même temps plus glorieux pour son Père, que celui d'une union de plus en plus sincère et intime de leurs âmes au Principe de tout bien et de toute béatitude, union semblable à celle qui unissait son Cœur à son Père bien-aimé. Mais l'humanité déchue a besoin pour s'élever jusqu'à la pureté et la perfection de cet idéal d'union spirituelle de se détacher intérieurement de toute joie sensible, même légitime, pour ne s'attacher plus qu'au Dieu qui dispense les joies et les épreuves.

Il avait déjà invité Madeleine, le jour même de sa Résurrection, à disposer en son cœur une telle ascension spirituelle : « Ne me touche pas, je ne suis pas encore remonté à mon Père. » Aux chrétiens appelés à adorer le Père en esprit et en vérité, Il a jugé bon de retirer de cette terre d'épreuve sa présence sensible qui eût pu les attacher à Lui d'une façon trop humaine. C'est pourquoi Il dit à ses disciples . « Il est utile pour vous que je m'en aille. »

Néanmoins, pour concilier sa tendresse passionnée pour les hommes et sa profonde pitié pour tous leurs besoins avec ces sublimes délicatesses de son Amour pour son Père, le Cœur de Jésus avait déjà institué l'Eucharistie pour y être désormais notre compagnon, invisible mais corporellement présent, notre victime quotidienne, notre nourriture sacramentelle. Il avait institué aussi son Eglise dont Il devait se faire l'âme féconde jusqu'à la fin des temps . « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Il va envoyer aux apôtres son Paraclet consolateur et par la grâce de son Esprit Il agira perpétuellement sur l'âme de ceux qui L'aiment pour l'illuminer, la fortifier, l'embraser de sa charité et l'attirer jusqu'à Lui et sur son

Cœur. « Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi, avait-Il dit. » Par la vertu de son Cœur transpercé sur la Croix, du haut du Ciel même, Il procurera à son Église des ascensions spirituelles d'autant plus admirables qu'elle apparaîtra au monde dénuée ou détachée du secours de tout facteur humain de succès et de progrès.

D. — Quelles autres fins poursuivait le Cœur de Jésus par le mystère de son Ascension ?

R. — *Par le mystère de son Ascension, le Cœur de Jésus avait aussi en vue :*

1° *l'augmentation de notre foi, notre espérance et notre charité ;*

2° *d'être au Ciel même notre intercesseur ;*

3° *de nous envoyer de là l'abondance des dons de son Esprit, en la personne de ses Apôtres le jour de la Pentecôte.*

Notre foi sera d'autant plus grande et méritoire qu'à elle pourra s'appliquer cette béatitude : Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui croient.

Notre espérance est exaltée à la pensée que notre Sauveur bien-aimé, le Chef de notre Église, a pu s'élever jusqu'aux Cieux, a ouvert le lieu du Ciel et y a fait entrer, dès le jour de l'Ascension, la multitude des âmes justes de l'Ancien Testament. Et ce qu'Il a fait pour elles, Il pourra donc le faire pour nous, selon le désir ardent de son Cœur : « Ut ubi ego sum, et vos sitis. » (St Jean, XIV, 5.)

Comment notre amour des choses célestes ne serait pas accru par ce mystère ? « Là où est votre trésor, là est votre cœur. » Le trésor d'amour que notre foi nous a révélé, c'est le Sacré-Cœur, dont nous ne pourrons jouir pleinement qu'au ciel. Là tendent toutes les aspirations de la Charité surnaturelle et, dans ce sursum perpétuel du cœur qui aime ce Cœur, la terre n'apparaît plus que comme un lieu d'exil et les soupirs de la Charité qui s'élance vers Lui ne peuvent que la rendre encore plus vive et plus ardente à se dévouer sur terre à tous ceux qu'Il aime et à qui Il s'identifie particulièrement, comme à la personne des pauvres, des ignorants, des affligés, des malades, des persécutés.

Le Cœur de Jésus est au Ciel aussi pour présenter perpétuellement à son Père la blessure que l'Amour encore plus que la Lance y a faite et, par ce spectacle, émouvoir sans cesse en notre faveur les entrailles de miséricorde de son Père bien-aimé. Au centre de cette Jérusalem céleste où le conseil des Trois préside aux destinées du monde entier, la Ste Humanité de Jésus, avec les cinq plaies et surtout celle du Cœur constitue le plaidoyer le plus éloquent de l'Amour humain d'un Dieu qui sait compatir à nos faiblesses.

Enfin, si le Fils de Dieu mettait fin par son Ascension corporelle à sa mission visible sur terre, c'était pour envoyer visiblement l'Esprit Saint à son Église bien-aimée et enrichir cette Épouse de choix de la surabondance de ses dons dans la personne des Apôtres, de telle façon que l'on reconnût dans ces effets merveilleux de la Pencôte le fruit même de son Sacrifice et de son Amour. D'ailleurs, privés de sa présence sensible, les Apôtres devaient sentir davantage le besoin qu'ils avaient de sa grâce, la désirer plus vivement et se trouver ainsi mieux disposés à la recevoir.

D. — Le Cœur de Jésus a-t-il été l'instrument principal employé par la Personne du Verbe pour opérer le miracle de son Ascension corporelle ?

R. — *Oui, c'est le Cœur humain de Jésus, qui, par la vertu de son Amour glorifié, fut l'instrument principal de l'Ascension corporelle de notre Sauveur dans les Cieux.*

Le Docteur Angélique, après avoir fait remarquer combien un corps ressuscité est docile aux impulsions de son âme glorifiée, conclut : « C'est donc par la vertu de son Ame, le voulant, que le corps du Christ est monté au Ciel. » (Somme Théol., 3e Partie, qu. 57, art. 3.) Or cet acte de volonté de l'âme du Christ fut avant tout, comme nous venons de l'entrevoir, un élan sublime de son Amour humain pour son Père. Il convient donc de dire que le cœur de Jésus, de par son action propre, fut l'instrument principal employé par la Personne du Verbe pour opérer le miracle de son Ascension corporelle.

D. — L'Ascension de Notre-Seigneur ne fut-elle pas un triomphe de l'Amour de son Cœur ?

R. — *Oui, l'Ascension fut un triomphe pour le Cœur de Jésus.*

Notre Sauveur tout aimant n'entra point seul dans le Ciel. Il était accompagné de la foule des élus à qui dans les Limbes Il avait déjà accordé la vision béatifique, mais qui n'avaient encore pu pénétrer dans le lieu réservé dès le commencement du monde aux bienheureux. Jusqu'ici aucune créature humaine n'avait pu y entrer : ce fut le Cœur de Jésus qui eut la joie d'y introduire à la suite de son Humanité glorieuse cette multitude d'élus rachetés par les mérites de son Amour et de son Sacrifice.

Qui pourrait décrire en nos modes terrestres d'expression la magnificence et l'allégresse des ovations que ce cortège glorieux et l'innombrable armée des saints anges, les Séraphins en tête, multiplièrent en l'honneur de ce Cœur éblouissant de beauté à qui ils devaient tous tant de faveurs et d'amour ? Et désormais le cantique de l'Amour ne cessera de retentir dans les parvis de la céleste Jérusalem !

Enfin le Cœur de Jésus ressuscité occupait triomphalement et définitivement le lieu de choix qui convenait à son état de glorification. Bien plus, par sa présence dans le Ciel, Il revêtait cette demeure des élus d'une beauté et d'un éclat qu'elle n'avait pas encore connus jusqu'ici. « Mon Dieu, écrivait un jour saint François de Sales à sainte Jeanne de Chantal dans l'octave de l'Ascension, que le ciel est beau maintenant que le Sauveur y sert de soleil et sa poitrine d'une source d'amour de laquelle les Bienheureux boivent à souhait ! »

D. — Quelle est la place occupée dans le Ciel par le Sacré-Cœur ?

R. — *Comme Dieu, le Sacré-Cœur y tient un rang égal à celui de son Père ; comme homme, il tient la première place après son Père, au-dessus de tous les élus et de toute créature.*

En raison de son union hypostatique à la 2e Personne divine, le Cœur créé de Jésus, étant le Cœur d'un Dieu, a une dignité infinie égale à celle de son Père. Et à ce titre les élus et toutes les créatures intelligentes lui doivent le même honneur qui est dû à Dieu ; c'est-à-dire l'adoration.

Mais à ne considérer même que le Cœur de Jésus comme homme, l'on doit dire que ce Cœur, en raison de l'Amour humain et surnaturel dont il est le foyer et le symbole, en raison de sa grâce capitale d'où dérivent toutes grâces dans l'Église, est bien supérieur à toutes les créatures spirituelles et se place en dignité au faîte même de la hiérarchie de tous les ordres créés : il est le premier après Dieu. Sa béatitude dans le Ciel dépasse de beaucoup celle des autres élus, les anges comme les âmes humaines. « Auquel des anges en effet Dieu a dit : Assieds-toi à ma droite ? » fait remarquer saint Paul. Et si le Fils de l'homme est à la droite de Dieu le Père, ce n'est point seulement en raison de l'union hypostatique de sa nature humaine à la Personne d'un Dieu, mais aussi de par les mérites de son Amour humain et de son Sacrifice d'obéissance jusqu'à la mort à son Père pour sa gloire et pour le salut du monde. C'est pourquoi son Cœur a été exalté déjà et le sera encore au-dessus de toute créature et de tout amour créé.

D. — Convient-il d'attribuer au Sacré-Cœur la Royauté mondiale à laquelle a droit Notre-Seigneur Jésus-Christ ?

R. — *Oui, il convient d'attribuer au Sacré-Cœur la Royauté mondiale, à laquelle a droit Notre-Seigneur Jésus-Christ, parce que le Sacré-Cœur n'est autre que Jésus-Christ considéré au point de vue de son Amour et que c'est dans l'Amour du Sacré-Cœur que son double droit à la Royauté puise ses origines et que cette Royauté s'exerce.*

D. — Le droit de naissance de Jésus-Christ à la Royauté mondiale a-t-il donc son origine dans l'Amour du Sacré-Cœur ?

R. — *Oui, s'il est vrai que ce droit de naissance de Jésus (par l'Incarnation) a son fondement dans l'union hypostatique, il faut bien reconnaître par ailleurs que cette union hypostatique est due de fait à l'Amour incréé du Sacré-Cœur pour son Père et pour les hommes.*

Jésus-Christ comme homme a droit à la Royauté sur toutes les créatures, parce que le Fils de Marie c'est le Fils de Dieu, en d'autres termes parce que du fait de l'Incarnation la nature humaine de Jésus est unie hypostatiquement à la 2e Personne de la Très sainte Trinité.

L'Humanité de Jésus-Christ dès le premier moment de l'Incarnation fut donc constituée par Dieu le Père héritière de la Royauté sur toutes choses. Et de même que son Sacerdoce repose sur sa Médiation morale, et celle-ci sur sa Médiation physique du fait de l'Incarnation, la Royauté de Jésus sur toutes choses a son fondement et sa source dans sa Médiation morale et sa Médiation physique dès le premier instant de l'Incarnation. Mais c'est à l'Amour incréé du Verbe pour son Père et pour les hommes que Jésus doit cette grâce d'union

hypostatique qui fait de Lui, comme homme et en vertu de l'unité de personne, le Premier de toutes les créatures, le Médiateur entre Dieu et sa création, le Chef de l'Église, le Roi et le Juge de plein droit de tous les vivants et les morts. Et comme le Sacré-Cœur n'est autre que Jésus considéré au point de vue de son Amour tant incréé que créé, n'est-il pas juste d'attribuer au Sacré-Cœur la Royauté mondiale dont au nom de son Amour infini Il a couronné sa très sainte Humanité ? A l'Amour infini du Verbe dont son Cœur est le sanctuaire et le symbole nous devons l'adorable bienfait de l'Incarnation : n'est-il pas de notre devoir de faire remonter à travers ce Cœur jusqu'à cet Amour incréé la gloire de cette Royauté, dont l'Incarnation est le fondement ?

D. — Le droit de conquête (par la Rédemption) de l'Humanité de Jésus à la Royauté mondiale n'a-t-il pas aussi son origine première dans l'Amour du Sacré-Cœur ?

R. — *Oui, le droit de conquête de Jésus comme homme à la Royauté mondiale a son origine première dans l'Amour du Sacré-Cœur, puisque la Rédemption, fondement de ce droit, est due avant tout à l'Amour créé du Sacré-Cœur.*

De même que, reposant sur sa Médiation physique, la Médiation morale de l'Homme-Dieu s'est achevée pour ainsi dire par la Rédemption, de même c'est à la lueur sanglante de la Rédemption que nous apparaît encore plus clairement combien nous appartenons étroitement à Jésus, le Roi du monde, qui nous a rachetés par les mérites de son Amour humain et l'effusion de son Sang. Comment hésiterions-nous donc à proclamer comme un Roi d'amour le Cœur de ce Roi qui n'a point voulu devoir seulement sa Royauté à sa naissance mais a tenu à conquérir nos cœurs par le témoignage le plus éloquent de son Amour si humain pour les hommes, sa Passion, sa Mort et la transfixion de son Cœur sacré ?

D. — Pourquoi dites-vous que, dans son exercice, le Règne de Jésus-Christ n'est autre que le Règne du Sacré-Cœur ?

R. — *Je dis que, dans son exercice, le Règne de Jésus-Christ n'est autre que le Règne du Sacré-Cœur, parce que c'est toujours et avant tout au nom de l'Amour, dont son Cœur est le symbole, que Jésus-Christ gouverne les mondes et exerce sa triple puissance législative, judiciaire et même coercitive.*

Qu'on envisage dans le Sacré-Cœur son Amour incréé ou son Amour humain, c'est toujours et avant tout son Amour pour son Père et son zèle pour ses intérêts qui l'inspirent dans le gouvernement des mondes de la gloire, de la grâce, de la nature. D'ailleurs si tout acte de gouvernement est un acte de volonté, tout acte de volonté en Jésus-Christ est avant tout inspiré par l'Amour dont son Cœur est passionné et pour la gloire de son Père et pour le bonheur et la perfection des créatures humaines.

Déjà, dès l'éternité, l'Amour infini du Verbe avait préordonné toutes choses et, au moment de la création, il les disposa en une telle

harmonie que tout ce qui concourrait en ce monde à la gloire de son Père et à sa gloire constituerait en même temps la perfection et le bien de l'homme et que les sociétés elles-mêmes recevraient ici-bas dans le cadre de leurs destinées temporelles la récompense de leur fidélité à son Règne d'amour sur cette terre.

Mais depuis, ce Dieu au Cœur si généreux a par sa Rédemption fait surabonder la grâce là où avait abondé le péché, et plus que jamais apparaît suave, léger, tout parfumé de l'Amour si humain et si miséricordieux de ce Cœur, l'exercice de son Règne dans son Eglise et par elle sur les sociétés civiles et domestiques.

S'il est des rois et des autorités qui abusent de leur pouvoir pour satisfaire leur égoïsme et leurs intérêts personnels, il n'en est point de même de ce Roi divin, et la royauté n'est entre ses mains que ce qu'elle devrait être aux yeux de tous ceux qui en sont investis, c'est-à-dire, selon le langage de Bossuet, une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis. « Si le Fils de Dieu a voulu être Roi, dit saint Augustin, c'est un acte de bonté pour nous, c'est un témoignage de miséricorde plutôt qu'un accroissement de puissance. » (Sur l'Évangile de S[t] Jean, Traité 51, n[o] 4.)

Quand ce Roi légifère soit en faisant sien le Décalogue, soit par les commandements de son Église, soit par les prescriptions immuables dont Il est l'auteur et touchant l'essence du sacrifice eucharistique et la nature des sacrements, c'est le règne de la Charité surnaturelle qu'il a en vue. Que dis-je, il est le seul Roi qui ait prétendu à exiger de ses sujets l'amour de leurs cœurs pour Lui : il leur fait un commandement de L'aimer, comme Il les a aimés, et pour les y exciter et les y aider efficacement ce Roi se fait lui-même leur compagnon de vie, leur victime, leur aliment et leur force dans le beau Sacrement d'Amour de l'Eucharistie.

Aussi quand ce Roi juge des mérites ou démérites des sociétés et des individus ici-bas ou dans l'autre monde, c'est au nom de l'Amour et avec toute la douceur possible de son Cœur qu'il le fait, « afin que le jugement soit plus doux. » (S. Théol. III, q. 59, a. 2.) Quelle longanimité avant de châtier ici-bas par l'épreuve les nations infidèles à son Règne ! Et cette épreuve imposée ne va pas sans des tempéraments destinés à faire rentrer les âmes en elles-mêmes sans les désespérer, à les provoquer au sein de la douleur à se souvenir de Lui, tout en respectant leur liberté qui est la condition du mérite. Et même quand on considère l'exercice de cette puissance coercitive du Roi d'amour dans l'éternité, on est encore contraint d'y voir son Cœur y régnant au nom même de l'Amour prédominant dont Il brûle pour son Père. Avec quelle délicatesse Il avait cherché à attirer ces malheureux damnés dans les lacets de son Amour, soit par la récompense donnée sur terre à leurs mérites naturels, soit par de multiples grâces actuelles et des épreuves appropriées à leur faiblesse ! Hélas ! ils se sont fixés irrévocablement par la mort dans leur état de révolte contre son Père bien-aimé, et ils ne peuvent plus connaître du Cœur du Roi Jésus que les effets vengeurs de son Amour divin et humain pour son Père !

D. — La Royauté universelle du Sacré-Cœur s'étend-elle à tous les siècles de l'histoire ?

R. — *Oui, la Royauté universelle du Sacré-Cœur s'étend à tous les siècles de l'histoire, en ce sens au moins que tout a été fait pour Lui et que tous les siècles ont été régis par l'Amour infini du Sacré-Cœur.*

De toute éternité, Jésus comme homme a été choisi comme le premier des prédestinés par l'Amour infini du Sacré-Cœur, et tout a été fait dans la création et dans le cours des siècles en vue de ce Cœur, centre du Plan divin. Sans doute ce Cœur n'est pas apparu de suite aux yeux de la foi comme le centre de ce Plan. Mais de fait Il a toujours été présent aux yeux de Dieu comme la cause finale de tout l'ordre créé. C'était dans les conseils de la Ste Trinité le Roi d'Amour que les siècles prémessianiques devaient attendre, figurer, prophétiser de quelque façon et désirer au nom de tous les besoins latents et de toutes les misères grandissantes de l'humanité déchue. Et ce Roi d'amour apparaissant sur terre et s'y manifesrant comme tel, les siècles postmessianiques auraient à s'élever peu à peu dans la contemplation de son Amour jusqu'à la perception et au culte du Cœur qui en est effectivement la source et d'où il jaillit en torrent de flammes sur l'univers entier.

L'Amour infini du Sacré-Cœur se révèle manifestement déjà dans la façon dont il exerce son règne sur les individus et les sociétés, et la Bible est remplie des traits de la Bonté, de la Tendresse, de la Miséricorde avec laquelle Il traite en particulier le peuple Juif.

Le vrai point de vue de l'histoire universelle, c'est le point de vue éternel de Dieu, celui de la Royauté séculaire, temporelle comme spirituelle, du Fils de l'homme à venir comme venu, et cela au nom de l'Amour qui est la fin comme le principe de la création et dont le symbole naturel et voulu par Dieu est le Cœur créé de Jésus, centre de cette création, centre de toute l'histoire.

D. — La Royauté du Sacré-Cœur s'impose-t-elle aux sociétés temporelles et aux Etats politiques comme à l'Eglise et aux individus ?

R. — *Oui, le Sacré-Cœur, étant Roi universel, a droit à régner sur les sociétés temporelles et les Etats politiques comme sur son Eglise et sur les individus, et cela au nom de l'Amour.*

Comme Dieu, le Sacré-Cœur est l'auteur des sociétés et c'est son Amour qui a institué la famille et l'ordre social.

Comme homme, Il en est donc, déjà dès l'Incarnation, le Roi à titre d'héritage.

De plus, ce Médiateur tout aimant a reconquis par sa Rédemption débordante d'Amour humain pour elles ces sociétés perdues depuis le péché originel et vouées à la vindicte divine. Du haut de la Croix, le Cœur mourant de ce Médiateur universel embrassait dans sa tendresse ineffable chacune des sociétés domestiques, politiques et autres qui, chacune avec leur vocation spéciale, devaient composer comme autant de membres vivants dans le corps mystique de l'Église, et aussi toutes les autres dont se composait l'humanité entière et dont

Il désirait tant l'incorporation dans son Église pour le salut de toutes les âmes pour leqsuelles Il mourait.

C'est pourquoi le Sacré-Cœur lui-même a revendiqué au nom de l'Amour la reconnaissance de sa Royauté sur les sociétés temporelles, lorsque par l'intermédiaire de Ste Marguerite-Marie Il fit demander au roi de France Louis XIV la consécration de ses États à son Cœur sacré.

D. — Comment le Sacré-Cœur exerce-t-il ici-bas son Règne sur les sociétés temporelles ?

R. — *Le Sacré-Cœur pour mieux servir les fins de son Amour pour son Père et pour nous, n'a pas voulu exercer ici-bas son Règne sur les sociétés civiles, domestiques et autres par son pouvoir temporel mais seulement par son pouvoir spirituel.*

Sur cette terre d'épreuve, le Sacré-Cœur, qui avait le droit comme Seigneur et Maître souverain, de nous imposer des lois d'ordre temporel et d'en assurer l'exécution par sa puissance temporelle, n'a voulu exercer sur les sociétés et les États que son Règne spirituel par sa doctrine, sa morale, son culte, l'autorité spirituelle de son Église, toutes choses se référant au Règne de son Amour : il tenait avant tout à être aimé librement et, sachant notre liberté nécessaire pour le mérite, Il nous l'a laissée dans l'ordre temporel afin de pouvoir d'autant mieux nous récompenser ici-bas comme sociétés, dans le ciel comme individus, du saint usage que nous en aurons fait dans une aimante soumission aux commandements de son divin Cœur. Ce Règne d'amour sur les créatures intelligentes, organisées en société ou prises individuellement, n'était-il pas plus glorieux pour son Père bien-aimé qu'un Règne temporel quelque peu semblable à la Domination qu'il exerce sur les créatures matérielles dépourvues de raison ?

D. — Où le Sacré-Cœur exerce-t-il effectivement la puissance temporelle de son Règne ?

R. — *Le Sacré-Cœur exerce la puissance temporelle de son Règne au Ciel, au purgatoire, en enfer et sur tout l'univers matériel*

Au Ciel, au purgatoire, en enfer, il n'y a plus possibilité d'acquérir de nouveaux mérites. C'est pourquoi l'Empire de Jésus s'y exerce totalement, soit au nom de son Amour rémunérateur, *quosdam quidem salvando,* soit au nom de son Amour vengeur, *quosdam autem puniendo* ; empire totalement aimé au Ciel et au purgatoire, empire subi, forcément dans le lieu de la damnation éternelle. Et tout ce qui est fait dans l'univers par le ministère des saints anges se fait sur l'ordre du Sacré-Cœur, même considéré comme homme « Quae quidem dispensatio fit etiam per hominem Christum » dit expressément St Thomas (S. Th., 3e P., qu. 59, art. 6.)

Le Docteur Angélique affirme d'ailleurs dans ce même article que toutes choses sont régies par l'âme du Christ, qui est au-dessus de toute créature. Et comme cette Ame ne vise dans l'administration de toutes les créatures matérielles que la perfection de l'homme, la gloire de son Père et le Règne du saint Amour dont son Cœur brûle

lui-même, c'est bien le Sacré-Cœur qui a la Domination sur tout l'univers et dont toutes les créatures même matérielles sont appelées solennellement par l'Église à chanter et bénir le bienfaisant et suave Empire ; « Œuvres du Seigneur, bénissez toutes le Seigneur, Benedicite omnia opera Domini Domino, Benedicite Angeli..., cœ.i..., aquc..., etc, etc... ! » (Cantique des trois enfants dans la fournaise, Daniel, ch.III.)

D. — Quand aura lieu le triomphe complet du Règne du Sacré-Cœur ?

R. — *A la fin du monde, quand Il viendra juger les vivants et les morts, le Règne du Sacré-Cœur sera effectivement complet.*

Alors triomphera d'une façon éclatante sur toutes choses la Royauté du Cœur de Jésus. Il apparaîtra dans les airs avec sa Croix et le Cœur éblouissant de gloire. Il montrera par la vue de toute l'histoire et de ses détails que tout fut régi de fait par l'Amour le plus délicat, le plus saint, le plus tendre, le plus magnifique, dont ce Cœur est le symbole. Les justes verront avec admiration combien cet Amour fut libéral et condescendant pour eux. Les méchants seront confondus en découvrant combien ils manquèrent à cet Amour. Et tandis que ce Cœur repoussera invinciblement loin de Lui les réprouvés pour les abandonner aux flammes infernales, Il déploiera aux yeux des élus, dans le cadre d'un univers régénéré et purifié par le feu, tant de splendeur, tant de beauté, tant de charme qu'e.ivrés d'amour et transportés d'une éternelle allég:e se ils acclameront sans fin ce Roi d'amour et son Règne définitivement complet sur toutes les créatures.

D. — Puisque le Sacré-Cœur doit tôt ou tard triompher de ses ennemis et régner d'une façon absolue sur toutes les créatures intelligentes, quelles raisons avons-nous de promouvoir et de hâter par nos efforts l'avènement du Règne social et politique du Sacré-Cœur ?

R. — *Les principales raisons qui doivent nous exciter à promouvoir parmi toutes les nations le Règne social et politique du Sacré-Cœur sont :*

Le salut d'un plus grand nombre d'âmes, le spectacle de la situation sociale actuelle, l'appel de l'Eglise et l'amour pour le Sacré-Cœur.

L'on ne saurait nier que les lois et les institutions publiques en vigueur dans une société ont une grande influence sur l'esprit et les mœurs de chacun des membres de cette société. Si l'État y est chrétien, leur foi individuelle trouvera un soutien et une occasion de progrès dans l'attitude publique des autorités à l'égard de Jésus-Christ et de son Église. Au contraire un gouvernement athée, qui ne veut point reconnaître le Royauté sociale de Jésus-Christ ni l'autorité spirituelle de l'Église, est une cause de ruine pour un grand nombre d'âmes en leur faisant perdre la foi, en les éloignant du prêtre, en propageant et favorisant les erreurs du naturalisme, et du laïcisme. Il importe donc à quiconque a le souci de l'apostolat sur les âmes de ne point

négliger ses efforts et l'action nécessaire pour rétablir le Règne de Jésus-Christ sur les sociétés et les États.

Les besoins de l'heure actuelle d'ailleurs, demandent impérieusement que nous consacrions le meilleur de notre activité sociale à la poursuite de cet objectif, la réintégration de Jésus en Maître dans la législation et les affaires publiques. « L'acte de foi, qui est la racine même de la Religion, dit Mgr Pie, a été extirpé de la société européenne. Voilà le crime capital. » (Œuvres sacerdotales, v, 191.) « Le principal crime que le monde expie en ce moment, fait remarquer également le Cardinal Mercier, c'est l'apostasie officielle des États. » ... Crime de lèse-divinité « qui plus encore que les fautes des individus et des familles appelle sur la société le châtiment de Dieu. » (Cardinal Mercier, Lettre pastorale, 1918). « Ce que nous appelons la peste de notre temps s'écrie le Souverain Pontife Pie XI dans son Encyclique « Quas primas » du 11 décembre 1925, c'est le laïcisme, ses erreurs et ses tentatives impies. » Or, le laïcisme sape dans ses bases et directement la Royauté sociale de Jésus-Christ ; il prétend en effet que la religion n'est qu'une affaire d'ordre purement privé ; qu'on peut suivre, choisir la religion qui plaît et que la société est absolument libre de rester neutre. Comme Satan, le laïcisme a la haine du surnaturel et par là même de la Royauté de Jésus-Christ en tout ordres de choses. C'est dans cette apostasie des sociétés, dans ce fléau du laïcisme que se trouve l'explication de la décadence morale à laquelle nous assistons et dont les principaux caractères sont l'injustice dans les rapports sociaux, le sensualisme égoïste dans les mœurs, un orgueil effréné « qui rend le monde ingouvernable. » (Mgr Pie, Œuvres sacerdotales, IX, 226-227). A cette apostasie sociale, à cette funeste erreur du laïcisme, quoi de plus pressant à opposer pour remédier aux maux actuels de la société, que de préconiser et promouvoir la reconnaissance de la Royauté de Celui qui est le fondement de tout et sans qui la société est même impuissante à observer fidèlement la loi naturelle ?

Mais, ce qu'il y a de plus grave, non seulement Jésus-Christ manque aux sociétés, mais l'ignorance religieuse est devenue si profonde dans les masses qu'elles ne se rendent même pas compte d'une façon nette de ce qui leur manque et qui serait le remède radical à tous les maux actuels de la société, c'est-à-dire la reconnaissance de la Royauté bienfaisante de Jésus-Christ dans l'ordre social et la soumission sincère des États à sa législation, à sa doctrine, à l'autorité spirituelle de son Église. Voilà pourquoi le Souverain Pontife Pie XI a institué la nouvelle Fête liturgique du Christ-Roi comme un moyen efficace de graver dans les cœurs un sentiment profond de la Souveraineté impérissable et absolue de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'ordre social comme en tout ordre créé. Il exhorte par là même les chrétiens à revendiquer hautement les droits sociaux de Jésus-Christ et de son Église, à réfuter énergiquement les erreurs et les prétentions du laïcisme et à préparer ainsi la Paix du Christ par le Règne du Christ.

Si l'appel de l'Église est on ne peut plus significatif et pressant, l'Amour dont nous sommes redevables au Sacré-Cœur de Jésus ne doit-il pas aussi nous inciter à redoubler de zèle pour le rétablissement de son Règne social, dans la mesure même où il a été méconnu, honni et attaqué ? Le culte d'amour du Sacré-Cœur est en même temps

un culte préoccupé des réparations à Lui donner, pour Le consoler des offenses dont Il a été victime. La grande réparation à donner a ce Cœur si aimable et si généreux n'est-elle pas de lui assurer la mainmise et l'exercice de son pouvoir royal sur les sociétés et les États, et cela au nom de l'Amour qu'Il nous a témoigné et dont Il a donné des preuves si touchantes à tous les peuples ? Car par là nous Lui causons une joie d'autant plus vive que ce Règne social de son Cœur lui permet d'atteindre plus efficacement un plus grand nombre de cœurs et de les enlacer dans les liens de son Amour pour les offrir à la gloire de son Père non seulement sur terre mais surtout dans le palais royal de sa Jérusalem céleste.

O Roi magnifique en Amour, les âmes, les sociétés, l'Église, notre amour même vous réclament. Venez, Seigneur Jésus, venez que votre Règne, celui de votre Cœur, arrive ! *Adveniat Regnum tuum* !

ED. MARTIN, *prêtre.*



COMPARAISON

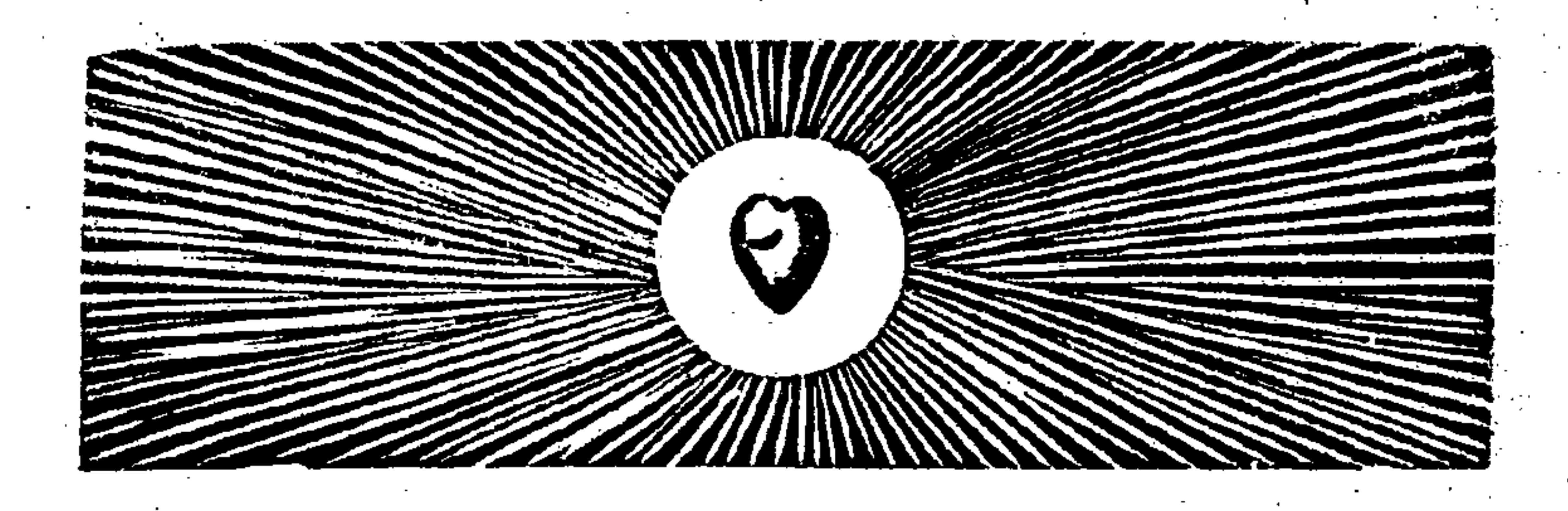
Les PROTESTANTS ont actuellement en Chine QUATORZE Universités et près d'une VINGTAINE d'autres maisons d'enseignement supérieur.

Les CATHOLIQUES, eux, ont deux établissements.

*
* *

Avons-nous porté notre effort AU POINT VITAL ?





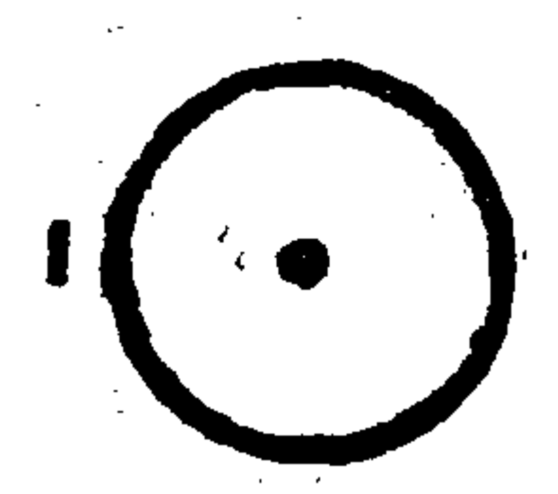
L'Idée du Centre dans les Traditions antiques

A la fin d'un de nos derniers articles (mars 1926), nous faisions allusion au « Centre du Monde » et aux divers symboles qui le représentent ; il nous faut revenir sur cette idée du Centre, qui a la plus grande importance dans toutes les traditions antiques, et indiquer quelques-unes des principales significations qui s'y attachent. Pour les modernes, en effet, cette idée n'évoque plus immédiatement tout ce qu'y voyaient les anciens ; là comme en tout ce qui touche au symbolisme, bien des choses ont été oubliées, et certaines façons de penser semblent devenues totalement étrangères à la grande majorité de nos contemporains ; il convient donc d'y insister d'autant plus que l'incompréhension est plus générale et plus complète à cet égard.

Le Centre est, avant tout, l'origine, le point de départ de toutes choses ; c'est le point principiel, sans forme et sans dimensions, donc indivisible, et, par suite, la seule image qui puisse être donnée de l'Unité primordiale. De lui, par son irradiation, toutes choses sont produites, de même que l'Unité produit tous les nombres, sans que son essence en soit d'ailleurs modifiée ou affectée en aucune façon. Il y a ici un parallélisme complet entre deux modes d'expression : le symbolisme géométrique et le symbolisme numérique, de telle sorte qu'on peut les employer indifféremment et qu'on passe même de l'un à l'autre de la façon la plus naturelle. Il ne faut pas oublier, du reste, que, dans un cas aussi bien que dans l'autre, c'est toujours de symbolisme qu'il s'agit : l'unité arithmétique n'est pas l'Unité métaphysique, elle n'en est qu'une figure, mais une figure dans laquelle il n'y a rien d'arbitraire, car il existe entre l'une et l'autre une relation analogique réelle, et c'est cette relation qui permet de transposer l'idée de l'Unité au delà du domaine de la quantité, dans l'ordre transcendantal. Il en est de même de l'idée du Centre ; celle-ci aussi est susceptible d'une semblable trans-

position, par laquelle elle se dépouille de son caractère spatial, qui n'est plus évoqué qu'à titre de symbole : le point central, c'est le Principe, c'est l'Etre pur ; et l'espace qu'il emplit de son rayonnement, et qui n'est que par ce rayonnement même (le *Fiat Lux* de la Genèse), sans lequel cet espace ne serait que « privation » et néant, c'est le Monde au sens le plus étendu de ce mot, l'ensemble de tous les êtres et de tous les états d'existence qui constituent la manifestation universelle.

La représentation la plus simple de l'idée que nous venons de formuler, c'est le point au centre du cercle (fig. 1) : le point est l'emblème du Principe, le cercle est celui du Monde. Il est impossible d'assigner à l'emploi de cette figuration une origine quelconque dans le temps, car on la rencontre fréquemment sur des objets préhistoriques ; sans doute faut-il y voir un des signes qui se rattachent directement à la Tradition primordiale.





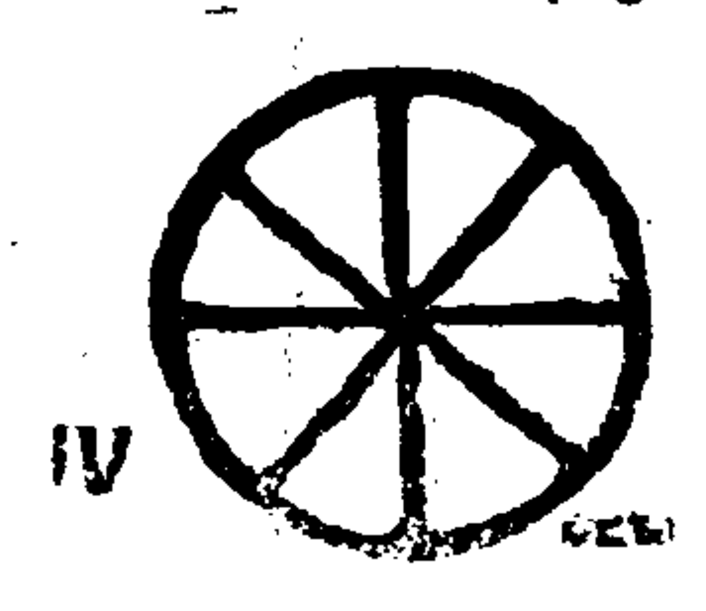
Parfois, le point est entouré de plusieurs cercles concentriques, qui semblent représenter les différents états ou degrés de l'existence manifestée, se disposant hiérarchiquement selon leur plus ou moins grand éloignement du Principe primordial. Le point au centre du cercle a été pris aussi, et probablement dès une époque fort ancienne, comme une figure du soleil, parce que celui-ci est véritablement, dans l'ordre physique, le Centre ou le « Cœur du Monde », ainsi que nous l'avons expliqué récemment (avril 1926) ; et cette figure est demeurée jusqu'à nos jours comme signe astrologique et astronomique usuel du soleil. C'est peut-être pour cette raison que la plupart des archéologues, partout où ils rencontrent ce symbole, prétendent lui assigner une signification exclusivement « solaire », alors qu'il a en réalité un sens bien autrement vaste et profond ; ils oublient, ou ils ignorent, que le soleil, au point de vue de toutes les traditions antiques, n'est lui-même qu'un symbole, celui du véritable « Centre du Monde », qui est le Principe Divin.

Le rapport qui existe entre le centre et la circonférence, ou entre ce qu'ils représentent respectivement, est déjà indiqué assez clairement par le fait que la circonférence ne saurait exister sans son centre, tandis que celui-ci est absolument indépendant de celle-là. Ce rapport peut être marqué d'une façon plus nette encore et plus explicite, par des rayons issus du centre et aboutissant à la circonférence ; ces rayons peuvent évidemment être figurés en nombre variable, puisqu'ils sont réellement en multitude indéfinie comme les points de la circonférence

qui en sont les extrémités ; mais, en fait, on a toujours choisi, pour les figurations de ce genre, des nombres qui ont par eux-mêmes une valeur symbolique particulière. Ici, la forme la plus simple est celle qui présente seulement quatre rayons divisant la circonférence en parties égales, c'est-à-dire deux diamètres rectangulaires formant une croix à l'intérieur de cette circonférence (fig. 2). Cette nouvelle figure a la même signification générale que la première, mais il s'y attache en outre certaines significations secondaires qui viennent la compléter : la circonférence, si on se la représente comme parcourue dans un certain sens, est l'image d'un cycle de manifestation, tel que ces cycles cosmiques dont la doctrine hindoue, notamment, donne une théorie extrêmement développée. Les divisions déterminées sur la circonférence par les extrémités des branches de la croix correspondent alors aux différentes périodes ou phases en lesquelles se partage le cycle; et une telle division peut être envisagée, pour ainsi dire, à des échelles diverses, suivant qu'il s'agira de cycles plus ou moins étendus : on aura ainsi, par exemple, et pour nous en tenir au seul ordre de l'existence terrestre, les quatre moments principaux de la journée, les quatre phases de la lunaison, les quatre saisons de l'année, et aussi, suivant la conception que nous trouvons aussi bien dans les traditions de l'Inde et de l'Amérique centrale que dans celles de l'antiquité gréco-latine, les quatre âges de l'humanité. Nous ne faisons ici qu'indiquer sommairement ces considérations, pour donner une idée d'ensemble de ce qu'exprime le symbole dont il s'agit ; elles sont d'ailleurs reliées plus directement à ce que nous aurons à dire par la suite.

Parmi les figures qui comportent un plus grand nombre de rayons, nous devons mentionner spécialement les roues ou « rouelles », qui en ont le plus habituellement six ou huit (fig. 3 et 4). La « rouelle » celtique, qui s'est perpétuée à travers presque tout le moyen âge, se présente sous l'une et l'autre de ces deux formes ; ces mêmes figures, et surtout la seconde, se rencontrent très souvent dans les pays orientaux, notamment en Chaldée et en Assyrie, dans l'Inde (où la roue est appelée *chakra*) et au Thibet. Nous avons montré précédemment (novembre 1925) l'étroite parenté de la roue à six rayons avec le Chrisme, qui n'en diffère en somme qu'en ce que la circonférence à laquelle appartiennent les extrémités des rayons n'y est pas tracée d'ordinaire ; et nous disions alors que la roue, au lieu d'être simplement un





signe « solaire » comme on l'enseigne communément à notre époque, est avant tout un symbole du Monde, ce qu'on pourra maintenant comprendre sans difficulté. Dans le langage symbolique de l'Inde, on parle constamment de la « roue des choses » ou de la « roue de vie », ce qui correspond nettement à cette signification ; il y est aussi question de la « roue de la Loi », expression que le Bouddhisme a empruntée, comme bien d'autres, aux doctrines antérieures, et qui, originairement tout au moins, se réfère surtout aux théories cycliques. Il faut encore ajouter que le Zodiaque est représenté aussi sous la forme d'une roue, à douze rayons naturellement, et que d'ailleurs le nom qui lui est donné en sanscrit signifie littéralement « roue des signes » ; on pourrait aussi le traduire par « roue des nombres », suivant le sens premier du mot *râshi* qui sert à désigner les signes du Zodiaque (1).

Dans l'article auquel nous faisions allusion tout à l'heure (novembre 1925), nous avons noté la connexion qui existe entre la roue et divers symboles floraux ; nous aurions même pu, pour certains cas tout au moins, parler d'une véritable équivalence (2). Si l'on considère une fleur symbolique telle que le lotus, le lis ou la rose (3), son épanouissement représente, entre autres choses (car ce sont là des symboles à significations multiples), et par une similitude très compréhensible, le développement de la manifestation ; cet épanouissement est d'ailleurs un rayonnement autour du centre, car, ici encore, il s'agit de figures « centrées », et c'est ce qui justifie leur assimilation avec la roue (4). Dans la tradition hindoue, le Monde est parfois représenté sous la forme d'un lotus au centre duquel s'élève le *Mêru*, la montagne sacrée qui symbolise le Pôle.

Mais revenons aux significations du Centre, car, jusqu'ici, nous n'avons en somme exposé que la première de toutes, celle

(1) Notons également que la « roue de la Fortune », dans le symbolisme de l'antiquité occidentale, a des rapports très étroits avec la « roue de la Loi », et aussi, quoique cela n'apparaisse peut-être pas aussi clairement à première vue, avec la roue zodiacale.

(2) Entre autres indices de cette équivalence, en ce qui concerne le moyen âge, nous avons vu la roue à huit rayons et une fleur à huit pétales figurées l'une en face de l'autre sur une même pierre sculptée, encastrée dans la façade de l'ancienne église Saint-Mexme de Chinon, et qui date très probablement de l'époque carolingienne.

(3) Le lis a six pétales ; le lotus, dans les représentations du type le plus courant, en a huit ; les deux formes correspondent donc aux roues à six et huit rayons. Quant à la rose, elle est figurée avec un nombre de pétales variable, qui peut en modifier la signification ou du moins lui donner des nuances diverses. — Sur le symbolisme de la rose, voir le très intéressant article de M. Charbonneau-Lassay (*Regnabit*, mars 1926).

(4) Dans la figure du Chrisme à la rose, d'époque mérovingienne, qui a été reproduite par M. Charbonneau-Lassay (mars 1926, p. 298), la rose centrale a six pétales qui sont orientées suivant les branches du Chrisme ; de plus, celui-ci est enfermé dans un cercle, ce qui fait apparaître aussi nettement que possible son identité avec la roue à six rayons.

qui en fait l'image du Principe ; nous allons en trouver une autre dans le fait que le Centre est proprement le « milieu », le point équidistant de tous les points de la circonférence, et qui partage tout diamètre en deux parties égales. Dans ce qui précède, le Centre était considéré en quelque sorte avant la circonférence, qui n'a de réalité que par son rayonnement ; maintenant, il est envisagé par rapport à la circonférence réalisée, c'est-à-dire qu'il s'agit de l'action du Principe au sein de la création. Le milieu entre les extrêmes représentés par des points opposés de la circonférence, c'est le lieu où les tendances contraires, aboutissant à ces extrêmes, se neutralisent pour ainsi dire et sont en parfait équilibre. Certaines écoles d'ésotérisme musulman, qui attribuent à la croix une valeur symbolique de la plus grande importance, appellent « station divine » (*maqâmul-ilahi*) le centre de cette croix, qu'elles désignent comme le lieu où s'unifient tous les contraires, où se résolvent toutes les oppositions. L'idée qui s'exprime plus particulièrement ici, c'est donc l'idée d'équilibre, et cette idée ne fait qu'un avec celle d'harmonie ; ce ne sont pas deux idées différentes, mais seulement deux aspects d'une même idée. Il est encore un troisième aspect de celle-ci, plus spécialement lié au point de vue moral (bien que susceptible de recevoir aussi d'autres significations), et c'est l'idée de justice ; on peut, par là, rattacher à ce que nous disons ici la conception platonicienne suivant laquelle la vertu consiste dans un juste milieu entre deux extrêmes. A un point de vue beaucoup plus universel, les traditions extrême-orientales parlent sans cesse de l'« Invariable Milieu », qui est le point où se manifeste l'« Activité du Ciel » ; et, suivant la doctrine hindoue, au centre de tout être, comme de tout état de l'existence cosmique, réside un reflet du Principe suprême.

L'équilibre lui-même, d'ailleurs, n'est à vrai dire que le reflet, dans l'ordre de la manifestation, de l'immutabilité absolue du Principe ; pour envisager les choses sous ce nouveau rapport, il faut regarder la circonférence comme étant en mouvement autour de son centre, qui seul ne participe pas à ce mouvement. Le nom même de la roue (*rota*) évoque immédiatement l'idée de rotation ; et cette rotation est la figure du changement continuel auquel sont soumises toutes choses manifestées ; dans un tel mouvement, il n'y a qu'un point unique qui demeure fixe et immuable, et ce point est le Centre. Ceci nous ramène aux conceptions cycliques dont nous avons dit quelques mots précédemment : le parcours d'un cycle quelconque, ou la rotation de la circonférence, est la succession, soit sous le mode temporel, soit sous tout autre mode ; la fixité du centre est l'image de l'éternité, où toutes choses sont présentes en parfaite simultanéité. La circonférence ne peut tourner qu'autour d'un centre fixe ;

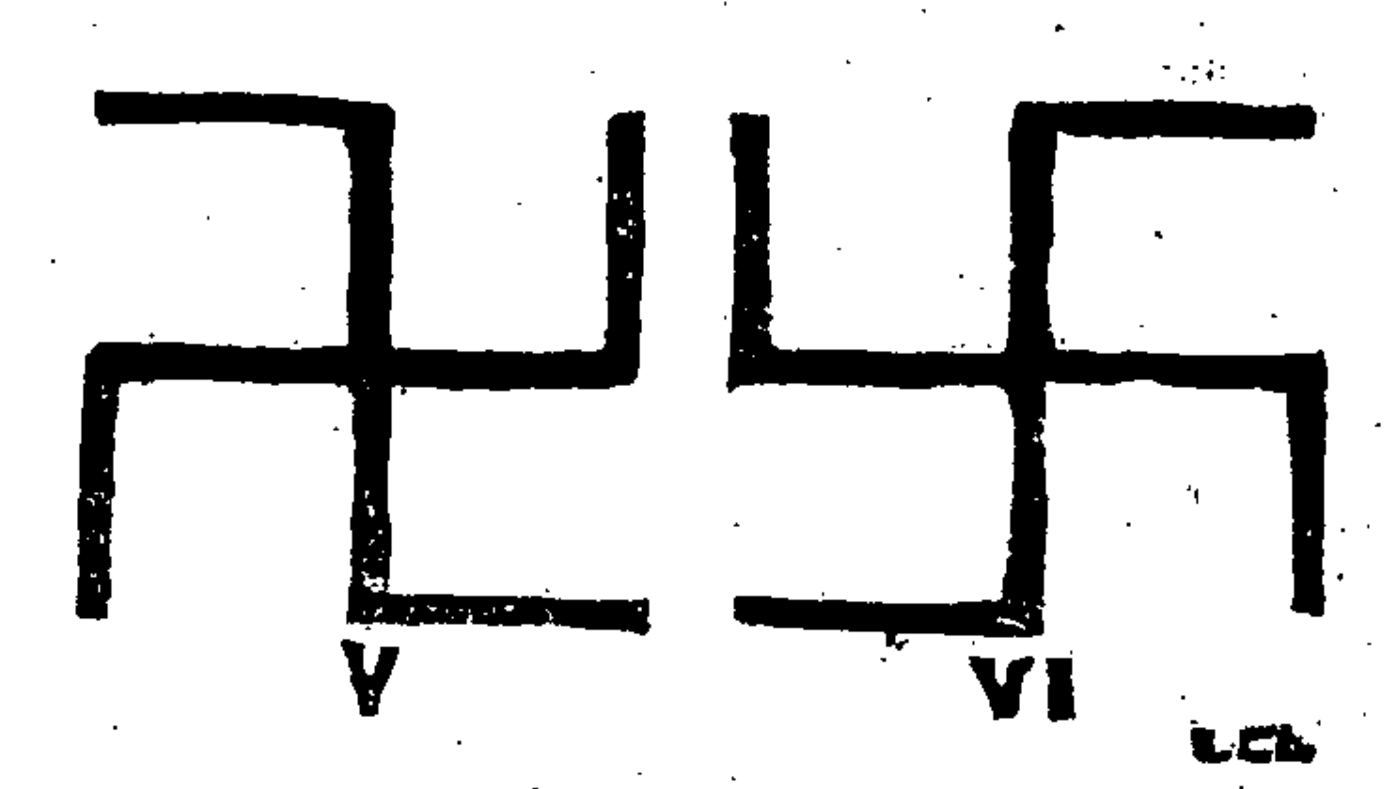
de même, le changement, qui ne se suffit pas à lui-même, suppose nécessairement un principe qui est en dehors du changement : c'est le « moteur immobile » d'Aristote (voir notre article de décembre 1925), qui est encore représenté par le Centre. Le Principe immuable est donc en même temps, et par là même que tout ce qui existe, tout ce qui change ou se meut, n'a de réalité que par lui et dépend totalement de lui, il est, disons-nous, ce qui donne au mouvement son impulsion première, et aussi ce qui ensuite le gouverne et le dirige, ce qui lui donne sa loi, la conservation de l'ordre du Monde n'étant en quelque sorte qu'un prolongement de l'acte créateur. Il est, suivant une expression hindoue, l'« ordonnateur interne » (*antar-yâmî*), car il dirige toutes choses de l'intérieur, résidant lui-même au point le plus intérieur de tous, qui est le Centre.

Au lieu de la rotation d'une circonférence autour de son centre, on peut aussi envisager celle d'une sphère autour d'un axe fixe ; la signification symbolique en est exactement la même. C'est pourquoi les représentations de l'« Axe du Monde », dont nous avons déjà parlé (voir décembre 1925 et mars 1926), sont si nombreuses et si importantes dans toutes les traditions anciennes ; et le sens général en est au fond le même que celui des figures du « Centre du Monde », sauf peut-être en ce qu'elles évoquent plus directement le rôle du Principe immuable à l'égard de la manifestation universelle que les autres rapports sous lesquels le Centre peut être également considéré. Lorsque la sphère, terrestre ou céleste, accomplit sa révolution autour de son axe, il y a sur cette sphère deux points qui demeurent fixes : ce sont les pôles, qui sont les extrémités de l'axe, ou ses pointes de rencontre avec la surface de la sphère ; et c'est pourquoi l'idée du Pôle est encore un équivalent de l'idée du Centre. Le symbolisme qui se rapporte au Pôle, et qui revêt parfois des formes très complexes, se retrouve aussi dans toutes les traditions, et il y tient même une place considérable ; si la plupart des savants modernes ne s'en sont pas aperçus, c'est là encore une preuve que la vraie compréhension des symboles leur fait entièrement défaut.

Une des figures les plus frappantes dans lesquelles se résument les idées que nous venons d'exposer est celle du *swastika* (fig. 5 et 6), qui est essentiellement le « signe du Pôle » (1) ; nous pensons d'ailleurs que, dans l'Europe moderne, on n'en a jamais fait connaître jusqu'ici la vraie signification. On a vainement cherché à expliquer ce symbole par les théories les plus fantaisistes ; on a été jusqu'à y voir le schéma d'un instrument

(1) En Occident, le *swastika* est souvent désigné sous le nom de « croix gammée », parce que chacune de ses branches a la forme de la lettre grecque *gamma*.

primitif destiné à la production du feu ; à la vérité, s'il a bien parfois un certain rapport avec le feu, c'est pour de tout autres raisons. Le plus souvent, on en fait un signe « solaire », ce qu'il n'a pu devenir qu'accidentellement et d'une façon assez détournée ; nous pourrions répéter ici ce que nous disions plus haut à propos de la roue et du point au centre du cercle. Ceux qui ont été le plus près de la vérité sont ceux qui ont regardé le *swastika* comme un symbole du mouvement, mais cette interprétation est encore insuffisante, car il ne s'agit pas d'un mouvement quelconque, mais d'un mouvement de rotation qui s'accomplit autour d'un centre ou d'un axe immuable ; et c'est précisément le point fixe qui est l'élément essentiel auquel se rapporte directement le symbole en question. Les autres significations que comporte la même figure sont toutes dérivées de celle-là : le Centre imprime à toutes choses le mouvement, et, comme le mouvement représente la vie, le *swastika* devient par là un symbole de la vie, ou, plus exactement, du rôle vivifiant du Principe par rapport à l'ordre cosmique.



Si nous comparons le *swastika* à la figure de la croix inscrite dans la circonférence (fig. 2), nous pouvons nous rendre compte que ce sont là, au fond, deux symboles équivalents ; mais la rotation, au lieu d'être représentée par le tracé de la circonférence, est seulement indiquée dans le *swastika* par les lignes ajoutées aux extrémités des branches de la croix et formant avec celles-ci des angles droits ; ces lignes sont des tangentes à la circonférence, qui marquent la direction du mouvement aux points correspondants. Comme la circonférence représente le Monde, le fait qu'elle est pour ainsi dire sous-entendue indique très nettement que le *swastika* n'est pas une figure du Monde, mais bien de l'action du Principe à l'égard du Monde (1).

Si l'on rapporte le *swastika* à la rotation d'une sphère telle que la sphère céleste autour de son axe, il faut le supposer tracé dans le plan équatorial, et alors le point central sera la projection de l'axe sur ce plan qui lui est perpendiculaire. Quant au sens de la rotation indiquée par la figure, l'importance n'en est que secondaire ; en fait, on trouve l'une et l'autre des deux formes

(1) La même remarque vaudrait également pour le Chrisme comparé à la roue.

que nous avons reproduites ci-dessus (1), et cela sans qu'il faille y voir toujours une intention d'établir entre elles une opposition quelconque (2). Nous savons bien que, dans certains pays et à certaines époques, il a pu se produire des schismes dont les partisans ont volontairement donné à la figure une orientation contraire à celle qui était en usage dans le milieu dont ils se séparaient, pour affirmer leur antagonisme par une manifestation extérieure ; mais cela ne touche en rien à la signification essentielle du symbole, qui demeure la même dans tous les cas.

Le *swastika* est loin d'être un symbole exclusivement oriental comme on le croit parfois ; en réalité, il est un de ceux qui sont le plus généralement répandus, et on le rencontre à peu près partout, de l'Extrême-Orient à l'Extrême-Occident, car il existe jusque chez certains peuples indigènes de l'Amérique du Nord. A l'époque actuelle, il s'est conservé surtout dans l'Inde et dans l'Asie centrale et orientale, et il n'y a probablement que dans ces régions qu'on sache encore ce qu'il signifie ; mais pourtant, en Europe même, il n'a pas entièrement disparu (3). En Lithuanie et en Courlande, les paysans tracent encore ce signe dans leurs maisons ; sans doute n'en connaissent-ils plus le sens et n'y voient-ils qu'une sorte de talisman protecteur ; mais ce qui est peut-être le plus curieux, c'est qu'ils lui donnent son nom sanscrit de *swastika* (4). Dans l'antiquité, nous trouvons ce signe, en particulier, chez les Celtes et dans la Grèce préhellénique (5); et, en Occident encore, comme M. Charbonneau-Lassay l'a dit récemment ici (mars 1926, pp. 302-303), il fut anciennement

(1) Le mot *swastika* est, en sanscrit, le seul qui serve dans tous les cas à désigner le symbole en question ; le terme *sauwastika*, que certains ont appliqué à l'une des deux formes pour la distinguer de l'autre (qui seule serait alors le véritable *swastika*), n'est en réalité qu'un adjectif dérivé de *swastika*, et indiquant ce qui se rapporte à ce symbole ou à ses significations.

(2) La même remarque pourrait être faite pour d'autres symboles, et notamment pour le Chrisme constantinien, dans lequel le P est parfois inversé ; on a quelquefois pensé qu'il fallait alors le considérer comme un signe de l'Antéchrist; cette intention peut effectivement avoir existé dans certains cas, mais il en est d'autres où il est manifestement impossible de l'admettre (dans les catacombes par exemple). De même, le « quatre de chiffre » corporatif, qui n'est d'ailleurs qu'une modification de ce même P du Chrisme (voir notre article de novembre 1925), est indifféremment tourné dans l'un ou l'autre sens, sans qu'on puisse même attribuer ce fait à une rivalité entre corporations diverses ou à leur désir de se distinguer entre elles, puisqu'on trouve les deux formes dans des marques appartenant à une même corporation.

(3) Nous ne faisons pas allusion ici à l'usage tout artificiel du *swastika*, notamment par certains groupements politiques allemands, qui en ont fait très arbitrairement un signe d'antisémitisme, sous prétexte que cet emblème serait propre à la soi-disant « race âryenne » ; c'est là de la pure fantaisie.

(4) Le lithuanien est d'ailleurs, de toutes les langues européennes, celle qui a le plus de ressemblance avec le sanscrit.

(5) Il existe diverses variantes du *swastika*, par exemple une forme à branches courbes (ayant l'apparence de deux S croisés), que nous avons vue notamment sur une monnaie gauloise. D'autre part, certaines figures qui n'ont gardé qu'un caractère purement décoratif, comme celle à laquelle on donne le nom de « grecque » sont originairement dérivées du *swastika*.

un des emblèmes du Christ, et il demeura même en usage comme tel jusque vers la fin du moyen âge. Comme le point au centre du cercle et comme la roue, ce signe remonte incontestablement aux époques préhistoriques ; et, pour notre part, nous y voyons encore, sans aucune hésitation, un des vestiges de la Tradition primordiale.

Nous n'avons pas encore fini d'indiquer toutes les significations du Centre : s'il est d'abord un point de départ, il est aussi un point d'aboutissement ; tout est issu de lui, et tout doit finalement y revenir. Puisque toutes choses n'existent que par le Principe et ne sauraient subsister sans lui, il doit y avoir entre elles et lui un lien permanent, figuré par les rayons joignant au centre tous les points de la circonférence ; mais ces rayons peuvent être parcourus en deux sens opposés : d'abord du centre à la circonférence, et ensuite de la circonférence en retour vers le centre. Il y a là comme deux phases complémentaires, dont la première est représentée par un mouvement centrifuge et la seconde par un mouvement centripète ; ces deux phases peuvent être comparées à celles de la respiration, suivant un symbolisme auquel se réfèrent souvent les doctrines hindoues ; et, d'autre part, il s'y trouve aussi une analogie non moins remarquable avec la fonction physiologique du cœur. En effet, le sang part du cœur, se répand dans tous l'organisme qu'il vivifie, puis revient au cœur ; le rôle de celui-ci comme centre organique est donc vraiment complet et correspond entièrement à l'idée que nous devons, d'une façon générale, nous faire du Centre dans la plénitude de sa signification.

Tous les êtres, dépendant de leur Principe en tout ce qu'ils sont, doivent, consciemment ou inconsciemment, aspirer à retourner vers lui ; cette tendance au retour vers le Centre a aussi, dans toutes les traditions, sa représentation symbolique. Nous voulons parler de l'orientation rituelle, qui est proprement la direction vers un centre spirituel, image terrestre et sensible du véritable « Centre du Monde » ; l'orientation des églises chrétiennes n'en est au fond qu'un cas particulier et se rapporte essentiellement à la même idée, qui est commune à toutes les religions. Dans l'Islam, cette orientation (*qibla*) est comme la matérialisation, si l'on peut s'exprimer ainsi, de l'intention (*niyya*) par laquelle toutes les puissances de l'être doivent être dirigées vers le Principe Divin (1) ; et l'on pourrait facilement trouver bien d'autres exemples. Il y aurait beaucoup à dire sur cette question ; sans doute aurons-nous quelques occasions d'y revenir dans la suite de ces études, et c'est pourquoi

(1) Le mot « intention » doit être pris ici dans son sens strictement étymologique (de *in-tendere*, tendre vers).

nous nous contentons, pour le moment, d'indiquer plus brièvement ment le dernier aspect du symbolisme du Centre.

En résumé, le Centre est à la fois le principe et la fin de toutes choses ; il est, suivant un symbolisme bien connu, l'*alpha* et l'*oméga*. Mieux encore, il est le principe, le milieu et la fin ; et ces trois aspects sont représentés par les trois éléments du monosyllabe *Aum*, auquel M. Charbonneau-Lassay faisait allusion dernièrement en tant qu'emblème du Christ (mars 1926, p. 303), et dont l'association au *swastika*, parmi les signes du monastère des Carmes de Loudun, nous semble particulièrement significative. En effet, ce symbole, beaucoup plus complet que l'*alpha* et l'*oméga*, et susceptible de sens qui pourraient donner lieu à des développements presque indéfinis, est, par une des concordances les plus étonnantes que l'on puisse rencontrer, commun à l'antique tradition hindoue et à l'ésotérisme chrétien du moyen âge ; et, dans l'un et l'autre cas, il est également, et par excellence, un symbole du Verbe, qui est bien réellement le véritable « Centre du Monde ».

RENÉ GUÉNON.

PENSÉE

Il ne suffit point DE CONNAITRE LA VÉRITÉ QU'IL FAUT DIRE.

Il faut savoir LA VRAIE MANIÈRE DE LA PRÉSENTER aux âmes.





L'Iconographie ancienne de Jésus-Christ.

L'AIGLE

En parlant dernièrement (1) des divers sens emblématiques du Lion, pris comme image de N. S. Jésus-Christ, j'évoquais d'abord la vision qu'eût le prophète Ezechiel sur les rives du Chobar, où quatre êtres mystérieux lui apparurent ensemble sous les figures d'un Homme, d'un Lion, d'un Aigle et d'un Bœuf.

La symbolique chrétienne, dès ses premiers temps, a vu dans chacune de ces formes, un emblème de notre Sauveur, aussi l'archevêque de Tours, Hildebert de Lavardin, écrivît il au XIIe siècle :

« *Christus Homo, Christus Vitulus, Christus Leo, Christus est Avis, in Christo cuncto notore potes* ». (2)

Christus est Avis... le Christ est Oiseau ! Il le fut dans l'emblématique chrétienne sous les figures de la Colombe, du Pélican, du Phénix, de l'Ibis, et sous d'autres beaucoup moins connues, mais, ici, c'est du premier et du roi des oiseaux qu'il s'agit, de l'Aigle royal dont les caractéristiques ont de tous temps frappé l'esprit des hommes et conquis leur admiration.

Mais, dans la solitude insulaire de Patmos, voilà que les yeux de Jean l'Evangéliste s'ouvrent sur les horizons infinis du royaume éternel, et qu'il contemple en des extase inouïes ce que l'antique Ezéchiel n'avait fait qu'entrevoir. Et les quatre animaux merveilleux reviennent, non plus pour longer comme des éclairs les âpres rivages du Thabor au milieu des roues de feu pendant que leurs ailes « chantaient comme la voix des grandes eaux » ; (3) mais pour agiter ces ailes frémissantes, sur lesquelles brasillent des milliers d'yeux, pendant que tout le ciel chante, maintenant, devant le trône de l'Agneau, à la cadence de ce rythme flamboyant !

---

(1) *Regnabit.* N° avril 1926.
(2) Hildeb. de Lavardin. *Oper.* p. 1318.
(3) Ezechiel ch. I v. 5-27.

Ces visions d'Ezechiel et de saint Jean sont la base chrétienne de la symbolique des quatre animaux, mais quand elle se créa, dès le début du Christianisme, le Lion et le Bœuf et l'Aigle étaient déjà riches d'un long passé religieux dans lequel la pensée chrétienne trouva des éléments heureux qu'elle conserva en les appliquant à Jésus-Christ, au fidèle, son disciple, et même à Satan, son adversaire et j'allais dire : sa contrefaçon.

I) L'AIGLE DANS LES ANCIENS PAGANISMES

C'est dans l'Asie Centrale, puis chez les peuples de l'Orient méditerranéen qu nous trouvons les plus anciens documents certains sur la valeur emblématique de l'Aigle.



L'Aigle sur une pierre tombale de Menbidj. — d'après Fr. Cumont.

La vieille religion des Hindous en faisait déjà l'emblème de Vishnou, (1) et dans l'art de la Chaldée, l'Aigle est l'oiseau noble qui accompagne le roi sur ses images, qui dompte le lion, qui aide l'Hercule chaldéen dans sa lutte contre les monstres. (2)

La même faveur fut accordée à l'Aigle dans l'art si particulier de ces Hittites d'Asie-Mineure dont la Bible parle aux livres du *Pentateuque* et au *Livre des Rois*, et qui paraissent avoir tiré leurs âpres formules artistiques des régions de l'Euphrate et du Tigre.

Mais c'est surtout dans l'art religieux de la Syrie que l'Aigle apparaît avec des significations telles que le Christianisme put en faire ensuite au Seigneur Jésus-Christ la transposition heureuse.

L'Aigle des Syriens et ses sens sacrés ont été très lumineusement étudiés par le savant professeur belge Franz Cumont. C'est dans la région d'Hiéropolis, la ville sainte de la grande déesse syrienne Atargatis, dit-il, que l'Aigle se montre le plus fréquemment sur les monuments funéraires avec le rôle de conducteur des âmes « vers les dieux célestes ». (3) Peut-être cette conception fut-elle empruntée par les Syriens — et Cumont

---

(1) Cf. R. Guénon *L'Esotérisme de Dante*, p. 25.

(2) E. Mâle, *L'Art religieux du XII[e] siècle en France*. p. 350.

(3) Fr. Cumont, *L'Aigle funéraire des Syriens et l'apothéose des empereurs*, in *Rev. Hist. des Relig.* T. LVII, n° 2. ann. 1910. p. 120-164.

est de cet avis — aux croyances des Babyloniens. La fable d'Etana, l'un des thèmes les plus populaires de leur mythologie semble, en effet autoriser cette opinion : L'Aigle ayant pris et dévoré les petits du Serpent, celui-ci, pour les venger, est sur le point de faire périr l'oiseau ravisseur qu'il est parvenu à lier dans ses replis, mais Etana combat le Serpent et libère l'Aigle qui le porte alors jusqu'au ciel où il s'empare des insignes de la royauté divine, que, du reste, il ne sut pas conserver.



Camée du Cabinet des Médailles représentant l'apothéose d'un César.

Cette fiction que de nombreux objets d'art babyloniens nous représentent, ne pouvait guère être inconnue de la Syrie ancienne que de fréquentes relations mettaient en rapport avec la Babylonie. Or, par extension d'idée, le mythe d'Etana devint une image de l'âme et l'oiseau royal devint un oiseau « psychopompe », c'est-à-dire qu'il fut regardé comme le porteur, le véhicule des âmes heureuses vers leur source céleste ; car, d'après les croyances sémites, descendues du Soleil sur terre, les âmes y devaient retourner après la mort de leur gaîne corporelle. Et les Syriens durent accepter d'autant plus volontiers ce symbolisme que, chez eux, l'Aigle était déjà l'oiseau du Soleil :

Comme les Egyptiens, les peuples anciens d'Assyrie et de Chaldée représentaient surtout le soleil sous la forme d'un disque pourvu de deux ailes étendues, de deux grandes ailes d'aigle ; et les Syriens n'étaient-ils pas les héritiers des anciens peuples d'Assyrie et de Chaldée ? C'est là, vraisemblablement, la source de l'idée qui leur fit sculpter si fréquemment l'aigle sur les stèles funéraires de leurs morts, l'aigle aux ailes « essorantes c'est-à-dire fixées dans le mouvement de leur départ de la terre vers l'espace.

Les Grecs, puis, plus tard, les Romains quand ils vinrent en Syrie, empruntèrent au peuple de cette contrée la croyance orientale que l'Aigle sacré emportait les Ames vers la région des dieux, et c'est là sans doute pourquoi, en Grèce et à Rome, l'Aigle devint l'oiseau de Zeus et de Jupiter ; la raison aussi de sa présence, en image, sur le tombeau de Platon (1) et, en nature, au sommet du bûcher qu'on élevait chaque année à Tarse en l'honneur de Sandan-Héraclès, protecteur de la ville et que représentent les monnaies tarsiennes.

De là aussi la liturgie particulière de l'Apothéose, à Rome, des Césars qui avaient été jugés dignes de cet honneur : Du sommet de l'immense bûcher, construit en pyramide, qui devait incinérer leur corps ou son effigie, on faisait s'échapper un aigle (2) chargé d'emporter en son vol, vers la demeure des dieux, l'âme du nouveau divinisé. « On le croyait, dit Cumont, les auteurs nous l'affirment positivement. » (3)

Et ce rite, qui n'était pas spécial aux empereurs, fut mis en usage pour de nombreux particuliers. Je ne puis ici que renvoyer à l'excellente étude de Cumont citée plus haut, et aux auteurs anciens. (4)

II) L'AIGLE, EMBLEME DU TRIOMPHE DE JESUS-CHRIST.

Survint alors l'établissement du Christianisme, suivi de très près par la création de sa liturgie et de son symbolisme. En ce dernier domaine, l'Aigle devint une excellente figure du Christ. On appliqua à sa Personne et à son ascension triomphale la parole de Jérémie : « Voilà qu'il montera comme l'aigle, et il étendra ses ailes sur Bosra, et le cœur des forts de l'Idumée sera en ce jour comme le cœur d'une femme qui enfante ; » (5) et cette autre du *Livre des Proverbes* : « La voie de l'aigle est au ciel ». (6) Aussi *La Clef* du pseudo Méliton de Sardes déclara-t-elle que l'Aigle, c'est le Christ, « *Aquila Christus.* » (7)

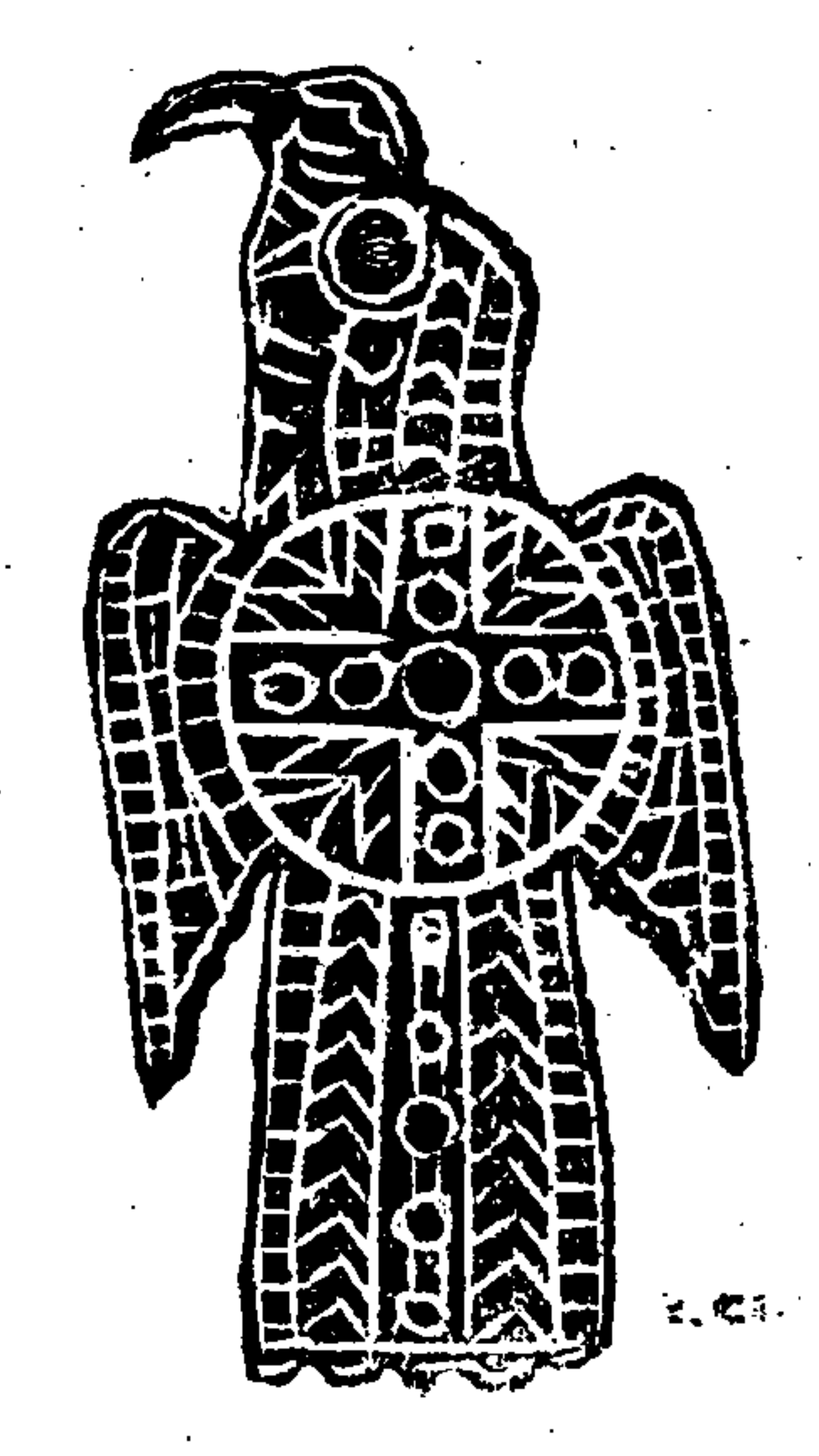
Et quand, les ailes étendues et le regard souverain jeté dans l'espace infini, l'aigle plane en majesté entre les sigles glorificateurs du Soleil et de la Lune, comme sur le sarcophage n° IV du Latran, il devient l'illustration de la parole paulinienne : « Dieu l'a exalté et lui a donné un Nom qui est au-dessus de

(1) Diogène Lœrte. IV, 44.
(2) Cf. Jamblique, *De Mysteriis* V, 12.
(3) Fr. Cumont. *loc cit.* p. 135.
(4) Hérodien IV, 2-11 — Dion Cassius LVI, 42 — Lucien *Peregr*, 39 ; etc.
(5) Jérémie *Proph.* XLIX, 22.
(6) Salomon, *Prov*, XXX, 19.
(7) *Clavis Cap.* VIII.

tout nom ; afin qu'au Nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur terre et dans les enfers ». (1).

En même temps, il apparaît bien aussi que l'oiseau glorieux, dont la Rome impériale avait fait l'emblème de son triomphe universel en raison du rôle qu'il jouait dans l'apothéose de ses souverains, de ses qualités d'oiseau conquérant et de la fierté de son attitude, devint aussi, pour les chrétiens, après la conversion de Constantin et l'édit libérateur de 314, l'emblème du triomphe de la Religion du Christ sur le paganisme persécuteur, et de son universelle diffusion.







Lampe chrétienne de Carthage.

Fibule de San-Marino, d'après Dict. d'Archéol. Chrét. *Vbo Fibule.*

C'est probablement le sens qu'eut l'aigle sur les lampes chrétiennes du IVe siècle à Carthage (2) et ailleurs, et aussi sur le beau fragment d'un sarcophage d'Arles où l'Aigle apparaît, les ailes au vol plané, tenant sur sa poitrine une couronne au centre de laquelle se voit encore la moitié d'un « Chrismon », le I et le X superposés. (3)

---

(1) St Paul. *Epit aux Philippiens* II, 9-10.
Cf. Prof. Piper *De la représentation symbolique la plus ancienne du crucifiement et de la Résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*-in *Bullet. Monum.* 1861, p. 479.

(2) Cf. R.P. Delattre, *Lampes chrétiennes de Carthage*, in *Rev. Art Chrét.* ann. 1890, p. 48, grav. n° 288.

(3) Cf. Dom H. Leclercq, *Dict d'Arch. Chrét.* T. v vol. II, col. 2.455, n° 4. 704.

III) L'AIGLE PSYCHOPOMPE, EMBLEME DU CHRIST CONDUCTEUR ET ÉLÉVATEUR DES AMES VERS LE CIEL.

Le rôle de conducteur des Ames « vers les dieux célestes » que les Anciens donnaient à l'aigle fut conservé fort à propos à l'Aigle-Christ, car non seulement c'est Lui, le Rédempteur, qui a ouvert aux Ames les portes des divins domaines, mais, pendant leur vie terrestre même, n'est-ce pas Lui qui, par l'infusion intérieure de sa grâce, élève vers Dieu et vers les hauteurs spirituelles, leurs pensées que la matière veut appesantir.

Aussi tous les anciens docteurs des rites d'Orient et d'Occident ont-ils appliqué à Jésus-Christ le passage du *Cantique de Moïse*, dans le *Deutéronome* : « Pareil à l'aigle qui excite sa couvée et voltige au-dessus de ses petits, ainsi Yahveh, le Seigneur, a déployé ses ailes. Yahveh seul l'a conduit ». (1)

La fable de l'Aigle portant vers le dieu suprême des Grecs, vers Zeus, le jeune Ganymède « devint, dit Cumont, malgré le caractère équivoque de ce conte érotique un symbole de l'Ascension de l'Ame vers les astres; ses épisodes apparaissent sur les pierres tumulaires et les sarcophages. » (2) Il est bien évident, qu'en faisant figurer sur ces graves monuments l'enlèvement de Ganymède, les inspirateurs de ces sculptures n'avaient en vue que le rôle de l'oiseau sacré, et qu'ils faisaient abstraction complète du reste de la fiction. Les premiers chrétiens des pays classiques, en se posant, bien entendu, sur le même terrain, ont-ils accepté de se servir aussi dans leur symbolisme de cette même fiction, comme ils ont adopté à Rome, dans l'art des Catacombes, le thème des amours d'Eros et de Psyché ?

Des érudits l'ont pensé, et ont attribué à l'art chrétien plusieurs représentations de cet épisode mythologique, notamment une mosaïque de la catacombe romaine de saint-Sébastien et un morceau d'étoffe sassanide brodée. Dom Leclercq met fortement en doute les origines les origines chrétiennes de ces deux documents en se basant surtout sur le caractère impur de la fiction de Ganymède. (3) Il me semble pourtant possible que les chrétiens d'alors, aient fait abstraction complète du côté condamnable de la légende pour n'y regarder que l'aspect didactique et élevé du rôle de l'aigle dans l'épisode en question. J'ai connaissance de hardiesses plus grandes.

(1) *Deutéronome* XXXII, 11.
(2) Fr. Cumont *loc. cit.* p. 140.
(3) Dom H. Leclercq. *Dict. d'Archéol.* Chrét. T. VI, vol I, col 630.

IV. — L'AIGLE PYROPHORE.

L'Aigle, oiseau du Soleil, fut aussi chez les Anciens, l'oiseau porteur du feu et de la lumière célestes. Les Grecs et les Romains le représentaient tenant entre ses griffes les foudres de Zeus-Jupiter ; les Egyptiens et les Assyriens donnaient ses ailes au disque solaire ; toute l'antiquité professa la croyance qu'il pouvait, seul avec l'épervier, fixer longtemps la lumière intense du soleil et qu'il éprouvait la légitimité de ses petits en le leur faisant regarder bien en face dès leur naissance. Il jouait avec les éclairs disait-on, quand les plus terribles déchainements de la foudre et du tonnerre faisaient trembler tous les autres êtres vivants ; et c'est sans doute pour cela que les Grecs primitifs clouaient des aigles au-dessus de leurs portes, afin de se préserver des influences mauvaises et des atteintes de la foudre. (1)

Là encore des rapprochements furent faits entre l'Aigle et le Christ qui avait dit de lui-même dans l'Evangile. « Je suis la Lumière du monde»... Je suis venu apporter le feu sur la terre et que puis-je désirer sinon de le voir s'embraser ».

Ce symbolisme du Christ feu et lumière, pénétra la plus ancienne liturgie chrétienne, et c'est en ce sens que le silex pyrophore devint, lui aussi, une image emblématique du Sauveur ; l'étincelle sortie de lui n'est-elle pas encore proclamée comme étant la « *Lumen Christi* ! » en l'office du Samedi Saint ? Et, d'autre part, comme l'éclat du soleil, disait-on, n'éblouit point l'Aigle, de même le Christ ne fut-il pas le seul qui, de la terre, put contempler vraiment, mieux qu'Ezéchiel et que Jean l'Evangéliste, l'intime splendeur de la nature divine ?

V. — L'AIGLE, IMAGE EMBLÉMATIQUE DU CHRIST COMBATTANT.

La lutte divine du Christ contre l'Ange du Mal fut un des thèmes que l'emblématique des premiers temps chrétiens servit avec le plus de bonheur. L'Aigle, oiseau de haut vol et de combat, ne pouvait pas n'y point apporter son concours.

Tous les paganismes l'avaient montré déjà dans ses luttes contre des serpents, comme dans l'histoire fabuleuse d'Etana, ou bien contre d'autres bêtes, de réputation déplorable ; toutes les poésies des peuples anciens avaient chanté sa force, son ardeur, son courage, et finalement son triomphe qui est celui du Bien sur le Mal. L'art chrétien, en faisant de l'Aigle la figure du Sauveur combattant, agit de même.

C'est ainsi que l'Aigle ornemental d'Akhmin, des premiers

(1) Cf. Salomon Reinach. *Séance de l'Académie des Inscriptions*, 4 mars 1907

temps du Christianisme égyptien, se tient debout sur l'échine d'un loup, pendant qu'à côté de lui le Christ, en forme humaine, piétine un crocodile qu'il perce de sa lance. (1) C'est la double affirmation de la victoire de Jésus-Christ sur Satan.

C'est Lui qu'il faut voir aussi, et son triomphe, dans le sceau d'un officier de la cour impériale de Byzance au VIe siècle, le « Scriman des Barbares » chargé des relations avec les ambassadeurs étrangers ; l'Aigle s'y montre en plein vol emportant dans ses serres le serpent qui se tord. (2) Et c'est aussi le sens primitif qu'il faut donner au blason national des Mexicains, si indignes qu'en soient aujourd'hui ceux qui les gouvernent ; L'Aigle essorant du nopal épineux, élève vers le ciel la tête du serpent vaincu, dont la queue saigne entre ses ongles.



Sceau d'un grand dignitaire byzantin VIe siècle.

Et, très vraisemblablement, c'est encore le Christ qu'il faut reconnaître sur certaines fibules d'art goth. que les Wisigoths ariens contribuèrent à semer du bassin de la Mer-Noire jusqu'en Extrême-Occident. Beaucoup, en effet, sont en forme d'aigle au vol abaissé et portent sur la poitrine un bouclier chargé d'une croix ; image, peut-être, de l'invulnérabilité dans le combat, de l'éternel Victorieux qu'est le Christ. (3)

VI. — L'AIGLE EMBLEME DE LA RÉSURRECTION DU CHRIST ET DE CELLE DU CHRÉTIEN

Retournons vers les fictions antiques, puisque d'elles sont nés tant d'emblèmes et tant de symboles dont les premiers maîtres de notre religion ont tiré de hautes et puissantes leçons.

Celles des pays d'Orient, qui nous montrent l'Aigle s'élevant jusqu'au soleil, jusqu'au séjour des dieux, disaient que cet oiseau s'approchant si près de l'astre divin, il arrivait, en sa vieillesse, que ses plumes se calcinaient, et que sa chair même se desséchait quasi toute ; mais qu'étant revenu sur terre, l'oiseau se plongeait trois fois dans l'eau vive d'une fontaine et qu'il en sortait régénéré, avec toute la pleine « jouvence » de ses premières années.

Cette fable était déjà bien vieille à la naissance de l'Eglise, puisque David s'en est inspiré : « C'est Dieu a-t-il écrit, qui rassasie de bonheur tes désirs, et qui renouvelle ta jeunesse comme celle de l'aigle». (4)

(1) Cf. *Diction. d'Archéol. Chrét.* T. I. vol I, col, 1052.
(2) Cf. A. Parmentier *Album Historique*, III Livr. p. 47.
(3) Voir gravure, page 491.
(4) David : *Psaume CII*, 5.

Avec saint Epiphane, saint Isidore, saint Ambroise, quasi tous les maîtres anciens de la doctrine chrétienne ont appliqué cette parole et le symbolisme antique de l'Aigle revivifié, à la résurrection du Seigneur : « Il n'est à proprement parler qu'un seul et véritable Aigle, c'est Jésus-Christ, notre Seigneur, dont la jeunesse a été renouvelée alors qu'il est ressuscité des morts. Après avoir déposé, en effet, les dépouilles d'un corps corruptible, il a refleuri en revêtant une chair glorieuse. (1)

Ernest Hello (2) et Huysmans, (3) pour ne citer qu'eux parmi les modernes, ont adopté aussi cette interprétation.

En raison de la régénération retrouvée par l'Aigle dans l'eau de la fontaine salutaire, les anciens Orientaux, avaient fait du royal oiseau, non l'emblème de la résurrection des corps, mais la figure de l'immortalité de l'âme, et c'est l'un des titres qui le fit adopter par les Syriens, comme génie protecteur de leurs tombeaux. (4)

Comme les anciens Syriens, les chrétiens des premiers siècles en Egypte firent souvent entrer l'image de l'Aigle dans la décoration de leurs monuments funéraires. Faut-il voir dans le choix qu'il ont ainsi fait, une influence syrienne, après tout possible ? ou bien ont ils assimilé à l'aigle l'ancien emblème égyptien de l'Epervier d'Horus, dont le dessin au trait est absolument le même que celui de l'aigle ? C'est également possible, d'autant que les sculpteurs chrétiens d'Egypte ont osé des rapprochements entre la représentation du Christ et l'image d'Horus. D'autre part les fictions de Grèce et du Haut-Orient qui concernent l'aigle étaient attribuées dans l'Egypte hellenistique à l'épervier : « Les Egyptiens dit Elien, vénèrent l'épervier comme une image d'Apollon, qu'ils appellent Horus en leur langue. Ils les vénèrent car, de tous les oiseaux, disent-ils, les éperviers sont les seuls qui peuvent voir facilement en face, et sans peine dans les rayons du soleil ». (5) Puis il ajoute : « Sans fermer les yeux ils s'élèvent jusqu'au ciel, et la flamme divine ne leur fait aucun mal ».

Qu'il soit aigle ou superbe épervier, l'oiseau funéraire de l'Egypte chrétienne eut le sens ancien d'emblème d'immortalité, avec, en plus, celui d'évoquer le Christ victorieux de la mort et gage de notre future résurrection.

Généralement cet oiseau funéraire copte — aigle ou épervier, qu'importe ? — qui fut surtout en faveur depuis l'antique Memphis jusqu'en Nubie, mais principalement dans les régions d'Antinoé,

(1) S[t] Ambroise, *Serm. in Append.*
(2) E. Hello. *Unité*, in *Rev. du Monde Catholique.*
(3) Huysmans, *La Cathédrale.* Edit Crès. T. II, p. 228.
(4) Fr. Cumont *loc. cit.* p. 145.
(5) Elien, *Nat. Anim.* x, 16.

d'Akhmin, de Baouit et d'Erment, est presque toujours figuré les ailes éployées et relevées. Souvent, dans l'écartement de ces deux ailes, se trouve une croix grecque, qu'entoure une couronne. C'est le signe du Christ caractérisant l'oiseau qu'il domine. (1) Je reproduis ci-contre la stèle funéraire d'Erment où l'Aigle-Christ apparait sous la croix entre les deux lettres glorificatrices A et ω que Jésus s'est appropriées, quand Il a dit : « Je suis l'Alpha et l'Oméga, le premier et le dernier, le principe et la fin. » (2)



Stèle funéraire d'Erment. (Egypte.)

En Occident, la présence de l'Aigle emblématique sur les monuments sépulcraux est de la plus extrême rareté. Il figure cependant sur un couvercle de cercueil en pierre du cimetière mérovingien d'Antigny, (3) près Poitiers, au sujet duquel l'érudit Professeur J. P. Kirsch, de l'Université de Fribourg, m'écrivait en 1913 :

« La figure d'oiseau du cercueil d'Antigny me semble être bien réellement celle d'un aigle, et, en cela, le monument est unique dans tout l'Occident pour l'époque de l'antiquité chrétienne ; il n'a d'analogie que dans les stèles égyptiennes. » (4)

---

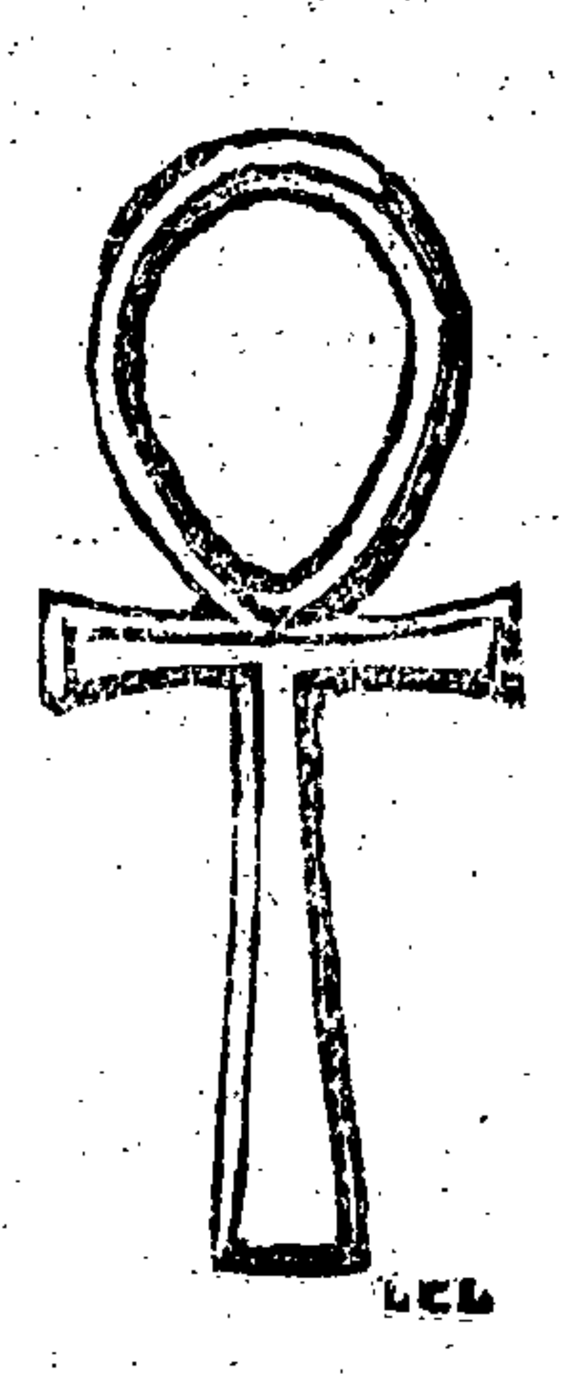
(1) Cf. *Diction d'Archéolog.* Chrét. T III, vol. II, col. 2.835.
(2) S[t] Jean Ev. *Apocalypse* XXII, 13.
(3) R. P. C. de la Croix, *Cimetières et sarcophages mérovingiens du Poitou*-in. *Bullet Archéol. du Comité des travaux histor. et scientif.* N° 3. 1886, et tiré à part, p. 25. — Dom Leclercq. *Dict d'Archéol* Chrét. T. II, v. II col. 3.279.
(4) *Lettre* du 12 février 1913.

VI. — L'AIGLE ET LE « SIGNE DE VIE ».

En étudiant le symbolisme christique de la Rose (1) j'ai osé laisser entrevoir, parce que c'est la vérité, comment les premiers mystiques chrétiens se sont préoccupé d'affirmer qu'ils reconnaissaient en Jésus-Christ l'auteur de la Vie, le créateur, le Principe même de notre vie physique, au point qu'ils n'ont pas reculé pour exprimer cette réalité, devant des expressions écrites et surtout figurées dont les hardiesses et, parfois, le réalisme nous déconcertent aujourd'hui.

Ceux d'Egypte, héritiers du trésor des emblèmes millénaires de leurs ancêtres, lui empruntèrent l'hiéroglyphe si particulier du *Ankh*, la « clef de Vie » que les dieux et les pharaons divinisés, tiennent en leur main, signe plein d'énignes qui mettait en relation d'idée la Divinité et le mystère terrestre de la génération des êtres ;

Avec le Christianisme, le *Ankh*, « Clef de vie » devint la « Croix de Vie », sans que rien ait été changé à sa forme de *tau* surmonté d'une boucle ; le tau étant une des formes orientales de la croix, l'ensemble prit aussi le nom de « Croix ansée ».



« La Clef de Vie des Anciens Egyptiens.

Voilà pourquoi l'Aigle-Christ copte nous apparait parfois portant dans son bec la Croix de vie, la croix ansée. Le plus bel exemple que j'en connaisse a été découvert par M. Clédat sur une fresque de la chapelle de Baouit, ve siècle. Il décrit ainsi son heureuse trouvaille :

« Dans la partie centrale (des murs supérieurs et des parois de la chapelle) entre les deux fenêtres, est peinte une croix ansée encadrée de feuillages verts. Les branches et la boucle de la croix sont ornées de gemmes de diverses couleurs, l'intérieur de la boucle est rempli par une rosace ; aux deux extrémités sur le tympan et de chaque côté des fenêtres on a représenté un Aigle, ΑΕΤΟϹ, les ailes éployées. Au cou de l'oiseau est attaché un collier orné de trois bulles ; à son bec il porte aussi une croix ansée. Trois couronnes sont disposées horizontalement au-dessus de la tête de l'oiseau, et dans chacune est peint le monogramme du Christ, Α et ω. Il est bien évident qu'ici la représentation de l'aigle symbolise le Christ. » (2)

Oui, assurément ! et l'Aigle-Christ de Baouit, c'est le Christ

---

(1) *Regnabit* n° de mars 1926.
(2) L. Clédat, *Le Monastère et la nécropole de Baouit*, T. II, p. 149, pl. 93 ; Le Caire 1906.

portant la Vie dans sa bouche, c'est le Verbe créateur, le Verbe et la Vie.

En Occident, aussi, l'Aigle et la question de la vie ont été mis en relation, mais il en faut chercher l'expression dans les superstitions du Moyen-âge, reflets déformés de traditions dès lors quasi totalement oubliées, ou venues d'Orient avec des avatars, par Pline ou Dioscorides, ou bien plus tard, par les pèlerins et les Croisés.

C'est ainsi qu'une pierre, dite *Pierre d'Aigle*, géode de fer hydroxydé qui renferme un noyau mobile, était regardée comme un talisman recherché.

L'aigle, disait-on, les découvre, les porte près du soleil et les dépose dans son nid pendant la ponte et l'incubation, puis les rejette aussitôt que ses petits sont nés. Mais elles restent douées de vertus mirifiques et propres à procurer aux femmes fécondes une heureuse délivrance, et à leurs fruits une vigueur plus grande ; aussi les regardait on comme fort précieuses.

L'Inventaire du comte d'Hereford, dressé en 1322, mentionne « III peres de aegle ».

Et, en 1604, Jehan de Charmolue légua par testament, à une sienne cousine, « une pierre d'aigle garnye d'argent, la plus belle et bonne quy se puisse voyr. Elle soulage fort les femmes grosses en leur accouchement... et, la fault retirer incontinent que l'enfant est au monde. » (1)

Evidemment, le bien fondé de ces vieilles croyances demeure problématique, mais elles montrent un lien d'idée entre l'Occident et l'Orient : Toutes ces choses datent de la première enfance du monde et leur point de départ est commun. Je ne serai nullement surpris le jour où l'on me montrera la pierre d'aigle dans une monture ancienne et ornée de signes religieux, païens ou chrétiens.

VII) L'AIGLE, EMBLEME DE LA GRACE DIVINE

L'Aigle qui montait jusqu'à l'Olympe païen pour y porter les âmes, en descendait comme imprégné de la faveur des dieux. Et quand l'âme droite, le Juste d'autrefois offrait une hécatombe à Zeus ou un holocauste à Junon pour se les rendre, croyait-il, favorables, il s'imaginait leur bienveillance descendant du ciel sur son sacrifice et sur lui, comme l'aigle qui descend des hauteurs célestes vers le sol. C'était la notion et l'initéraire de la grâce tels qu'un bon païen d'Alexandrie, de Carthage, d'Athènes ou de Rome se les pouvait imaginer.

---

(1) *Archives de Béthunes.* — Cf. L. de Laborde *Glossaire français du Moyen-âge* p. 140.

Quand la théologie chrétienne eut établi ses précisions dogmatiques, elle garda l'emblème de l'Aigle comme image de la Grâce. C'est ainsi que Siméon de Tessalonique dit que, « dans l'ordination des évêques, l'aigle aux ailes immenses symbolise la Grâce », qui descend sur le récipiendaire. (1)

Peut-être faut-il voir en cette acception la raison qui fit, au Moyen-âge, modeler en forme d'aigle des vases à destination liturgique ou monastique, tel le si bel aigle d'or de Suger, qui est au Louvre.

VIII) L'AIGLE, EMBLEME DU CHRÉTIEN

Comme la plupart des emblèmes du Sauveur, l'Aigle figure aussi le fidèle, son disciple.

La fable de l'Aigle retrouvant sa jeunesse, symbolisa la résurrection du chrétien comme celle de son Dieu. Et la fontaine régénératrice dont l'eau procurait à l'aigle une nouvelle vie fut, dans la littérature mystique, l'image de la cuve baptismale dont l'eau régénère les Ames. Aussi saint Maxime de Turin, fait-il de l'aigle la figure du néophite qui, par le Baptême, est renouvelé et initié à une vie nouvelle. (2)

Le passage de saint Luc où le Seigneur dit à ses disciples que « là où sera le corps, les aigles s'y assembleront », (3) fut ainsi intreprété par les commentateurs des Evangiles : Le « corps » c'est le Christ, divin soleil des Ames, et les aigles sont les fidèles qui s'élèvent vers Lui.

L'Ame, en effet, par son effort vers Dieu, s'élève, s'exhausse et vît ainsi, comme l'aigle, dans les régions supérieures : la théologie définit la prière : « une élévation, une ascension de l'Ame vers Dieu. »



L'Aigle priant d'Alep.
D'après Fr. Cumont.

Les païens eux-mêmes l'ont ainsi pensé : sur une stèle syrienne et pré-chrétienne d'Alep, découverte par Victor Chopot, (4), nous voyons l'aigle pourvu de deux bras humains levés vers le ciel dans la pose orientale de l'adoration et de la supplication. Franz Cumont explique ainsi cette sculpture :

« Les mains levées qui figurent sur cette stèle font le geste

---

(1) Migne *Patrolog grecque.* Ch. CLV col. 404.

(2) In *Biblioth. des P. P.* T. VI, p. 27. Ap. Martigny : *Diction. des Antiq. Chrét.* p. 25.

(3) S[t] Luc. *Evang.* XVII, 37.

(4) V. Chopot. *Bullet. de la correspond. Hellen.* T. XXXVI, 1902, p. 175 fig. 18.

de la prière : ce sont celles du fidèle qui invoque la protection divine. Ce symbole est assez souvent figuré sur les tombeaux (syriens), et la supplication, notons-le, s'adresse particulièrement au Soleil. » (1)

Les bras et les mains sont dressés pour prier, et les grandes ailes de l'Aigle vont se déployer pour porter vers le soleil divin l'âme suppliante et sa prière !

XI) LE SYMBOLISME DE L'AIGLE DURANT LE SECOND MILLÉNAIRE.

Ce que nous venons de dire vaut surtout pour le premier millénaire chrétien. Il n'est pas sans intérêt, je crois, de voir sommairement comment les mystiques ont conservé et traduit le symbolisme reçu des aïeux.

Un fait incontestable qu'il faut souligner tout d'abord, c'est que, dans l'Occident, les représentations de l'Aigle-Christ sont rares, du moins celles qui sont assez caractérisées pour être reconnues comme telles aujourd'hui ; car, si certaines sculptures antiques sont assez expressives pour manifester nettement l'intention de leur auteur, il n'en est pas de même des figures multipliées dans l'art médiéval, dans notre roman de France, par exemple.

Quelques exceptions pourtant.

Dans l'église de Saint-Nectaire d'Auvergne, XII[e] siècle l'Aigle, apparait en deux endroits. « Il y a dans cette église, dit M. l'abbé Rochias, curé de Saint-Nectaire, deux chapiteaux dont chacun nous montre trois aigles, les ailes éployées et étendues en forme de bras de croix. Celui du milieu à la tête droite et paraît vivant. Les deux autres ont la tête inclinée sur la poitrine et semblent morts ; le bec de celui de droite est resté entr'ouvert dans la position où la mort l'a surpris. Dans la faune symbolique, l'aigle, roi des airs, est une image du Christ. Ceux de ces chapiteaux ont tout l'air de figurer le Christ en croix : celui de la face principale, le Christ encore vivant, et ceux des faces latérales, le Christ mort... » (2)

Je n'oserais en dire autant, ne le connaissant que par une image trop sommaire, du bel aigle qui s'érige au sommet d'une colonne au cloître roman de Saint Trophime d'Arles.

L'empreinte d'un sceau chevaleresque du XIII[e] siècle, que possédait à Maillezais (Vendée) M. Paul Allaire de Lépinay, portait un écu chargé d'une croix sur laquelle un aigle était éployé, et ce motif héraldique dans lequel il est bien permis,

(1) Fr. Cumont *Loc. cit.* p. 130.
(2) G. Rochias. *Monographie de l'église de saint Nectaire.*

je pense, de voir l'image du Christ sur la croix, rejoint celui que porte en son milieu une belle croix d'or trouvée dans une sépulture lombarde de Cevezanno et datant du VIIIe siècle, ou X^e^ publiée par Dom Leclercq. (1)

Je puis citer encore un petit fermoir nantais de livre gothique orné d'un aigle dont la tête porte le nimbe crucigère d'ordinaire réservé au Christ. Et cet objet, par son usage bibliologique, s'apparente à une couverture en ivoire de livre byzantin du IXe siècle, de la collection Stein, sur laquelle le Sauveur, représenté en forme humaine est entouré des quatre animaux mystérieux : A ses pieds, le Lion et le Bœuf adorent l'Agneau mystique, son image ; et au-dessus de Lui, l'Homme ailé et l'Aigle adorent un autre Aigle, l'Aigle-Christ, enfermé comme l'Agneau dans un nimbe glorificateur. (Gaz. des Beaux-Arts, Sept. 1878, p. 279).

X) L'AIGLE, EMBLEME DE SATAN, L'ANTI-CHRIST

Nous avons vu dans une précédente étude que le Lion, emblème surtout, de la royauté et de la résurrection du Christ par ses éminentes qualités, par ses perfections réelles ou fictives, le fut aussi de Satan, l'Anti-Christ, parce que, selon la parole de saint Pierre il est la bête de proie qui rugit et cherche à dévorer. De même, l'Aigle, image, aussi, du Christ sous bien des aspects, fut pris pour figurer Satan, le faux Christ, parce que, s'il est l'oiseau noble et magnifique il est aussi le rapace destructeur ; et à ce titre, déjà, le *Deutéronome* le classa parmi les bêtes impures, dont les Israëlites ne devaient pas manger la chair. (2)

On sait que l'un des premiers emblèmes choisis pour représenter le Christ fut le Poisson qui, par analogie, fut pris aussi pour l'image du fidèle. C'est à ce dernier titre qu'il fut associé à l'Aigle pour donner à celui-ci son sens satanique : On figura donc un Aigle « piétant » dans ses serres un poisson que, souvent, il frappe de son bec.

C'est un fait réel, paraît-il, que l'aigle fond parfois du haut des airs sur les poissons qui dorment en confiance à fleur d'eau, et les emporte pour s'en repaître. La tradition veut que l'emplacement du château féodal de Lourdes ait été ainsi désigné par un aigle qui vint y dévorer un poisson du Gave. Cette habitude de l'aigle avait du reste frappé les Anciens, car nous la voyons représentée sur une monnaie d'argent de Haeven, et dans l'ornementation, des cornes d'or de Galletius. (3)

En Gaule, même scène sur un médaillon de poterie rouge

(1) Dom Leclercq. *Diction. d'Archéol. chrét.* T. III, vol II, col. 3098, grav. n° 3396.
(2) *Deutéronome* XIV, 12.
(3) Cf. Rev. *Aréthuse* n° avril 1925. p. 68.

gallo romaine, provenant des fours de Sézone (Puy-de-Dôme), ateliers qui fonctionnèrent d'environ 110 à 250, d'après la chronologie de Déchelette. Je ne pense pas que ce sujet puisse être chrétien.

Il n'en est pas de même d'une grande terre cuite mérovingienne et poitevine, du VIIe siècle environ, dont le moulage est au Musée des Antiquaires de l'Ouest, à Poitiers. L'Aigle y est représenté emportant le poisson dans son vol.



Terre cuite poitevine du Musée des Antiquaires de l'Ouest *Poitiers, époque mérovingienne.*

Ce même sujet figure aussi au centre de la grande mosaïque de Sainte-Marie de Capoue, église d'époque byzantine. (1)

C'est bien là l'Aigle rapace qui tue, l'antithèse de l'Aigle de Baouit qui porte la Vie ; l'image du ravisseur des Ames, l'antithèse de l'Aigle psychopompe qui porte les Ames au Ciel ; l'Aigle qu'anathématisa saint Grégoire : « *In sacras Scripturas vocabulo aquilae aliquando maligni spiritus raptores animarum désignantur.* » (2)

D'autre part, à cause de l'âpre fierté de ses attitudes, certains auteurs du Moyen-âge ont fait de l'Aigle la figure du démon de l'orgueil implacable. (3)

Quelques docteurs, pourtant, ont essayé de réhabiliter le

(1) *Diction. d'Archéol. Chrét.* T. II, vol. II, col. 2075.
(2) St. Greg. *Milleloq. morale.* Éd. de Lyon, 1700 p. 83.
(3) Cf. J. K. Huysnans. *La Cathédrale*, édit. Crès. T, II, p. 225.

geste carnassier de l'Aigle : Quand il tombe des nues comme l'éclair sur le poisson des eaux tranquilles il est, disent Bunon d'Asti, saint Isidore et saint Anselme, l'image du Sauveur pêcheur d'âmes, qui les prend à terre pour les élever au ciel; mais leur interprétation débonnaire ne trouva que bien peu, d'écho, et l'Aigle ravisseur resta l'image de notre inlassable ennemi.

***

Voilà le résumé de ce qu'a été l'Aigle dans le trésor des emblèmes du Seigneur Jésus. S'il n'eut jamais la popularité de l'Agneau, du Pélican ou du Poisson, si ses représentations ont té relativement rares, il n'en reste pas moins l'un de ses emblèmes les plus riches de sens et l'un de ceux qui ont le plus efficacement relié le symbolisme religieux des anciens paganismes à celui de la Religion Chrétienne.

L. CHARBONNEAU-LASSAY.
Loudun (*Vienne*).



NOS ARTISTES

MAURICE CHABAS

Quelques appréciations sur l'art de Maurice Chabas.

Mgr Baudrillart, accompagné de Mgr Chaptal, a inauguré hier après-midi, dans les locaux de la Palette Française, boulevard Haussmann, la belle galerie de tableaux qu'expose M. Maurice Chabas. Les lecteurs du *Gaulois* sont depuis longtemps familiarisés avec le nom de cet artiste dont les précédentes séries d'inspiration religieuse — ses peintures sur l'église dauphinoise de Moirans surtout — laissaient pressentir les magnifiques toiles qu'il pourrait donner un jour.

M. Maurice Chabas — dont la talent affermi s'ajoute à la gloire de son célèbre frère Paul Chabas — ne se cache pas d'avoir voulu exprimer dans sa dernière œuvre les pensées philosophiques qui préoccupent son esprit-. Cette pensée, il a su, avec une souplesse consommée, en accorder la fluidité intellectuelle avec les plus grandes exigences de l'art. Sa suite de sept toiles, notamment, groupées sous le nom générique *Ames s'élançant vers leur centre d'amour : le Christ,* contient d'admirables traductions d'états d'âme mystiques. Nous retiendrons tout spécialement un magnifique envol d'âmes, absorbées dans une atmosphère ocre de flammes irréelles, et dont l'inspiration puissante ne pourrait que s'élargir et créer un chef-d'œuvre si elle était traitée en des dimensions plus grandes.

Dans ce regret, qui ne nous est pas seulement personnel, l'artiste verra-t-il un vœu ? Son étude *Vers la délivrance* constitue un émouvant tableau séraphique où le divin baigne le réel. Sur une perspective d'eau paisible, où des barques aux voiles légères semblent porter des âmes, une créature humaine, en proie à cette chute de la mort qui devient la libération et la rédemption célestes, nous apparaît dans un mouvement surnaturel que nous croyons absolument inconnu encore aux tentatives de l'art.

Saint François d'Assise arrivant dans le ciel nous évoque toute la diaphanéité bleue escortant, par delà l'évanouissement terrestre, la récompense due à l'ermite de l'Ombrie ; le *Rayonnement de la prière* est une très forte transposition idéale d'un des éléments moraux consubstantiels au concept du monde formel ; la *Sainte Vierge* offre une suavité simple dont la majesté retient longuement ; l'*Union de deux âmes dans l'Unité* n'est pas indigne de la hardiesse du projet, et, puisqu'il faut nous réduire, nous mentionnerons seulement, outre un ensemble de dessins à l'encre

de Chine rehaussés d'aquateinte, les trois *anges d'adoration,* dont la méditation est exactement située dans une lumière d'extase.

L'effort de M. Maurice Chabas est une réussite. Le dire est un devoir et une justice. On a parlé, au sujet de cette exposition, d'un rapprochement avec M. Maurice Denis. La vérité est que, par le fondu de ses coloris, par la maîtrise de sa pensée, par la foi catholique qui vibre dans l'exécution et dans la sûreté du métier, M. Maurice Chabas ouvre une voie. Nous savons que sa pensée, nourrie de solide culture, ne se sépare jamais de son pinceau. Il a dit quelque part : « L'art doit élever l'âme du spectateur et l'aimanter pour les réalités spirituelles. » Il a répondu à son propre conseil. Dans cette manifestation d'art, que nous rapprochons de la semaine de l'étudiant catholique, des journées — encore récentes — d'esthétique catholique et des travaux des compagnons de Saint-Genest, il nous plaît de saluer un nouveau gage d'essor de la raison et de la foi dans l'harmonie de la beauté.

(*Le Gaulois*, 15-4-1926) Gaëtan SANVOISIN

Maurice Chabas est à la fois artiste, poète et penseur. Son art se divise en deux parties bien distinctes :

1°) Le paysage poétique, traité puissamment dans un esprit de synthèse.

2°) Ce qu'il appelle « *Les Grandes Visions* », description formelle et symbolique des états supérieurs de la Vie Universelle.

Pour la première partie, dès le début de sa carrière, il a remporté les plus brillants succès.

Encore élève à l'Académie Julian, il obtint au concours entre artistes français, l'exécution des peintures de la Salle des Fêtes et des Mariages de la Mairie du 14e arrondissement de Paris.

Peu de temps après, il exécutait des compositions pour le Musée de Laval et les hospices départementaux de la Mayenne, les belles fresques sur l'art de la soie à Lyon, la Salle des Fêtes et des Mariages de la Mairie de Vincennes, les fresques de l'église de Moisans, le château de Vergers, etc., etc.

Aucun artiste au monde n'a réalisé une œuvre aussi importante et d'une portée spirituelle aussi élevée que celle qu'il intitule : « *Les Grandes Visions* ».

Maurice Chabas est vraiment le seul dans ce genre-là, et dans aucun pays il n'y a son équivalent.

Son œuvre est réellement unique, comme on pourra en juger bientôt, car elle sera vraisemblablement réunie dans un musée spécial, où près de deux cents tableaux constitueront un ensemble d'une beauté merveilleuse et céleste.

Le thème général développé par ce maître est que *L'âme humaine dans les différents états où elle passe*, est toujours attirée vers son centre d'amour.

Aussi, voyons-nous défiler sous nos yeux éblouis, des séries de figures lumineuses dans des poses d'adoration et d'extase, s'élancer vers les sphères d'harmonie en évoluant de spirales aux couleurs splendides.

Vibrations éternelles, Nébuleuses de l'infini en gestation de sphères où l'Etre passe, vit et évolue dans un tourbillon d'ondes, à la recherche de l'absolu, guidé par l'éternel Amour et Harmonie.

Ces tableaux d'une inspiration si pure, sont en plus une joie pour nos yeux terrestres, une paix et une consolation pour l'esprit inquiet devant les mystères écrasants de la vie, et l'infini de la Création.

Cette œuvre réellement grandiose sera une véritable révélation quand Maurice Chabas la montrera.

Ce Maître est en plus écrivain. Il a publié, il y a trois ans, un livre intitulé « Psaumes d'Amour Spritiuel » où il développe ses pensées sous formes de poèmes et de chants, où l'Amour et l'Harmonie sont les « *leit motiv* » qui embaument ces pages, et le but final du grand voyage des âmes.

Ce livre est illustré par l'auteur de dessins au trait d'un grand caractère, et dans le même style que ceux qui illustrent le merveilleux livre de Gabrielle Castelot, l'auteur de cet admirable livre intitulé ; « Flamme divine » qui a eu un retentissement dans le monde entier.

Paysagiste, portraitiste ou peintre des grandes visions, il œuvre dans une unité parfaite, n'ayant comme but que d'élever l'âme du spectateur, en lui montrant les beautés de la nature, les merveilles de l'univers, et en soulevant le grand de l'Inconnu, qui nous laisse entrevoir les possibilités de la Vie Eternelle dans un rayonnement de gloire et de bonheur infini.

Depuis trente ans, la presse française et étrangère a chanté son œuvre, et dernièrement encore Gustave Kahn, le grand poète et critique d'art, écrivait les lignes suivantes que nous sommes heureux de donner à nos lecteurs et qui synthétisent bien l'ensemble des appréciations de ses confrères sur un artiste qui tranche et se détache sur les vulgarités actuelles où trop de ceux qui devraient être les représentants de la beauté éternelle, se vautrent dans les horreurs d'un art morbide, art qui n'est pas un art du reste, où l'ordure et la déformation s'étalent cyniquement sur des toiles, tracées par des mains sacrilèges et guidées par des esprits corrompus.

Jean-Paul HERVIEU.

LES GRANDES VISIONS

« Toutes les routes sont belles qui mènent au merveilleux. Toutes les avenues sont magnifiques où flambent aux pieds du songe des bûchers d'aurore. Il est du rôle de la peinture de susciter les féeries du rêve. S'il plaît à l'artiste de survoler le réel, d'en embellir le ciel des images d'une vie plus belle, de chanter un printemps éternel et que le socle de sa vision soit de métal solide c'est-à-dire, d'un art puissant et averti, d'un métier neuf, c'est son droit de nous entraîner vers la chimère ou vers ce qu'il dit être les réalités supérieures le monde vrai, l'au-delà majestueux et clair.

« Maurice Chabas peint les vibrations des éthers sillonnés d'anges, d'âmes qui par les nuages en fête s'élancent vers les transformations infinies. C'est l'espérance, et mieux, la certitude idéaliste qui lui dictent ses psaumes colorés et qui l'ont fait le souverain d'un terroir transparent sillonné de visions limpides, l'architecte d'un temple nouveau, mais son art s'est forgé un langage pour énoncer l'impalpable et le divin. Il entoure ses blanches figures de Ligeias heureuses d'une puissance de riche vibration, d'un halo opulent, de corbeilles de feux irréels, de volutes de l'Horeb enflammé. Il évoque aussi des vivants que la pensée immatérialise dans ses paysages diaprés et leurs pas méditatifs s'avancent silencieux dans le luxe ordonné, dans la chœur innombrable de floraisons délicieuses qui ne sont, au vrai, que la réalité des tapis sylvestres minutieusement observés et rendus avec enthousiasme. C'est d'un art qui sculpe des profondeurs dans la clarté et qui dévoile l'atmosphère des êtres et des pensées.

(*L'Image*, Janvier 1926) Gustave KAHN

Les paysages de Maurice Chabas qui ornent ces pages nous apportent la sérénité des criques bretonnes, dans leur encadrement sévère de rochers, où sourit pourtant quelque joie de verdure. L'immense moutonnement du large s'y apaise, et les cris de sa tourmente s'y adoucissent en un large et grand murmure qui, est comme la voix méditative de l'espace. Sous l'horizon qui se diapre de flammes roses, où se bousculent les écrans blancs où pourrait s'inscrire du rêve, avant que des foudres du ciel, se précipitent, avant de s'éteindre en grappes pressées, les foules lumineuses des reflets du ciel, la forme du paysage est rectiligne, comme d'un palais bâti par les hommes. Maurice Chabas est, quand il le veut, un des maîtres de la couleur. Il a paré des murs de larges harmonies vigoureuses où il affirmait sa puissance de décorateur, notamment au buffet de la gare,

à Lyon, à la mairie du xve, à Paris etc... Il a capté, dans les environs de Paris, l'atmosphère de coins d'étangs, où viennent se réfléchir le luxe des frondaisons semées de fleurs printanières. Il a rapporté du Midi, des beaux coteaux et des pinèdes de Sainte Maxime, de larges ensoleillements sur des clairières où il a voulu, comme les primitifs anglais, énumérer et rendre distinctes les beautés des humbles fleurs qui parfument les gazons et les mousses mais il revient, de préférence, à cette calme plage de Belon qui semble le promenoir le mieux disposé pour la songerie d'un artiste épris d'au delà, d'un peintre-poète.

Un peintre-poète, telle est la meilleure définition de Maurice Chabas. L'art actuel s'est volontairement écarté de l'évocation de l'image. Les grands impressionnistes n'en avaient pas besoin parce qu'ils traduisaient la nature, en bouquets de féerie. En contraste de l'art officiel, de celui qui a gâté tant de plafonds et de murs de nos musées, et suivant d'ailleurs le mouvement littéraire réaliste, nombre d'artistes s'étaient éloignés de la route que jalonnent des Abel de Pujol ou des Toudouze, mais au-dessus de laquelle effulge Delacroix. On a peint vériste, réel, ou du moins on l'a cru. Les meilleures œuvres d'un Henri Martin transposent dans la décoration d'admirables évocations du spectacle de la rue, du port, stylisant le travail humain, ou exaltant la méditation, par la simple transcription dans un beau paysage de forêts, de l'allure du rêveur. N'est-il pas possible et loisible, sans rechercher les anciens poncifs, les allégories désuètes, les détails anecdotiques de l'histoire, d'appeler à la rescousse de la ligne et de la couleur l'imagination ? Chabas l'a cru et applique à sa peinture ce principe, de deux façons. Toute une partie de son œuvre est consacrée à célébrer la méditation.

Parfois il procède d'une façon toute intérieure. Ces lignes de ses paysages de Bretagne et des paysages du Midi sont vraies et littérales ; mais selon le système d'Edgar Poë qui croit possible d'évoquer des idées par des formes usuelles de la vie, qui marie la forme et l'idéal dans l'aménagement de cottage Landor, Chabas choisit le paysage, qui correspondra à la forme de sa rêverie et l'illumine d'intellectualité ; souvent il y fait se promener à pas lents et les yeux levés vers le grand espace peuplé d'inconnu, de belles rêveuses. On sent que ce paysage choisi, où les branches des grands arbres s'inclinent et cherchent leur reflet calme dans le miroir des eaux, sont des oasis et que le peintre-poète les a voulus pareils à la nature, mais aussi assortis à la couleur de sa rêverie, et qu'il y place ces formes féminines, comme les fleurs les plus achevées que fournissent les sèves de la terre. Ici encore pourrait se noter un reflet d'Edgar Poë, cette recherche de modeler dans le décor, pareille à ce décor et l'engendrant, la forme douce et harmonieuse d'une Morella.

Le jardin de la pensée humaine produit des fleurs d'une étonnante variété : il est aussi légitime d'y choisir les grands lys que les fleurs des champs c'est affaire de choix, d'idéologie et aussi de tempérament ? Il peut y avoir autant de vérité dans l'évocation de songeries heureuses, dans les détours d'un parc savamment aménagé, que dans les truculents laisser-aller des *Demoiselles de la Seine*. Maurice Chabas excelle aux harmonies nobles et distinguées : il les transmet dans ce qu'elles ont de nettement visible, et aussi, il sait les entourer comme d'un nuage de rêverie, comme d'une claire atmosphère de méditation, qui s'unit très étroitement à la vérité du décor représenté.

D'où vient cette qualité, cette sorte de prestige particulier ? De ce que la pensée, l'imagination de Maurice Chabas s'appuient sur un métier de peintre certain, averti, habile, sur une technique souple, variée et puissante. C'est peut-être dans des aquarelles où Chabas transfigurait les bois des environs de Paris en vallée de Tempé, en orées d'Arcadie heureuse, que, d'un métier neuf et prodigue de détails vrais, il s'attachait à mieux rendre la transparence du paysage et la multiplicité des beautés qui s'élèvent à fleur de terre, dans leur confusion de joliesses amoncelées et de hasards de juxtaposition.

Maurice Chabas, par son enthousiasme, par sa recherche du neuf, par ce désir d'infuser à la peinture le sang des idées, de rompre avec l'usuel et avec les méthodes réalistes, devait être amené à chercher un terrain nouveau et à aborder le merveilleux. Turner ne s'est-il pas colleté avec les chimères en dépeignant le vaisseau d'Ulysse ? Ne devait-il pas y être amené en notant les extraordinaires mirages que la lumière jette sans cesse sur le miroir lisse des choses ? William Blake n'a-t-il point son œuvre signalée par la National Gallery ? La peinture a droit au merveilleux, et le peintre a le choix du merveilleux qu'il veut faire surgir.

Donc il n'est pas besoin d'admettre aucune des théories philosophiques d'un artiste, pour regarder l'emploi pictural qu'il en fait. Point n'est besoin de jauger l'infini de la même façon que le peintre pour se plaire au beau qu'il y puise, aux images qu'il y discerne, aux belles fièvres qu'il y contracte.

La vérité n'est pas une ; les portes du songe mènent à de nombreuses salles diversement ornées, à des hypogées, comme à des lucarnes vers le ciel. Et quand même il n'y aurait point dans la foi persistante au futur, à la survie, l'ombre d'une vraisemblance, le poète et le peintre ont le droit de peupler l'espace de créations de leurs esprits et d'un rêve d'immortalité ; S'ils se sont trompés, ils ne le verront pas, et ils auront œuvre d'artiste et vécu dans la sérénité de leur joie.

Les ciels que Maurice Chabas peuple de l'élan des anges,

les buissons ardents où il devine la figure des Egéries éternelles, sont de beaux dessins, d'excellent mouvement décoratif, et les accords de tons rares y sont précieux et charmants. Cela suffit pour qu'on les admire, et qu'on salue l'art d'un artiste qui, du tremplin de l'observation visuelle, saute dans les étoiles.

Gustave KAHN.

(*L'Art et les Artistes, Juillet* 1923).



LES ÉPHÉMÉRIDES DU CŒUR DE JÉSUS

MOIS DE MAI

2 MAI

2 *Mai* 1788. — A Bologne, mort du R. P. Dominique-Marie-Xavier Calvi, de la Compagnie de Jésus. Vers 1760, Saint François Xavier, du haut du ciel lui ordonna d'être l'apôtre des Cœurs de Jésus et de Marie. Dans la suite, le P. Calvi déféra à cet ordre et publia trois ouvrages concernant le Sacré-Cœur.

1°) *Tributi di ossequio al Sacro Cuore di Gesu, Malte,* 1761.

2°) *Libriccini e fogli volanti di Orazioni, Pratiche, Indulgenze, relative alla divozione al S. Cuore di Gesu.*

3°) *Canzocione in onore del Sacro Cuore di Gesu...*

La vie du P. Calvi a été écrite en 1796 par l'abbé D. Thommaso Termanini. (1)

8 MAI

8 *Mai* 1668. — Mort à 36 ans de la Mère Catherine de Saint-Augustin (Simon) religieuse hospitalière de Québec, au Canada. Elle fut en butte aux démons, mais elle fut réconfortée par le R. P. Jean de Brébeuf, de la Compagnie de Jésus. Ce Père martyrisé par les Iroquois le 16 mars 1649, lui fut donné comme directeur céleste et veilla sur elle avec beaucoup de sollicitude.

A diverses reprises elle contempla les cinq plaies de Jésus, semblables à des escarboucles. (2)

Dans une de ses visions, la Sainte Vierge lui dit qu'elle a blessé le cœur de son Fils et le Sien. (3)

Un jour Jésus lui dit : « Toute âme qui aime la croix, et qui pour mon amour s'y attache, et n'en veut point sortir, me navre le cœur et me fait une plaie toute d'amour. » (4)

Dans une autre circonstance, « Jésus me fut représenté comme tout fraîchement flagellé, tout couvert de sang, et à

---

(1) *Messager du Cœur de Jésus,* mars 1893, p. 301.
Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus,* T. II, p. 570.

(2) R. P. Paul Ragneneau, S. J. *La Vie de la Mère Catherine de Saint Augustin, religieuse Hospitalière de la Miséricorde de Québec en la Nouvelle-France,* Paris, Florentin Lambert, 1671, p. 103, 122 ; Cf. Hudon : *Vie de la Mère Catherine de Saint Augustin,* Paris, Editions Spes, 1926.

(3) *id.,* p. 49.

(4) *id.,* p. 157.

l'endroit de son cœur, je vis que les coups avaient pénétré jusqu'au fond de la poitrine... Il me dit que ce n'était pas moy, mais bien ses plus chers amis, et les plus proches de son cœur qui l'avoient mis en cet état. » (1)

10 MAI

10 *Mai* 1847. — Marie Lataste meurt saintement au monastère du Sacré-Cœur de Rennes.

Née auprès de Dax, le 21 février 1822, Marie Lataste entra dans l'Institut du Sacré-Cœur du vivant de sa sainte fondatrice, le 15 Mai 1844. Elle fut favorisée de grâces précieuses et laissa un grand nombre de lettres et d'écrits dont le fond est irréprochable bien que la forme laisse parfois à désirer. Elle fut une grande amie du Cœur de Jésus qu'elle découvrait dans la Sainte Eucharistie qui était son trésor. « Le tabernacle de Jésus est le lieu où j'aime à me retirer, à me cacher, à prendre mon repos. J'y trouve une vie que je ne saurais définir, une joie que je ne puis pas faire comprendre, une paix telle qu'on n'en trouve point sous les toits hospitaliers des meilleurs amis. Le tabernacle de Jésus, c'est un abri contre tous mes ennemis, contre le démon, contre le monde, contre mes passions, contre mes penchants déréglés ; c'est un soutien dans la faiblesse, une consolation dans la douleur, une arme dans la lutte ; un rafraîchissement dans la chaleur, une nourri ure dans la faim, une récréation dans la fatigue, un ciel sur l terre ; le tabernacle de Jésus c'est ma richesse dans ma pauvre é, mon trésor dans mon indigence, mon vêtement dans ma nudité, ma couronne dans ma misère ; le tabernacle de Jésus c'est mon Dieu et mon tout, mon Jésus et mon Sauveur. O tabernacle de mon Dieu ! O Dieu du tabernacle de l'autel ! Autel du tabernacle de mon Dieu ! » (2)

Jésus lui apparaissait fréquemment ou lui parlait secrètement au fond du cœur ; il l'enseignait, quelquefois la grondait, mais toujours il l'encourageait et lui manifestait son grand amour. Avant son entrée au Sacré-Cœur, elle apprit de Jésus lui-même qu'elle verrait sa vingt-cinquième année dans son entier. mais qu'elle mourrait avant d'avoir achevé la vingt-sixième... Ce qui s'est réalisé. (3)

Elle reçut l'assurance qu'elle entrerait dans un Institut fondé en l'honneur de son divin Cœur. Son grand désir, sa gloire,

(1) *id.*, p. 244-245.
(2) Abbé Pascal Darbins : *La Vie et les Œuvres de Marie Lataste, Religieuse Coadjutrice du Sacré-Cœur* ; Paris, Bray et Retaux, 1870, lettre II, T. I, p. 191.
(3) *id.*, Lettre XXXVIII, p. 327.

était de vivre inconnue et cachée dans le Cœur divin, (1) où elle puisait abondamment la joie surnaturelle. (2)

Dans les révélations qu'elle reçut de Notre-Seigneur, il est assez souvent question du Cœur de Jésus. Il lui dit qu'Il a caché tous les hommes dans ses plaies, mais eux ont fui loin de son cœur. (3) Il épanche dans son cœur son Cœur divin qui brûle d'amour pour les hommes tandis que ceux-ci méprisent ses grâces et transgressent sa loi ; (4) ce cœur tout brûlant d'amour attire à soi l'âme de Marie Lataste et Jésus lui recommande, à elle qui est l'épouse de son Cœur, d'y pénétrer chaque jour de plus en plus : « Etudiez-en chaque jour de plus en plus tous les secrets et toutes les amabilités ; il vous plaira toujours davantage et vous éviterez ce qui pourrait me déplaire ou me mécontenter en vous ». (5)

Citons enfin cette belle page : « Ce qui m'a le plus émue dans la Passion du Sauveur, c'est la souffrance de son divin Cœur. « Ma fille, me dit-il un jour, ne feriez-vous rien pour ce Cœur qui a tant fait pour vous ? Il a souffert plus que les homm ne le pourront jamais comprendre, et par conséquent plus que vous ne le comprendrez jamais vous-même. Vous me serez agréable de jeûner un jour de chaque semaine en honneur de mon cœur souffrant pour les hommes, pourvu que votre directeur vous le permette. Dites plusieurs fois tous les jours, et une fois seulement à genoux, cette prière : « Cœur aimable de mon Sauveur, je vous adore ; cœur débonnaire de mon Jésus, je vous aime ; cœur très miséricordieux, je vous donne mon cœur et suis très vivement touchée de tout ce que vous avez fait et souffert pour moi. Oui, je vous donne mon cœur tout entier, attachez-le à vous à jamais, embrasez-le de votre amour, inspirez-lui vos sentiments, faites-lui connaître vos volontés et pratiquer ses vertus. »

Après cela, Jésus me recommanda d'avoir une grande dévotion à son divin Cœur, m'assurant que rien ne saurait lui être plus agréable et que je trouverais dans cette dévotion force et courage dans l'abattement, joie dans la tristesse, paix dans le trouble, félicité dans l'affliction. »

Après cet enseignement, Jésus daigna prendre le pauvre cœur de son humble confidente et l'ayant offert au Père avec le sien, il le *lui rendit tout transformé.* (6)

Elle exhortait sa sœur en ces termes : « Unissons-nous,

(1) *id.*, Lettre v, p. 208.
(2) *id.*, Lettre vi, p. 213.
(3) *id.*, Tome ii, p. 72.
(4) *id.*, Tome ii, p. 108.
(5) *id.*, T. ii, p. 117 et 118.
(6) *id.*, T. ii, p. 123-125.

ma chère sœur, pour bénir et aimer de plus en plus le Cœur adorable de Jésus si peu connu et si peu aimé, toi dans le monde et moi dans la Société qui lui est spécialement consacrée. Quel bonheur d'être unie à ce cœur, sanctuaire de toutes les vertus, à ce Cœur qui fait le bonheur des saints dans le ciel et qui est la ressource, le soutien, la force, la consolation des âmes sur la terre ». (1)

La recherche des écrits de Marie Lataste a été ordonnée au cours de l'année 1925 en vue de son éventuel procès de béatification.

17 MAI

17 *Mai* 1925. — Le Pape Pie XI canonise Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face, du Carmel de Lisieux.

20 MAI

20 *Mai* 1501. — A Pérouse, mort de la Bienheureuse Colombe de Rieti du Tiers-Ordre de Saint Dominique.

Elle méditait fréquemment sur la Passion de Notre-Seigneur et avait une grande dévotion aux Cinq Plaies. Pendant la Sainte Messe, Jésus se montra à elle tout meurtri, crucifié, couronné d'épines et le côté ouvert. Sur la fin de sa vie, elle s'offrit en victime pour le maintien de la paix dans la ville de Pérouse.

A sa mort, son cœur fut trouvé semblable à de la cire et tout autour le sang paraissait clair et vermeil. (2)

21 MAI

21 *Mai* 1925. — Le Pape Pie XI canonise Saint Pierre Canisius, profès de la Compagnie de Jésus, grand ami du Sacré-Cœur (3) et le proclame Docteur de l'Eglise.

24 MAI

24 *Mai* 1925. — Canonisation de Sainte Madeleine-Sophie Barat, fondatrice de la Congrégation des Dames du Sacré-Cœur.

25 MAI

25 *Mai* 1865. — Mort de Sainte Madeleine-Sophie Barat, fondatrice des Dames du Sacré-Cœur.

---

(1) *id.*, Lettre LVII, T. I, p. 384.

(2) Cte Grimouard de Saint Laurent : *Vie de la Bienheureuse Colombe de Rieti*, in-16, Poitiers-Paris, Oudin, 1879, p. 37, 124, 173, 193, 292, 320.

(3) Cf. *Regnabit*, T. VIII, p. 385.

25 MAI

25 *Mai* 1899. — Le Souverain Pontife Léon XIII publie l'Encyclique *Annum Sacrum* prescrivant la consécration du genre humain au Cœur de Jésus. (1)

26 MAI

26 *Mai* 1860. — Naissance à Oleggio (Piémont) de Stanislas Henry Verjus.

28 MAI

28 *Mai* 1830. — Mgr du Trousset d'Héricourt obtient du Pape Pie VIII « un bref permettant à tous les fidèles de son diocèse de pouvoir désormais faire partie de la *Confrérie de l'Heure Sainte* et de gagner l'indulgence attachée à l'exercice.

29 MAI

29 *Mai* 1829. — Naissance au diocèse de Luçon de Sophie-Victorine Gazeau de la Brandanière qui, sous le nom de Mère Marie-Thérèse de la Croix, fonda la Congrégation des Franciscaines Oblates du Sacré-Cœur de Jésus. (2)

30 MAI

30 *Mai* 1919. — Réitérant la consécration de 1911, et la rendant officielle, le Roi d'Espagne Alphonse XIII, après la bénédiction d'un monument au Sacré-Cœur de Jésus élevé sur la colline de « Cerro de los Angeles », consacre en ces termes l'Espagne au divin Cœur :

« Cœur de Jésus-Eucharistie, Cœur de l'Homme-Dieu, Rédempteur du monde, Roi des rois et Seigneur de ceux qui dirigent :

« L'Espagne, nation de votre héritage et de votre prédilection se prosterne aujourd'hui respectueusement devant ce trône qui se dresse pour proclamer vos miséricordes, au centre même de la Péninsule. Toutes les races qui la peuplent, toutes les régions qui la forment sont arrivées à constituer dans la succession des siècles, à travers de communes épreuves et dans les mêmes sentiments de loyauté réciproque, cette grande patrie espagnole,

(1) Le texte de cette Lettre Encyclique a été publié dans la notice sur Sœur Marie du Divin Cœur, *Regnabit*, T. VII, p. 156.

(2) Cf. *Regnabit*, T. VIII, p. 313 et seq.

forte et fidèle dans l'amour de la Religion et dans son attachement à la monarchie.

« Nous inspirant de la tradition catholique de la royauté espagnole et heureux de continuer l'histoire de sa foi et de son dévouement à votre divine Personne, nous confessons que vous êtes descendu sur la terre pour y établir le règne de Dieu par la paix des âmes rachetées de votre sang et par le bonheur des peuples qui se gouvernent d'après les préceptes de votre sainte Loi.

Nous reconnaissons que votre divinité trouve sa gloire à accorder une participation de sa puissance aux princes des nations. C'est de vous que reçoivent leur efficacité et leur sanction toutes les lois justes dans l'accomplissement desquelles se fonde l'empire de l'ordre et de la paix.

« Vous êtes la voie sûre qui mène à la possession de la vie éternelle ; Vous êtes la lumière inextinguible qui éclaire les intelligences pour qu'elles connaissent la vérité ; Vous êtes le principe générateur de toute vie et de tout progrès social légitime. Vous renfermez en Vous, en la puissance et en la suavité de votre grâce, tous les héroïsmes et toutes les vertus qui élèvent l'âme et l'embellissent.

« Que Votre Règne arrive, votre Règne très saint, votre règne de justice et d'amour !

« Régnez sur les cœurs des hommes, au sein des foyers, sur l'intelligence des savants, dans les palais des Universités et les salles des écoles, sur nos lois et sur nos institutions nationales.

« Grâces vous soient rendues, Seigneur, de nous avoir miséricordieusement préservés du fléau de la guerre mondiale qui a fait couler le sang de tant de peuples. Que votre amoureuse Providence continue à veiller sur nous !

« Du haut de cette colline choisie comme symbole du désir que nous avons de vous voir présider à toutes nos entreprises, bénissez les pauvres, les ouvriers, les prolétaires, afin qu'ils trouvent tous, dans la paisible harmonie des classes sociales, la justice, la charité, tout ce qui peut rendre la vie plus agréable et le travail plus doux.

« Bénissez l'armée et la marine, ces boucliers de la patrie, afin qu'elles soient toujours la défense du droit et la sauvegarde de la nation, par leur loyauté dans la discipline et leur courage dans les combats.

« Bénissez-nous tous, Seigneur. Unis dans l'effusion des mêmes sentiments d'amour de la religion et de la Patrie, nous voulons vous consacrer notre vie et, en retour, nous vous demandons de mourir dans la sécurité de votre amour, et dans l'embrassement très doux de votre Cœur adorable. »

31 MAI

31 *Mai* 1872. — Le Cardinal Patrizi, Vicaire de Sa Sainteté, érige à Rome, l'Archiconfrérie de la Garde d'Honneur :

DECRETUM

Constantinus miseratione Divina Episcopus Ostiensis et Veliternensis S. R. Ecclesiae Cardinalis Patrizi, S. Collegii Decanus, Sacrosanctae Patriarchalis Basilicae Lateranensis Archipresbyter, Sanctissimi Domini Nostri Papae Vicarius Generalis, etc... etc...

Nihil profecto est quod pietatis industria Sacratissimi Christi Jesu Cordis honori quaqua versus promovendo reliquerit intentatum. Atque inter ceteras ejus cultus per singulas diei horas praestandi rationes, ea in Galliis excogita est, et usque in Urbem propagata, quae ab adorationis assiduae per alternas successiones exhibendae proposito ac aemulatione — *La Garde d'Honneur* — nativo titulo nuncupatur, sed illud revera officium in Cor Jesu, aeternae Sapientiae tabernaculum usurpavit, quod *in lectulum Salomonis sexaginta fortes ambiebant ex fortissimis Israel.* (Cant. III. 7). in ejus nempe Cordis quasi custodiam, satagentes, per intervalla temporis vigilare. Piam igitur hujuscemodi ac salutarem perpetuae orationis formam in Jesu Christi Cordis obsequium, prout in supplici libello Nobis inscripto significatur ordinaria auctoritate excipimus, admittimus, adprobamus, et canonice exinde constitutam esse decernimus asceticam Christifidelium Cooptationem, quae in actum eamdem orandi aemulam successionem, ordine certo deducat ; eamque adgregationem in Ven. Ecclesia S. S. Vincentii ac Anastasii in Trivio Urbis indulgemus haberi, salvis juribus Primariae Unionis SS. Cordis Jesu in Aede S. Mariae Paciferae jam antiquitus in perpetuum erectae, ejusdem quin immo Indulgentiarum Communicationis emolumento ; et in omnibus juxta Apostolicae Clem. VIII fel. record. Constitutionis normam quae incipit. — *Quaecumque* — datae sub die 6 Men. Xbris. A. rep. Salutis 1604. In quarum fidem etc.

Datum Romae ex Aedibus Vicariatus die Mensis Maii 31 An. ab Incarn. Dominicae 1872.

C. Card. Vicarius

Placidus Canonicus Petacci, Secretariius. (1)

(1) Mgr Van den Berghe qui traduisit ce texte (cf. *Regnabit*, T. VIII, p. 504), écrivait à Mademoiselle Deluil-Martiny, la Fondatrice des Filles du Cœur de Jésus, de Marseille, (Mère Marie de Jésus) qui avait reproduit l'original :

« Quelle belle pièce pour votre Œuvre ! Comme le nom de Garde d'honneur y est bien expliqué ! La pièce *roule sur le nom même*, c'est tout dire. Enfin, votre triomphe et complet. »

Amis et Apôtres du Sacré-Cœur.

LE BIENHEUREUX

Michel GARICOITS

1757 - 1863 *(Suite)* (1)

III

LA FONDATION DE L'INSTITUT.

En 1831, Mgr. d'Arbou, successeur de Mgr d'Astros transféré à Toulouse, réunit dans une seule maison à Bayonne tous les séminaristes de son diocèse. M. Garicoïts demeura avec un seul confrère, M. Guimon, chargé de la chapelle du Pélerinage et de l'aumônerie des Filles de la Croix, établies à Igon. Le ministère s'accomplit non sans de multiples sacrifices qui sont la preuve de l'ardent esprit de foi et de la vive charité du Bienheureux.

Mais déjà se formait dans l'esprit de M. Garico ts un projet bien digne de son grand cœur. Affligé de la pénurie des pasteurs et de l'ignorance des fidèles; fortement impressionné par la vie des Filles de la Croix, il songea à fonder une congrégation de prêtres, adonnés à l'apostolat des classes ouvrières : « Oh ! se disait-il à lui-même, si l'on pouvait réunir une société de prêtres ayant pour programme le programme même du Cœur de Jésus, le Prêtre éternel, le serviteur du Père Céleste : dévouement et obéissance absolue, simplicité parfaite, douceur inaltérable ! Ces prêtres seraient un véritable camp volant de soldats d'élite, prêts à courir, au premier signal des chefs, partout où ils seraient appelés, même et surtout dans les ministères les plus difficiles et dont les autres ne voudraient pas » (2).

Il avait fait part de son projet à Mgr d'Astros qui l'avait encouragé. Mais le Bienheureux se défiait encore de ses lumières; pour mieux connaître la volonté de Dieu, il alla à Toulouse, en 1832, faire une retraite auprès du P. Leblanc, S. J.

De cette retraite le Bienheureux revint décidé à la patience, mais aussi à l'action : « A peine rentré à Bétharram, le premier

(1) Voir *Regnabit*, avril 1926, p. 453.
(2) p-65.

acte de l'Abbé Garicoïts fut d'aller se prosterner devant le tabernacle, en face de la pieuse Madone, pour se mettre de nouveau et définitivement au service de Dieu et de la Très Sainte Vierge. Longtemps il pria, demandant si son offrande était agréee. Il sentit alors, a-t-il déclaré plusieurs fois, comme une lumière extraordinaire, jointe à un puissant attrait, qui le pénétra jusqu'au fond de l'âme, le confirmant dans ses résolutions et lui inspirant le courage de les mettre à exécution. » (1)

M. Garîco ts commença son œuvre alors que Mgr. d'Arbou, qui venait de succéder à Mgr d'Astros, doutait du succès de l'entreprise. On débuta par une maison de missionnaires que le Bienheureux forma lentement aux vertus religieuses. L'ascendant du fondateur ainsi que les résultats obtenus lui gagnèrent peu à peu la confiance de Mgr. d'Arbou. Celu -ci, dans sa bienveillance assimila les prêtres de Bétharram à ceux de Hasparren, missionnaires diocésains de Bayonne, et leur concéda les mêmes privilèges. La cause était gagnée. Insensiblement, les collaborateurs du P. Garicoïts, tous prêtres zélés et surnaturels, vont s'acheminer vers une forme de vie religieuse d'où sortira bientôt l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur.

C'est en octobre 1835 que les missionnaires de Bétharram MM. Garicoïts, Guimon, Perguilhem, Chiro, Larrouy et Fondeville adoptent le règlement de la maison de Hasparren et élisent le P. Garicoïts comme supérieur. Ce fut alors la vie de communauté avec les vœux annuels et une règle qui avait déjà prouvé la sagesse de sa conception.

IV

DEVELOPPEMENT DE L'INSTITUT ET PREMIÈRES ŒUVRES.

Tout de suite les missionnaires se mirent à l'œuvre ; non seulement ils prêchaient dans le diocèse de Bayonne, mais leur zèle s'étendait encore au dehors. A la demande de Mgr d'Astros, alors archevêque de Toulouse, ils prêchèrent une mission dans sa cathédrale ; ce fut un succès durable. Ils contribuèrent aussi dans le même temps à la réorganisation de la « Société des Prêtres de Notre-Dame de Garaison » depuis connue sous le nom de « Congrégation des Missionnaires de l'Immaculée-Conception », et à la fondation d'une société semblable dans le diocèse d'Aire.

A la fin de 1837, profitant de la Charte octroyée en 1830, le P. Garicoïts ouvrit une école primaire à Bétharram. Ce ministère faisait partie de son plan d'ensemble, car pour que fût fécond et durable l'apostolat exercé auprès des classes ouvrières,

(1) p-67.

il était nécessaire que l'on mît des écoles à leur disposition. Cette école de Bétharram eut un grand succès, mais elle fut pour le Bienheureux la source de beaucoup de difficultés. Il en avait confié la direction à un jeune basque, M. Eliçabide, qui pendant la première année fit preuve de beaucoup de capacités. Le P. Garicoïts fut cependant obligé de le renvoyer par suite de son manque de souplesse. Etant allé à Paris, le malheureux congédié se rendit coupable d'un triple assassinat et mourut chrétiennement sur l'échafaud. Le directeur qui succéda à M. Eliçabide, manqua d'expérience et suscita de nombreux embarras au fondateur. L'Université elle-même, jalouse des succès de l'école primaire, essaya d'en provoquer la fermeture par de mesquines tracasseries. Humblement, mais fermement, le Bienheureux tint tête à l'orage et l'école continua de vivre. Elle se développa même encore après que la direction en eut été confiée au P. Barbé qui fit merveille.

Les occupations extérieures ne nuisaient en rien à la conduite intérieure de la communauté. Mgr d'Arbou, démissionnaire, avait été remplacé sur le siège de Bayonne par Mgr Lacroix qui gouverna cette église pendant quarante années. Mis au courant des ressources que pouvait fournir la maison de Bétharram le nouvel évêque voulut immédiatement les exploiter. Il fit venir le P. Garicoïts à Bayonne dans l'intention de lui confier une chaire dans son grand Séminaire.

« Le supérieur de Bétharram n'hésite pas un instant. Il prépare sa malle et prend rapidement congé de ses confrères et des enfants de l'école, tous profondément affligés : « Mgr. l'évêque m'appelle, leur dit-il ; je ne sais pas ce que Sa Grandeur veut faire de moi ; en avant toujours. »

« A Bayonne circulait déjà le bruit de son arrivée, et de sa nomination comme directeur au grand séminaire. Les jeunes séminaristes faisaient leurs commentaires sur cet évènement : « Comment a-t-on pu penser, disaient-ils, à le séparer ainsi de sa communauté ? » Et ils ne tarissaient point d'éloges sur son humilité, sur son absolue et prompte obéissance. « Ce fut un vrai soulagement, a dit plus tard M. Laplace, curé de Cescau, quand on apprit le lendemain que Mgr Lacroix, revenant sur sa détermination, avait renvoyé M. Garicoïts à la direction de sa communauté de Bétharram ».

« Qu'était-il donc arrivé ? Le P. Garicoïts avait exposé à son évêque tout ce qu'il était en droit de savoir sur les œuvres entreprises ! puis, les lui remettant entre les mains, il s'était déclaré prêt à se rendre au grand séminaire. L'évêque fut édifié et vivement ému de tant de simplicité et d'abnégation : Mon ami, lui dit-il, c'est bien, allez, rentrez à Bétharram. « Et le P. Garicoïts rentra, à la grande joie de tous : « Mgr l'évêque

m'a renvoyé, dit-il simplement ; il n'a pas voulu de moi. » (1)

Peu de temps après Mgr Lacroix visita Bétharram, et autorisa la communauté à faire usage du *Sommaire des Constitutions* et des *Règles communes* de la Compagnie de Jésus.

Au mois de Septembre 1841, l'évêque de Bayonne leur donna le titre de *Prêtre du Sacré-Cœur de Jésus* et leur proposa leurs nouvelles constitutions : Après bien des pourparlers, il fut décidé que l'Institut serait une société de Missionnaires, autorisés à faire des vœux et « destinés à seconder comme auxiliaires les vues et les entreprises de la sollicitude épiscopale ». (2)

Mgr Lacroix excluait tout recours à Rome pour en solliciter une approbation. Sur ce point il fut inflexible. Trente quatre ans plus tard et après que le ciel eut parlé, l'Institut reçut l'approbation papale.

Le 10 septembre 1841 les premiers vœux annuels furent prononcés.

Le P. Garicoïts n'avait pas attendu ces diverses faveurs de l'autorité épiscopale pour travailler à la formation de ses prêtres. Cependant lorsqu'il vit que l'Institut paraissait s'acheminer vers sa forme définitive, il redoubla d'attention et d'énergie afin de faire passer dans les cœurs des membres de la communauté les sentiments généreux dont le sien était rempli.

Il mit au service de son amour de Dieu et des âmes les qualités naturelles dont Dieu l'avait enrichi et en premier lieu une volonté de fer qui chaque jour s'affermissait davantage. Cette volonté n'était pas chez le Bienheureux synonyme d'entêtement ; mais elle était dirigée par une grande humilité et un jugement d'une merveilleuse rectitude agrémenté de manières simples et nobles. Son ardeur au travail était prodigieuse. C'est lui qui enseignait aux jeunes la philosophie et la théologie et surveillait toutes choses sans préjudice des nombreux services qu'il rendait à tous ceux qui avaient recours à lui. Il ne savait pas ce que c'est que de perdre son temps et ses journées étaient abondamment remplies. Il dormait peu et pour avoir plus de temps, il ne faisait souvent qu'un repas par jour qu'il prenait le soir avec la communauté ! Une si grande activité était une perpétuelle leçon pour ses religieux qui trouvaient dans son exemple le plus puissant stimulant. Sans être un savant le P. Garicoïts avait des connaissances fort étendues et très précises.

Ces diverses qualités lui attiraient l'estime de ceux qui le connaissaient et sa grande bonté le faisait aimer. Son gouvernement était doux et ferme ; il savait reprendre avec aménité et consoler ceux qui avaient manqué à leurs devoirs. Il ne brisait

(1) p-106-107.
(2) p-110.

pas ses inférieurs, mais il leur imposait sa volonté ou plutôt celle de Dieu, avec une fermeté inflexible. Il agissait comme un tendre père mais il était absolument intraitable sur le chapitre de l'obéissance et il préférait se séparer d'un sujet plutôt que de le garder attaché à ses propres idées.

V

PÉRIODE D'ACTIVITÉ

De la fondation de son Institut jusqu'en 1856, le P. Garicoïts s'occupa de nombreuses œuvres qu'il faisait marcher de pair avec la formation de ses religieux.

Lorsqu'il s'installa à Bétharram, il entrait dans une maison délabrée pour assurer le service d'un sanctuaire en ruines. Son premier soin fut de faire à la chapelle les réparations les plus urgentes. Spontanément des amis réunirent quelques ressources ; Mgr d'Arbou lui-même lui remit mille francs. Avec le produit de cette souscription le P, Garicoïts fit refaire la voûte et pourvut la sacristie d'ornements et de vases sacrés. Les Filles de la Croix, d'Igon, dans leur pauvreté, confectionnèrent le linge nécessaire.

L'indispensable était fait. Mais un incendie probablement criminel causa à la maison pour six mille francs de dommage. La chapelle fut préservée. Après avoir sommairement réparé les dégâts, le Bienheureux entreprit activement le rétablissement des stations du Calvaire que le Père Joseph, capucin, avait rétablies, le moins artistement possible, après la Révolution. (1)

La Providence vint à son aide dans la personne du P. Combalot. Celui-ci lui envoya un artiste chrétien, Alexandre Renoir qui, en cinq années, composa huit des quatorze stations du chemin de la Croix. L'œuvre était belle et d'inspiration profondément chrétienne. Mais les modiques ressources du P. Garicoïts étaient épuisées. Malgré une souscription de mille cinq cents francs votée par le Conseil général des Basses-Pyrénées, le Bienheureux dut interrompre les travaux. Il en fut bien peiné et cette détermination causa un grand chagrin à Alexandre Renoir qui ne devait pas terminer son œuvre. Avant de quitter Bétharram l'artiste sculpta pour le maître-autel une belle Vierge dans l'expression de laquelle il mit toute sa foi. Cette statue a été couronnée le 28 juillet 1912 par Mgr Gieure au nom du Souverain Pontife Pie x qui offrit les deux couronnes d'or.

---

(1) Il ne faut pas confondre ce P. Joseph avec son célèbre homonyme, le P. Joseph de Paris surnommé l'Eminence grise, le fameux conseiller de Richelieu. S'il plaît à Dieu nous ferons connaître le grand ami du Cœur de Jésus que fut le P. Joseph de Paris, ainsi que quelques franciscains qui comme Ubertin de Casale et d'autres ont pénétré bien avant dans les mystères du Cœur de Jésus.

Le P. Garicoïts pensa alors à réparer la maison et à l'agrandir. Son grand esprit d'organisation mena à bien ces grands travaux. Ce n'était là, toutefois, qu'une partie de ses projets. Il pensa accepter sans en limiter le nombre les frères coadjuteurs qui se présenteraient et à les employer à des travaux manuels. Il acheta une ferme qu'il nomma *Sainte Marie* et il y établit un potager et un lavoir, puis, dans la suite, divers ateliers destinés à procurer des ressources, surtout, à retenir loin du monde les ouvriers qui voudraient en fuir les dangers. « Quelqu'un lui ayant dit un jour que plusieurs de ceux qu'il recevait ainsi, ne visaient probablement qu'à se ménager un abri et du pain pendant l'hiver et qu'ils se hâteraient de le quitter au retour de la belle saison : « Quand cela serait, répondit-il, calcul pour calcul, ne devons-nous pas regarder comme un immense bonheur d'avoir préservé ces gens-là du mal durant plusieurs mois et de leur avoir un peu appris à aimer le Bon Dieu ». (1)

Le succès de la ferme *Sainte-Marie* lui suggéra l'idée d'un orphelinat agricole et industriel : le terrain fut acquis, mais les ressources de la communauté s'épuisèrent à des besoins plus urgents.

Après les Frères coadjuteurs le Bienheureux pensa à former des Frères instituteurs destinés à l'éducation des enfants qu'il avait groupés. Il mit son projet à exécution, mais il fut toujours gêné par la conscription qui lui prenait ses jeunes gens au moment où ils pouvaient se rendre utile. Il confia sa peine au Vénérable Jean-Marie de Lamennais, lui demandant conseil pour lever cet obstacle. Nous ignorons la réponse du Fondateur des Frères de l'Institut de l'Instruction chrétienne, mais ce qui est certain c'est que le Bienheureux demeura livré à ses seules ressources ; par sa ténacité et sa sagesse il procura beaucoup de bien par cette fondation.

Développant son œuvre et essayant de lui donner toute l'ampleur dans laquelle elle pouvait se mouvoir le P. Garicoïts entreprit la construction d'un grand collège pour lequel il dut surmonter de nombreuses difficultés. Il voulait aussi doter son diocèse d'une maison où serait donné, avec une sérieuse formation religieuse, un enseignement irréprochable. Déjà auparavant il avait inauguré, avec l'approbation de Monseigneur, une classe de latin. Puis vinrent successivement s'ajouter les classes supérieures et l'enseignement professionnel. Les succès remportés par les élèves témoignèrent de l'utilité de l'œuvre et de sa forte organisation.

Après Bétharram, Orthez eut, en 1849, son école primaire sous la direction du P. Barbé. En 1850, le P. Serres y ouvrit

(1) p-146.

une école secondaire. Puis se fut l'école secondaire de Mauléon et l'école primaire d'Asson.

En 1851, fut fondée, à Pau, la première résidence en dehors de Bétharram. Le P. Vignau qui en fut le Supérieur eut un immense succès et plus tard reçut des collaborateurs à qui furent confiés le soin spirituel de plusieurs communautés. Peu de temps après les Prêtres du Sacré-Cœur s'installèrent à Sarrance et furent chargés de la paroisse et du pèlerinage de Notre-Dame.

Une des dernières fondations et non des moins importantes que fit le Bienheureux en France, fut celle de l'école secondaire ecclésiastique de Sainte-Marie d'Oloron. A vrai dire, cette maison existait déjà et était dirigée par des prêtres séculiers diocésains. L'attrait d'une vie plus austère et aussi l'influence du P. Garicoïts détermina les membres de la société des Prêtres de Sainte-Croix (1) leur supérieur en tête, à se donner au Bienheureux dont le cœur exulta.

Mgr Lacroix donna alors aux Prêtres du Sacré-Cœur la garde de la maison de Sainte-Croix et la direction du collège qui devint l'une des meilleures institutions libres du Midi de la France.

VI

L'INSTITUT EN AMÉRIQUE

L'année 1856 est une date importante dans l'histoire de l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur. Le Bienheureux Garicoïts envoyait vers la fin de cette année une colonie dans l'Amérique du Sud.

Pour aider les cultivateurs de la République Argentine, ruinés par la dictature de Rosas, à mettre en valeur leurs terres, le consul argentin, par ordre de son gouvernement, avait provoqué dans la région basque un grand mouvement d'émigration. Le mouvement aurait pleinement réussi si le clergé l'avait aidé. Mais craignant que les émigrés loin de leur patrie et livrés à la solitude spirituelle ne perdissent la foi, les prêtres basques les dissuadèrent de partir. Désappointé le consul argentin demanda à Mgr Lacroix d'envoyer à Buenos-Aires des prêtres basques qui assureraient la persévérance des nouveaux colons. La proposition plut à l'évêque qui, après entente avec Mgr de Buenos Aires et le gouvernement argentin, chargea le P. Garicoïts de cette mission.

La première colonie était composée du P. Barbé, supérieur,

(1) Les Prêtres de Sainte-Croix, fondés par le savant et pieux abbé Menjoulet poursuivaient le même but que les Prêtres du Sacré-Cœur.

des PP. Guimon et Larouy, de deux autres Pères, d'un jeune scolastique et de deux frères coadjuteurs. Le départ eut lieu le 31 août 1856, sur le trois-mâts *L'Etincelle*. Le voyage fut fertile en événements de tous genres. Après deux ou trois jours de malaise, les Pères s'organisèrent de la façon la plus apostolique. Le temps se passait dans les exercices de piété et la prédication à l'équipage. Ils eurent le bonheur de donner, le 8 septembre, la communion à seize matelots.

Ils arrivèrent à Buenos Aires le 4 Novembre. Par suite d'une tempête leur arrivée ne fut pas signalée et personne ne les attendait. L'Evêque faisait la visite pastorale. Ils s'adressèrent alors à son vicaire général dont la réception fut très cordiale ; il leur fit part des intentions paternelles de sa Grandeur et les fit héberger au couvent de Saint-François. L'inaction leur pesait. Ils demandèrent à faire un peu de ministère dans la chapelle des Capucines. Ce qui leur fut accordé sans peine.

Le Gouverneur de Buenos-Aires et le ministre de l'Intérieur se montrèrent bienveillants pour les Pères, leur accordèrent une large protection et se chargèrent des frais de leur entretien pour tout le temps qu'ils resteraient chez les Franciscains.

A la fin de la même année 1856, les Pères s'installèrent dans une petite maison assez incommode qu'ils avaient trouvé à louer.

Le P. Garicoïts suivait avec une tendre sollicitude les enfants qui l'avaient quitte pour travailler au loin. Il en recevait souvent des nouvelles et leur prodiguait les conseils et les encouragements. Il n'en exceptait pas même les reproches ! Ayant appris que la petite colonie avait fait une démarche auprès de Mgr de Salinis dans le but d'obtenir le titre de missionnaires apostoliques afin de faire plus de bien, le zélé supérieur ne put admettre cette attache au jugement propre. Il tança fermement les délinquants et écrivit à Mgr de Salinis pour le prier de ne faire aucune démarche.

Le P. Guimon avait vu la nécessité d'un collège à Buenos Aires. Le P. Barbé dès le début de l'année 1858 essaya ce moyen d'apostolat. Le 18 mars il s'installait, avec le jeune scolastique et un frère coadjuteur dans une petite maison située en face de l'église de Notre-Dame de Balvanera. Les deux premiers mois furent peu encourageants. Sept élèves seulement fréquentaient le collège. Inquiet, mais confiant malgré tout, le supérieur fit part de sa peine à M. le Curé : Celui-ci se chargea de recruter des élèves qui vinrent nombreux, sans que, pour cela, le personnel du collège augmentât. Il fallut même songer à bâtir. La Providence qui bénissait visiblement cette œuvre ménagea quelques sympathies et le 19 mars 1859 on put inaugurer le nouveau collège qui s'appela : *Colegio San José*. L'année suivante il

fallut songer à de nouveaux agrandissements. Le collège Saint-Joseph eut une magnifique prospérité et remporta des succès aussi consolants que le collège de Bétharram et celui d'Oloron.

Pendant que les Prêtres du Sacré-Cœur faisaient ainsi l'œuvre de Dieu à Buenos Aires, ils étaient appelés à Montevideo pour exercer le ministère auprès des Basques qui étaient nombreux dans cette contrée. Ils fondèrent une résidence dont le P. Harbustan fut nommé supérieur. Le ministère commença pauvrement dans une grange. Quelques années plus tard s'élevait l'église de l'Immaculée-Conception devenue très vite et demeurée un foyer intense de vie catholique. En même temps l'école française de l'Immaculée-Conception était fondée au grand profit de tous.

Il fallait que l'épreuve marquât de son signe infaillible la bénédiction de Dieu. Le 21 mai 1861 le P. Guimon mourait à Buenos Aires, à l'âge de 67 ans. Sa mort laissait un grand vide dans la communauté et faisait au cœur du Bienheureux, son vieil ami, une bien cruelle blessure.

VII

DOCTRINE DU BIENHEUREUX.

Le P. Garicoïts eut une activité débordante donnant à toutes les âmes sa science, son temps, son cœur. Mais il fut aussi un grand contemplatif. Ce qu'il donnait aux autres il l'avait acquis par la prière et la méditation. Il ne livrait que ce qu'il avait déjà vécu. Son intelligence éminente des choses de Dieu et son sens catholique se manifestent principalement dans les conférences spirituelles que chaque semaine il faisait à sa communauté.

Le texte intégral n'en est pas parvenu jusqu'à nous, mais au moyen de nombreux extraits que le P. Etchécopar a publiés en 1890, on peut rétablir la doctrine spirituelle du Bienheureux Fondateur .

Son premier soin était de mettre Dieu à sa place et l'homme à la sienne. De la comparaison entre le Créateur et la misérable créature ressort clairement le néant humain qui est un *démon incarné* : « Connaissons-nous tels que Dieu nous connaît, disait-il ; il ne voit en nous, de *nous*, que le néant et le péché. Ne voir en nous, de nous, que cela. C'est donc la vérité, c'est nous rendre justice. Laissons Dieu ce qu'il est, concluait-il... : restons ce que nous sommes ». (1)

Il voulait aussi préserver ses enfants de l'orgueil volontaire et réfléchi pour lequel il ne connaissait pas de pitié : « Malheur à

(1) p-238.

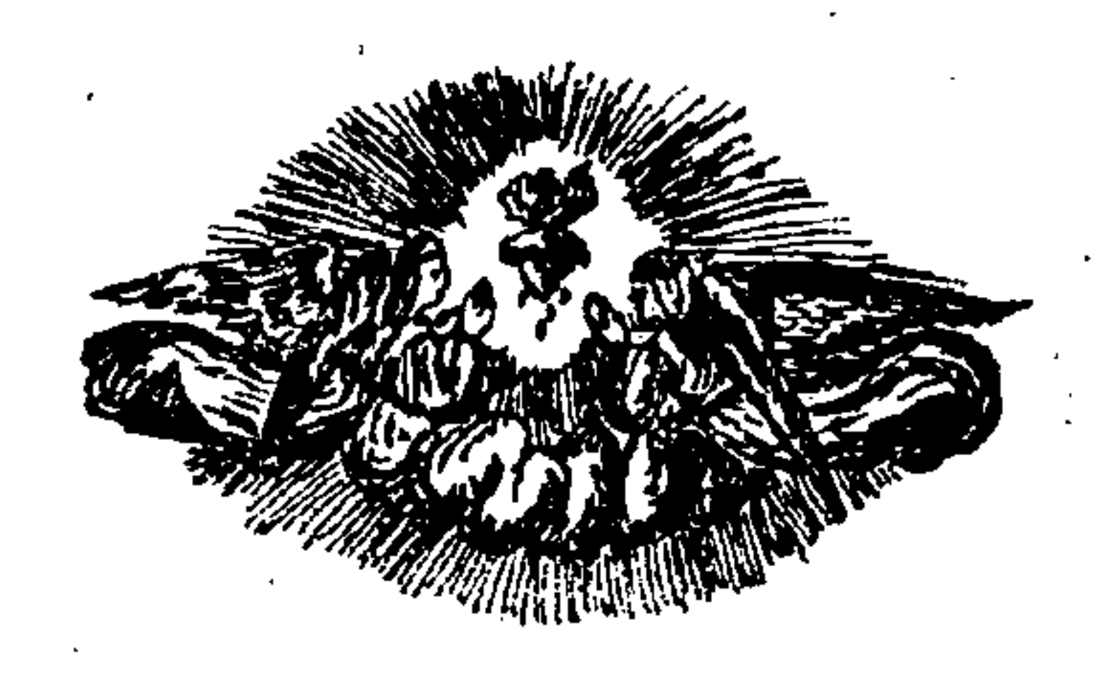
ceux qui après avoir évangélisé les autres, vont en enfer par *la porte* de l'orgueil ! Ils furent peut-être de grands théologiens, mais en même temps des *vierges folles*. Ils se sont aveuglés et endormis au sein de leurs actions d'éclat ; mais un souffle de la justice divine a éteint des lampes luisantes, et ils sont tombés en enfer » (1).

Nous souvenant que « nul n'entre au ciel que par la *porte de son néant* » (2) il devrait nous être facile de nous établir dans l'humilité et de nous y maintenir. Qui dit : humilité, ne dit pas cependant : découragement. Perdre courage est dangereux pour notre âme et fort injurieux à la puissance et à la miséricorde de Dieu. Aussi devons-nous avoir sans crainte la plus amoureuse confiance en Dieu, confiance se manifestant par une soumission complète et filiale à la volonté divine.

Il faut avoir « la dévotion à la Volonté divine qui sauve tout »... « Un cœur qui n'aime que Dieu et sa volonté, qui fait dépendre son bonheur *du règne de Dieu et de sa justice*, et qui pour tout le reste, est sans inquiétude parce que le Père céleste s'en est chargé, ce cœur possède la vraie science du bonheur ». (3) C'est dans cet esprit que le blason des Prêtres du Sacré-Cœur est surmonté de ces trois lettres F. V. D., *Fiat voluntas Dei*, que la volonté de Dieu soit faite.

Cette dévotion à la Volonté divine doit être surtout pratiquée alors que l'épreuve met l'âme sous le pressoir, et que la croix se fait lourde. Cette croix il faut la porter avec fierté et amour, et ne s'en pas forger à sa guise dans la crainte que Dieu ne nous abandonne à notre fol orgueil ; c'est « *notre* croix, *crucem suam* ; car il est des croix qu'on se crée à sa fantaisie, qu'on cherche hors de sa voie ; loin d'être méritoires, elles recèlent souvent de grands dangers. Ce ne sont pas celles qu'il faut prendre, mais les providentielles, les épreuves attachées à tout emploi, et que Dieu ménage et veut dans toutes les positions ». (4)

(à suivre) Lucien BURON



(1) p-239.
(2) p-241.
(3) p-242.
(4) p-245.

AGNUS DEI

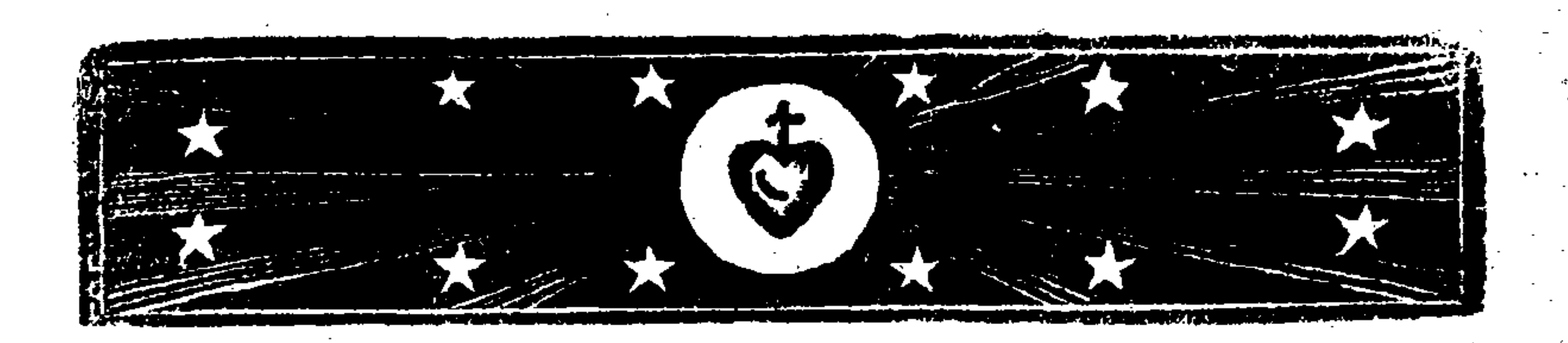
Du temple de l'Eden sacerdotal office
Et du monde naissant sourire printanier
L'amour s'épanouit en fleur du sacrifice
Exhalant le parfum d'un hommage plénier

Mais d'Ève ambitieuse Adam se fit complice.
De ses illusions, coupable prisonnier,
Sa faute déchaina l'infernal maléfice,
Et le berceau de l'homme en devint le charnier.

Le sol ingrat et dur n'offre que la récolte
De la ronce lugubre, où la folle révolte
A travers la douleur entraine un vil troupeau.

Qu'il vienne, le Pontife au manteau d'écarlate,
Le flanc percé, le Cœur ouvert !... La vie éclate
Jaillissante et candide au sang pur de l'Agneau.

Marius DEVÉS, o. m. i.



PAGES POUR LES ENFANTS

MARIE AVEC JÉSUS

***

Mon enfant, tu sais bien, lorsqu'on est malade, maman est là, soucieuse, attentive près du lit, à souffrir avec son petit.

Une maman qui aimait bien sa fille, écrivait à cette fille, qui avait un gros rhume et qui souffrait beaucoup : « Mon enfant, j'ai mal à votre poitrine ». Toutes les mamans sont comme ça ; quand leurs enfants ont mal, elles ont mal comme leurs enfants, les douleurs de leurs enfants, elles les ressentent elles-mêmes, parce qu'elles aiment leurs petits.

Et quand un enfant a du chagrin, sa maman a aussi du chagrin. La peine qu'on a faite à son enfant, du même coup, c'est à elle qu'on l'a faite aussi, car les mamans sont comme si elles avaient dans leur cœur le cœur de leurs enfants.

***

Tu dois bien penser, mon enfant, que le cœur de la Sainte Vierge, cette maman parfaite, n'est pas plus mal fait que le cœur d'une autre maman. Elle aimait bien Jésus, la douce Marie ; Elle L'aimait deux fois : parce qu'Il était son enfant, parce qu'Il était son Dieu. Et, crois-moi, dans un cœur parfait comme l'était celui de Marie, cela faisait beaucoup d'amour.

Aussi, mon enfant, quand le bon Jésus avait mal, ou quand Il avait de la peine, la sainte Vierge souffrait dans son corps à Elle, et dans son cœur à Elle, de la souffrance de son Fils.

Comme Elle était plus parfaite qu'aucune maman, Elle avait aussi le corps et le cœur plus délicat, et Elle souffrait donc bien plus qu'aucune maman ne peut souffrir pour son enfant.

***

Or, mon enfant, tu sais combien Jésus a souffert ! Combien, alors, Marie a dû souffrir aussi !

***

Dès la naissance du bon Jésus, Marie a commencé de souffrir pour Lui.

Il faisait froid dans l'étable, par cette nuit de Décembre. Une mangeoire d'animaux, ce n'est pas un lit bien doux pour un tout petit enfant. Le pauvre Jésus devait avoir ses petites mains et ses petits pieds bleuis de froid, Son petit corps meurtri par le bois de la crèche. Bon Jésus, déjà vous souffrez pour nous ! Et la pauvre maman, impuissante à calmer la souffrance de son petit, sentait Son cœur se remplir de tristesse.

***

Un peu plus tard, quand Jésus apprenait avec Joseph son métier de charpentier, il lui arrivait de se blesser aux mains, de se fatiguer à l'ouvrage. Et quand Il rentrait le soir, les doigts abimés, tout lassé du travail du jour, quelle nouvelle souffrance pour Marie !

***

Et plus tard, encore, dans les années de vie publique de Jésus, quand Il allait par les villes et les bourgades, annonçant à tous la bonne nouvelle de la Rédemption, que de fatigues ! La poussière des chemins et l'ardeur du soleil devaient brûler les pieds du bon Maître.

Et puis, Il avait faim parfois ; pas de cette faim qui est agréable, parce qu'elle n'est que de l'appétit, la possibilité de trouver bon tout ce que l'on mange ; mais la faim douloureuse, qui vient du manque de nourriture, et que tiraille l'estomac, et qui fait tourner la tête, et fléchir les jambes ; tellement faim que Jésus n'hésitait pas, un jour de Sabbat, à prendre au passage des épis dans un champ, et à les froisser pour en manger les grains.

Quand Marie devait apprendre cela, quelle souffrance !

***

Et puis, Elle savait, pauvre Mère, que certains haïssaient Jésus, qu'on avait essayé de le lapider, qu'on cherchait une occasion de le faire mourir ; que ceux même à qui Jésus avait fait du bien faisaient partie de ses ennemis.

Quelle angoisse pour son cœur.

***

Enfin, mon enfant, ce fut l'horrible drame de la Passion de Jésus.

Elle apprit à la fois et la trahison de Judas, et l'agonie du Cœur de son Fils à Gethsemani, et l'arrivée des soldats liant Jésus de grosses cordes ; et, un peu après, le reniement de Pierre qu'avait précédé la fuite des autres Apôtres apeurés ; par les clameurs de la populace en délire, elle dut connaître les insultes que Jésus avait subies pendant la nuit. On L'avait traité de fou, son Fils, la Sagesse même ; on L'avait couronné d'épines, son enfant, le Roi du Ciel ; on L'avait souffleté, on Lui avait craché au visage, à ce Tout-Puissant anéanti.

Les cris de mort du peuple lui résonnaient dans le cœur. Elle songeait à l'ingratitude de cette nation qui quatre jours avant acclamaient Jésus comme l'envoyé de Dieu.

Et quand Elle sut la flegellation, tout son corps frémit comme si les lanières de cuir avaient déchiré sa propre chair.

Pauvre Mère vraiment !

Mais que ce fut plus terrible encore, quand, sur la route qui menait au Calvaire, Elle rencontra trébuchant sous le poids de Sa croix, son Jésus bien-aimé ; quand sur le sommet du Golgotha Elle assista à l'atroce crucifiement ; quand debout au pied de la croix, elle attendit dans le silence, la mort de Son Enfant, dont l'agonie Lui torturait l'âme.

Voir souffrir son fils, et ne rien pouvoir faire pour Le soulager...

Et quand Il est mort, cet enfant aimé d'un si profond amour, avoir encore la suprême douleur de voir son cadavre insulté par un soldat barbare qui lui ouvre le cœur.

O Mère, qu'on L'enlève enfin de cette croix, le corps de votre enfant, et qu'on vous Le rende... Hélas ! hélas ! qu'en avons-nous fait de votre petit que vous berciez si tendrement dans vos bras. Y a-t-il sur ce pauvre Corps un seul point où nos péchés n'aient pas marqué en souffrance ?

O bonne Mère, pardonnez-nous tout le mal que nous vous avons fait, et obtenez-nous de votre bon Jésus cette grâce que jamais nous ne fassions un péché mortel qui cause Sa mort.

***

La Sainte Vierge, mon enfant, a donc bien souffert avec Jésus.

Pour qui a-t-elle souffert ainsi ?

Pour nous tous, mon enfant. Sa souffrance unie à la souffrance de Jésus a servi à nous racheter. Cela ne veut pas dire, mon enfant, que la souffrance de Jésus ne suffisait pas, et qu'il

fallait y ajouter quelque chose. Oh ! non ! Le bon Jésus a souffert bien au-delà de ce que c'était nécessaire pour nous racheter. Pour nous racheter, il n'était pas nécessaire qu'Il souffrît tant. Il n'a voulu tant souffrir que pour que nous comprenions bien jusqu'où va l'amour de Son Cœur.

Mais la souffrance de Marie s'ajoute à la souffrance de Jésus. Elle est quelque chose en plus encore, et qui cependant est tellement uni à la souffrance de Jésus, que c'est comme une seule souffrance. Car si Marie sentait en son cœur les douleurs de Jésus, Jésus sentait en Son cœur les douleurs de Marie. Ce qui fait que tout en souffrant bien chacun dans leur propre cœur, c'était comme une seule souffrance qui leur était commune.

Les théologiens appellent cela d'un bien beau mot. Ils disent que Marie est co-rédemptrice. Ce qui signifie qu'Elle nous a rachetés avec Jésus. Non pas, non plus, mon enfant, que la souffrance de Marie ait pu suffire pour nous racheter. Car sa souffrance ne prenait une valeur qu'à cause de la Rédemption que faisait Jésus. C'était la souffrance de Jésus qui donnait de la valeur à la souffrance de Marie.

Mais Marie acceptait, voulait, la souffrance de Jésus et sa propre souffrance. Et c'est en cela qu'Elle a aidé à nous racheter.

***

Oui, mon enfant, cette Mère, la plus aimante de toutes, acceptait et voulait que son Fils souffre et meure pour nous sauver, pour nous rendre la vie éternelle.

Jésus a voulu souffrir et mourir pour glorifier Dieu outragé par le péché originel.

Et Marie pour glorifier Dieu a accepté et voulu l'immolation de Son fils.

Jésus a voulu souffrir et mourir pour que Dieu fasse grâce à l'homme, parce qu'Il aimait l'homme. Et Marie, par amour pour l'humanité a consenti à la mort de son Fils.

Pas une plainte dans Son Cœur pour ce supplice qui lui était ainsi imposé à Elle. Comme une Mère qui souffre pour arracher son enfant à la mort, Elle souffrait pour nous arracher à la mort éternelle.

Elle savait, quand l'Ange vint lui demander d'être la Mère de Jésus, que si elle acceptait ce serait pour Elle cette effroyable torture de la Passion de Son Fils. Elle n'a point reculé ! c'était de notre salut qu'il s'agissait, et Elle nous aimait. Quel long martyre, cette vie dans l'attente de la Passion ! D'avance, Elle offrait à Dieu le sacrifice de Son Fils et son propre sacrifice.

***

Oh ! mon enfant ! comme Marie nous a aimés ! Que nous lui avons coûté cher.

Penses-y parfois, mon enfant.

Si pour te sauver d'un danger ta maman a exposé sa vie, s'est blessée, tu aimes encore davantage ta maman, a cause de sa souffrance. Tu voudrais pouvoir la prendre cette souffrance, pour qu'elle ne la sente plus. Au moins, tu es plus affectueux, plus aimant, plus câlin.

Marie a souffert pour toi plus que ne pourra jamais souffrir aucune Maman. Ne l'aimeras-tu pas davantage ? Ne seras-tu pas plus aimant, plus docile ?

Elle n'est pas seulement la Mère la plus belle, la plus aimante. Elle est aussi la Mère la plus douloureuse.

N'aie pas peur de t'approcher d'Elle. Elle tient dans ses bras, couché sur ses genoux, le corps aimé de Son Jésus détaché de la croix. Elle contemple chaque blessure, et son cœur se serre de douleur.

Si ce sont tes péchés qui ont tué Son Jésus, n'aie pas peur d'approcher. Au contraire. Tu as ta place auprès d'Elle. Car c'est pour toi qu'Elle a consenti à la mort de son Jésus. Mets-toi bien près d'Elle. Demande-lui pardon de tout le chagrin que tu lui as causé. Remercie-la de tant t'aimer.

***

Et puisque tu as un bon petit cœur, mon enfant, puisque tu voudrais que Marie n'ait plus de peine, évite le péché. C'est le péché qui fut cause de la mort de Jésus, de la douleur de Marie.

La Sainte Vierge qui fut sans péché t'aidera à ne plus le commettre. Demande-lui d'être encore rédemptrice chaque jour pour toi, de t'aider à te corriger de tes défauts.

***

Et puis, mon enfant, puisque tu aimes le Cœur du bon Jésus, tu veux être avec Lui. Il faut qu'uni au Cœur du bon Jésus ton cœur serve à sauver les âmes. Il ne faut pas penser qu'à toi, il faut penser aux pécheurs, aux païens, à tous ceux qui ont aussi besoin d'être sauvés.

Marie t'apprendra qu'en unissant tes prières à celles du Cœur de Jésus — qui toujours prie Son Père pour nous — ; en unissant tes petites souffrances à celles qu'a endurées le bon Jésus ; en t'efforçant de devenir bon, très bon, très saint, pour t'unir davantage au Cœur du bon Jésus, tu sers toi aussi à sauver les âmes. Ne crois pas, mon enfant que pour sauver des âmes il soit nécessaire de faire de grandes choses. Il suffit de

faire bien, par amour de Jésus, toutes les petites actions dont tes journées sont pleines.

Je suis bien sûre qu'au Ciel nous trouverons des quantités de païens et de pécheurs couvertis rien que parce que de petits enfants comme toi ont fait leurs prières avec attention, ont écrit leurs devoirs avec application, ont étudié leurs leçons avec soin, ont obéi à leur maman tout de suite, ont été gentils avec leurs petits camarades.

Tu peux être un grand apôtre tout en n'étant qu'un petit enfant.

***

Allons, mon petit enfant, regarde bien haut, fais ton désir bien grand ;
pour remercier Jésus d'avoir été sauvé par Lui, offre-toi pour aider à sauver les autres.

La Sainte Vierge te guidera, car Elle est toujours prête à aider ceux qui veulent aimer son Jésus.

***

Et tu sais, enfant, combien il faut aimer Jésus dont le Cœur nous a tant aimés.

DU SOLEIL ET DES NUAGES

***

Aujourd'hui, mon enfant, je te parlerai encore du soleil. C'est si beau le soleil ! Rien que d'en parler on a plus chaud ; et quand on peut se mettre dans un rayon, on a envie de faire comme les lézards, de s'allonger, là, de tout son long, en regardant passer les petits nuages dans le ciel. Comme on serait bien ! Et comme c'est amusant de regarder courir les nuages !

***

C'est qu'il n'y en a pas deux qui se ressemblent. Ils sont tous originaux, ces promeneurs du ciel.

Celui-ci est tout petit, blanc, et il a l'air léger comme une plume que le vent emporte. Et en effet, le vent l'emporte tout vite sans qu'il ait la possibilité de s'attarder.

Ce gros-là, qui ressemble à un gros ballot de coton, se désagrège peu à peu. De quart d'heure en quart d'heure, de petits

morceaux s'en détachent qui s'en vont, se dispersent, et disparaissent absorbés par la chaleur du soleil.

Là derrière, il y en a un tout noir. Qu'il est laid ! Il fait une barre d'encre dans le ciel bleu, et vraiment dépare ce coin du ciel si joli au-dessus des montagnes.

***

Les heures passent, et voici que les petits nuages blancs si frais et légers tantôt, se sont réunis et forment maintenant dans l'azur un gros paquet grisâtre, informe et triste à voir.

Petit à petit, la masse s'élargit, et tout le côté ouest du ciel est couvert de longues striés noires. Est-ce qu'il va pleuvoir ? La pluie d'un côté et le soleil de l'autre ? Car le soleil continue de briller au-dessus de ma tête.

***

Et le soleil s'en est allé derrière les nuages. Un moment, les nuages ont obscurci ses rayons. Il a fait tout d'un coup, gris et froid sur la terre. Quel malheur ! ces nuages ont abîmé cette fin de journée si belle.

***

Mais non, mon enfant, regarde bien.

Crois-tu que le soleil va se laisser faire comme ça ! qu'il acceptera de se laisser cacher ? Et que la terre va rester froide et triste ? et que la belle lumière ne paraîtra plus ? Et alors les fleurs ? et les fruits ? plus rien ne poussera ? Et les lézards vont mourir d'ennui dans des trous de murs.

***

Regarde bien mon enfant, voici que le soleil veut paraître :

Entre les nuages, à force de chaleur, il s'est fait de nombreux passagers. Les nuages les plus petits ont été fondus à cette ardeur. Il n'en reste rien. Et les gros nuages, ceux qui étaient noirs, épais, et qui n'ont pas pu fondre comme cela tout de suite sont éclairés par le soleil ; pas seulement éclairés, mais illuminés, mais embrasés. La lumière les enveloppe, les recouvre, et le ciel paraît en flammes.

Tout à l'heure, le ciel était bien beau dans sa limpidité parfaite. Maintenant, il est superbe. Il a des clartés d'incendie. Et les nuages ont fait comme de la gloire au soleil. Oui, vraiment,

quand des nuages se laissent percer par le soleil, c'est bien l'apothéose du soleil.

***

Ainsi mon enfant, tes péchés peuvent faire de la gloire au bon Jésus.

***

Dans le ciel de ton âme, si clair, si pur, quand tu aimes Jésus, parfois, mon enfant, se glissent de petits nuages.

C'est une gourmandise, oh ! pas bien grave on a insisté pour avoir au goûter quatre prunes au lieu de trois...

Ou bien, c'est une toute petite paresse : Le matin, avant de se lever, après que maman a eu appelé, on a retiré ses bras et ses jambes, et on s'est renfoncé une minute dans la tiédeur des couvertures.

Ou encore, c'est un mouvement d'impatience : on avait fait en petits cailloux tout le plan d'un beau jardin imaginaire ; il y avait des jets d'eaux, des bois de pins, des plates-bandes de tulipes... et puis le petit frère est arrivé en courant, et il a démoli ce joli travail. Alors, on lui a dit sur un petit ton fâché : « Tu ne pouvais pas faire attention ! »

Bien sûr que tout ça, ça n'est pas bien grave. Et ça a vraiment l'air de ces petits nuages blancs et légers que la seule chaleur du bon soleil dissipe. Il suffit, en effet, dès qu'on s'en aperçoit de les mettre devant le Cœur du bon Jésus, en Le priant de les effacer, tous ces petits péchés qui nous échappent au long du jour, sans que nous nous en rendions compte.

Encore ne faudrait-il pas, enfant, qu'il y en ait trop, si tu ne veux pas trop obscurcir la clarté de ton ciel.

***

Mais il y a aussi dans ta vie des nuages plus gros, peut-être.

Il y a des caprices bien volontaires, de vilaines colères ;

Il y a des actes de grosse paresse : bien exprès, on n'a pas voulu apprendre ses leçons ; on n'a pas fait le devoir ennuyeux.

Il y a des prières très mal faites, que l'on a récitées en riant, en s'amusant, en dissipant ses camarades ;

Il y a des mensonges bien combinés pour que maman « n'y voie que du bleu » de gros mensonges sous lesquels on baisse la tête quand on y pense bien.

Il y a des curiosités défendues. Maman avait bien interdit de toucher à ceci, de lire cela, de regarder telle ou telle chose. Et, pendant que maman était sortie, on s'est hâté de regarder,

de toucher. Le vilain péché que le péché de curiosité qui est en même temps une désobéissance et un mensonge !

***

Ce sont là, mon enfant, de gros nuages bien noirs, et qui abîment ton ciel, le ciel de ton cœur, où le Cœur du bon Jésus répand sa lumière et sa chaleur. Et quand ils sont nombreux, ces péchés volontaires, ces péchés véniels réfléchis, acceptés, ils font à l'amour du bon Jésus un gros obstacle. Ils arrivent quelquefois à cacher tout à fait le bon Jésus ; et c'est un gros malheur, mon enfant, que l'habitude du péché véniel voulu, parce qu'il prépare le chemin au péché mortel.

***

Le péché mortel ! J'espère bien qu'il n'y a en point dans ton âme. Il n'y aurait point de malheur comparable à celui-là. Etre l'ennemi du bon Jésus ! Ce serait comme un ciel qui ne voudrait pas du soleil. Ce serait la nuit. Oh ! mon enfant, je t'en prie, ne commets jamais de péché mortel. Il vaut mieux lutter, souffrir si c'est nécessaire, mais ne te sépare jamais du Cœur du bon Jésus.

***

Et pourtant, mon enfant, s'il y avait en ton cœur les ténèbres du péché mortel, il ne faudrait pas quand même te désespérer. Car le péché peut être ensuite une occasion de gloire pour le bon Jésus.

***

Tu sais bien que le soleil arrive à force de chaleur à disloquer les nuages, à les percer, et que, le ciel est bien plus beau après. Car, les nuages sont empourprés par le soleil.

Ainsi pour ton cœur mon enfant.

***

Le bon Jésus qui t'aime d'un amour si grand, si grand, que rien ne peut le mesurer, le bon Jésus ne peut pas se résoudre à laisser tes péchés faire obstacle à ton amour.

Et si les péchés augmentent, l'ardeur de Son amour grandit pour arriver à attendrir ton cœur, à le purifier, à le séparer du péché.

Il a bien vite fait, le bon Jésus de détruire dans Son amour toutes ces petites fautes qui t'échappent sans que tu t'en aperçoives. Tous ces péchés qui ne sont pas voulus, Il sait qu'ils ont été faits sans méchanceté, et Son amour les pardonne au fur et à mesure ; tels ces nuages si légers qu'ils ne résistent pas à la chaleur du soleil, et fondent à peine parus.

***

Mais les autres péchés, les péchés volontaires, ceux dont tu es bien responsable, ceux-là, enfant, c'est avec ceux-là surtout que tu peux, après coup, faire encore de la gloire au Cœur du bon Jésus.

Car, mon enfant, aussitôt que ton cœur aura accepté de les amener dans un rayon de soleil, c'est-à-dire, dès que tu les auras présentés humblement à Jésus, en Lui avouant ta sottise, en Lui demandant Son pardon, le Cœur du bon Jésus les éclairera de Sa miséricorde, et ils seront transformés en lumière. Ils seront cause de gloire pour le Cœur du bon Jésus.

***

— Ah ! me diras-tu, comment mes péchés, gros péchés véniels, — qui sait, péchés mortels, peut-être — (pauvre enfant !) pourront-ils être de la gloire au bon Jésus ? Comment ce qui Le peine peut-il Lui causer de la joie ?

— Bien sûr, ce ne sont pas tes péchés, comme péchés, qui procurent de la gloire à Jésus. Tes péchés Le peinent et Lui refusent la gloire que tu peux Lui donner et qu'Il attend de toi.

— Vous voyez bien !

— Oui, je vois bien. Je vois aussi, enfant, que le bon Jésus t'aime et que lorsqu'on aime on est heureux de trouver l'occasion de prouver son amour. Or, tes péchés permettent à Jésus de te prouver Son amour en te pardonnant, en continuant de t'aimer malgré ta méchanceté.

Tes péchés font voir la miséricorde du Cœur de Jésus. Car, chaque pardon de Jésus, chaque grâce après le péché redit qu'Il est bon, infiniment bon.

***

Et puis, mon enfant, quand on a le cœur bien fait, — et je sais que tu as le cœur bien fait — ; et qu'on a fait de la peine à quelqu'un qu'on aime, — et je sais que tu aimes Jésus, malgré tes péchés ; — et qu'on a été pardonné par ce quelqu'un qui vous aime, — et Jésus t'a pardonné tes péchés ; — et bien,

après, on aime davantage ; après, on se met en quatre pour faire plaisir, pour éviter une peine ; après on est plus attentif à faire la volonté de celui qui a été si bon ; après, on est plus affectueux ; on prend bien garde de ne pas se remettre dans l'occasion de faire encore du chagrin. Ainsi, enfant, quand Jésus a pardonné tes péchés ton cœur reconnaissant L'aime davantage, ton cœur fait son possible pour obéir à la volonté de Jésus, ton cœur évite le péché, et les occasions du péché ; ton cœur sait faire des sacrifices qui feront la joie de Jésus.

Ah ! mon enfant, Jésus pardonne toujours volontiers, mais comme Il doit pardonner avec de la joie plein le Cœur quand Il sait que ce pardon va toucher sur une âme toute prête à être fidèle ensuite.

***

Jésus ne veut jamais le péché. Mais dans Sa miséricorde, Jésus le permet parfois pour que l'âme devienne ensuite plus humble, plus aimante, plus attentive à Sa volonté.

***

Et vraiment, le péché, après coup, ça peut encore faire de la belle gloire au Cœur du bon Jésus !

***

J'ai voulu, mon petit enfant, te dire cela aujourd'hui, parce que je sais qu'il y a de pauvres petits enfants qui, lorsqu'ils ont fait un gros péché, croient que tout est perdu. Non, vois-tu : on va se confesser, avec franchise et regret, et puis au contraire tout recommence avec plus d'amour du côté du bon Jésus, et plus d'amour aussi du côté du petit cœur.

Tu sais bien que le péché d'Adam a donné à Dieu l'occasion de s'incarner, de se faire plus proche de nous.

Sers-toi de tes péchés, enfant, pour te rapprocher de Jésus, par plus d'amour.

Ce qu'il faut, c'est que jamais tu ne désespères, c'est que jamais tu n'aies peur de n'être pas pardonné. Ce qu'il faut, c'est être sûr, mon enfant, que dans le Cœur de Jésus il y a tous les pardons toutes les tendresses, toutes les consolations, et que Jésus n'attend que ton désir pour les verser en toi.

***

O bon Jésus, comme j'ai confiance en Vous, malgré mes péchés, à cause de mes péchés !



Quelques textes sur l'Action de Grâces

PÈRE SAINT, PAR LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE,
JE VOUS OFFRE JÉSUS, VOTRE FILS BIEN-AIMÉ,
ET JE M'OFFRE MOI-MEME, EN LUI, - AVEC LUI, - PAR LUI !
EN ACTION DE GRACES POUR TOUS VOS BIENFAITS,
ET AU NOM DE TOUTES LES CRÉATURES.

M. OLIER. — *Vie intérieure de la Très Sainte Vierge. Ch. VI. p.* 48).

Les louanges que Marie rendit à Dieu dans le cantique de sa reconnaissance furent les hommages mêmes de l'Eglise, au nom de laquelle elle agissait et parlait : toute l'Eglise, encore contenue en Jésus-Christ de qui elle devait être tirée, comme Eve l'avait été d'Adam, résidant alors en Marie, sa véritable Mère. Dans ce mystère, Marie fut donc comme la bouche de toute l'Eglise ; et par Elle, nous offrîmes à Dieu les plus dignes actions de grâces qu'Il pût recevoir de nous, pour le don qu'Il nous avait fait de son Fils dans l'Incarnation, ainsi que pour tous les autres bienfaits que nous devions recevoir par suite de ce mystère ineffable. Il est de notre devoir de ratifier ce que Marie fit en ce jour, et de nous unir à ses sentiments d'action de grâces ou plutôt d'offrir nous-mêmes à Dieu les propres louanges qu'Elle Lui rendit en notre nom.

Ch. VII. p. 124.

Que si Marie est l'instrument dont Dieu veut se servir pour former en nous Jésus-Christ, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à cette divine Mère pour une si inestimable faveur, qui, au rapport de Jésus-Christ même, nous élève d'une dignité, supérieure, dans un sens, à celle de Mère de Dieu, selon la chair ! *Plus heureux, répondit-Il, ceux qui reçoivent la parole de Dieu et la gardent dans leur cœur* !...

Ch. VIII. p. 138.

...Marie n'a pas plutôt reçu Jésus, en sa possession, qu'elle désire aller au Temple, afin de se démettre de tous ses droits sur Lui, et de Le livrer entre les bras de Dieu le Père pour Le sacrifier. Elle était dans une plus étroite obligation que personne de présenter pour elle-même à Dieu cette Hostie, aux mérites de laquelle elle devait toutes les grâces dont elle se voyait comblée, et qui surpassaient celles que l'Eglise entière devait jamais recevoir. Marie, la plus innocente des créatures, la seule exempte de toute souillure, la seule digne d'approcher de Dieu avec confiance, étant la médiatrice de l'Eglise, devait offrir elle-même

à Dieu dans le Temple, Jésus-Christ, notre Hostie, et L'y dévouer par avance à la mort, comme un jour Elle irait Le lui offrir sur le Calvaire...

Ch. IX. p. 179.

En cette qualité d'expression sensible de l'Eglise future, dont Elle tenait la place, Marie était destinée à ne former avec son divin Fils qu'une seule victime d'expiation et une même hostie de louange. De là l'union incompréhensible qui existait entre Jésus et Marie, et qui rendait cette divine Vierge participante de tout ce qu'éprouvait Jésus-Christ...

Cet Esprit de Jésus, l'unique louange de Dieu, cette voix, dont il est dit dans l'Apocalypse qu'elle se fait entendre comme la voix d'une multitude et d'un million de millions d'âmes, cette voix qui résonne par la bouche de toute créature, était renfermée en la Très Sainte Vierge comme un écho. L'écho ne produit pas la voix : il la redit et la répète ; ainsi l'âme de Marie disait les mêmes choses que cette voix divine. C'était l'expression la plus parfaite des louanges de Dieu en Jésus-Christ.

Ch. X. p. 193.

... à Cana, aussi bien que dans la Visitation, Marie est l'instrument et la Mère de notre foi. Ajoutons que, dans cette circonstance, Elle obtient de plus pour l'Eglise future l'institution de la divine Eucharistie...

Quelles actions de grâces n'avez-vous donc pas à rendre à cette divine Mère ? Comment pourrez-vous lui témoigner assez votre reconnaissance pour un si ineffable bienfait ?... Hélas ! que votre vie serait triste, qu'elle serait languissante, si Jésus-Christ n'eût pas laissé à son Eglise ce divin témoignage de son amour !...

La reconnaissance que Marie attend de votre cœur et que déjà Elle se promettait lorsqu'Elle faisait pour vous cette demande, Elle l'a exprimée par ce peu de paroles adressées aux serviteurs des noces de Cana : « *Faites tout ce que vous dira Jésus.* » L'obéissance parfaite à la volonté de Jésus renferme, en effet, tous vos devoirs, puisque cette obéissance n'est pas distinguée, au fond, de l'amour que vous devez à cet adorable Maître. Obéir parfaitement à Jésus, qu'est-ce autre chose qu'aimer la Volonté de Jésus, aimer les désirs de Jésus, aimer le bon plaisir de Jésus, aimer la personne sacrée de Jésus ?...

Ch. XII. p. 221.

En sa qualité de nouvelle Eve, pendant que le sacrifice universel est offert sur la Croix en la personne de Jésus-Christ, la Très Sainte Vierge, offrant de son côté pour les hommes cette

divine Hostie, se sent aussi elle-même chargée de leurs péchés, et obligée de satisfaire pour leurs crimes...

Quelle reconnaissance ne devez-vous pas à Marie pour l'amour qu'Elle vous a témoigné en endurant tant de tourments, afin de donner la vie à votre âme ! Il est vrai que Jésus-Christ, père du siècle futur, est seul la source de notre vie ; mais ne pensez pas que vous puissiez pour cela vous dispenser de donner aussi à Marie des témoignages de sincère reconnaissance pour le bienfait de votre régénération. Par la Volonté de Dieu, Elle a été associée à Jésus-Christ, nouvel Adam, afin qu'Elle contribuât de sa part à votre naissance spirituelle, en L'offrant elle-même et en S'offrant aussi de son côté avec Lui comme hostie pour votre Salut...

R. P. A. Tesnière. — Mois de N.-D. du Très Saint-Sacrement (extraits du V. P. Eymard.)

Méditations. 7e *jour. p.* 41. *La première adoratrice du Verbe Incarné.*

Le second acte d'adoration de Marie dut être naturellement un acte de joyeuse reconnaissance envers son ineffable et infinie bonté pour les hommes ; un acte d'humble reconnaissance de ce qu'Il avait choisi son indigne mais trop heureuse servante pour lui faire cette grâce insigne. La reconnaissance de la Très Sainte Vierge s'exhale en actes d'amour, de louange, de bénédiction : elle exalte la divine bonté. Car la reconnaissance est tout cela ; elle est l'expansion en la personne bienfaitrice ; expansion grande, aimante : c'est le cœur de l'amour que la reconnaissance !

10e *jour p.* 54. *Modeste dans ses vertus.*

Marie les possède toutes (les vertus) au suprême degré, les pratique toutes dans leur souveraine perfection, mais sous une forme simple et commune ; son humilité ne voit que la bonté de Dieu et ne laisse paraître, pour toutes les faveurs qu'Elle en reçoit, qu'une humble reconnaissance : la reconnaissance du pauvre, sans éclat et sans gloire, que le monde ne remarque même pas...

21e *jour p.* 101 *Adoration d'action de grâces de Marie.*

A l'acte de foi humble et simple, à l'adoration par l'anéantissement d'elle-même, Marie ajoutait l'action de grâces. Après être demeurée abîmée dans le sentiment de la grandeur et de la majesté divines, qui sont voilées sous le Sacrement, Elle levait la tête vers ce Thabor de l'Amour, pour en contempler la beauté et en savourer la bonté ineffable ; Marie rendait grâces à Jésus de son amour dans le don de l'Eucharistie, acte souverain de sa bonté infinie. Son action de grâces était parfaite, parce qu'Elle connaissait la grandeur de ce don...

Oh ! qu'Elle fut heureuse... quand... Jésus révéla... qu'Il allait instituer son Adorable Sacrement... « *Après ce don, dans lequel j'épuise ma puissance, je n'ai plus rien à donner à l'homme que le Ciel.* »

A cette heureuse nouvelle, Marie s'était prosternée aux pieds de Jésus, adorant dans l'effusion de la reconnaissance cet amour trop grand pour les hommes, trop grand pour Elle, son indigne servante ; Elle s'était offerte pour Le servir en son adorable Sacrement ; Elle avait consenti à voir retarder l'heure de sa récompense, afin de rester adoratrice sur la terre, chargée de garder, de servir l'Eucharistie, heureuse de mourir au pied du divin Tabernacle.

...L'action de grâces de Marie était encore très agréable à Jésus, parce que la reconnaissance, la gratitude est ce qui Lui plaît par-dessus tout ; *Il n'attend que cela de nous : adorer par l'action de grâces, c'est bien adorer* ; c'est reconnaître le premier de ses attributs, celui surtout qu'Il est venu ici-bas manifester ; la bonté ; arrêtons-nous y longtemps quand nous sommes à sss pieds. Remercions par Marie ; un enfant reçoit, mais sa mère remercie pour lui ; confondue avec celle de Marie, notre action de grâces sera parfaite et bien reçue du Cœur de Jésus.

Pensées

Mgr. Gay. — Elévations sur la Vie et la doctrine de Notre-Seigneur Jésus-Christ. 11e *élév. p.* 89.

Parmi les grâces sans nombre qu'a reçues la Sainte Humanité du Verbe, et dont éternellement Elle remerciera Dieu, l'une de celles qui excitent le plus sa gratitude, est le don qui Lui a été fait de la Sainte Vierge... Ce Cœur divin, et justement parce qu'il était divin, avait donc, par nature, un inexprimable besoin d'amour humain. Il avait besoin d'en donner, Il avait besoin d'en recevoir.

...Et nous, comment ne L'en bénirons-nous pas ? Quelque chose peut-il, en ce monde, nous causer une joie et plus haute et plus vive que l'évidence de ce double bien que Marie est à Jésus ?..

Hello. — *Rusbrock l'admirable.*

L. V. p. 170. Innocence et repentir.

La Vierge Marie. conçue sans péché, possède une humilité plus sublime que Madeleine. Celle-ci fut pardonnée ; celle-la fut sans tache. Or cette immunité absolue, plus sublime que tout pardon, fit monter de la terre au Ciel une action de grâces plus haute que la conversion de Madeleine.



BELGIQUE

Notre-Dame du Sacré-Cœur en Belgique.

La Révélation est, dans l'humanité, un germe de vie divine, qui se développe, irrésistible.

Elle nous montre le Christ au centre de la création : cause exemplaire, cause finale. Inséparable de Lui, centre avec Lui, elle nous montre la Sainte Vierge.

Mais le monde est élevé à un ordre surnaturel, qui est détruit par le péché et rétabli par la Rédemption. Dans cet ordre nouveau, le Christ est source de la vie dont Marie est la Mère et la cause avec Lui, tant dans l'acquisition que dans la distribution.

Mais alors, quand le Christ se révèlera à nous dans le rayonnant symbole de l'Amour, d'ou toute la vie divine descend, où toute la vie créée remonte, Il ne séparera pas sa gloire de celle de sa Mère, et l'histoire de la Révélation du Sacré-Cœur sera inincompréhensible, tant qu'on ne reconnaîtra pas la place qui y revient à Marie.

Aussi, les faits sont là pour prouver cette loi providentielle. Toujours la piété des fidèles a senti un profond besoin d'associer la Mère au Cœur du Fils.

Longtemps, ce besoin s'est exprimé surtout par la dévotion au saint Cœur de Marie. Et cette dévotion a opéré tant de bien, elle a si bien fait connaître la sainte Vierge dans ses relations avec le Sacré-Cœur, qu'elle a suscité le culte nouveau qui est l'expression parfaite et définitive du besoin qui la fit naître : c'est le culte de Notre-Dame du Sacré-Cœur.

En effet ce culte a précisément comme objet formel la divine Mère dans ses *rapports* avec le Sacré-Cœur ; il exprime non seulement son intercession toute-puissante sur ce Cœur, mais encore l'honneur qu'Elle a d'être la *Trésorière* de ses grâces et la libérale *Dispensatrice* de ses bienfaits ; il présage sa merveilleuse *coopération* à l'établissement et à la diffusion de cette admirable dévo-

tion au Sacré-Cœur qui doit si puissamment contribuer au salut des hommes.

Aussi, son Eminence le Cardinal Deschamps a-t-il pu dire, que cette dévotion est la garantie d'un grand avenir, le mot de l'époque. Il n'a fait que répéter les paroles de Pie X : « cette dévotion est la plus opportune des dévotions mariales. »

Ce fut en 1862 que parut le premier opuscule traitant de la dévotion à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Et voilà que par son opportunité, par la grandeur de la vérité qu'elle disait de la manière saisissante qu'il fallait, par l'approbation enthousiaste de l'Eglise et surtout par la sanction de la sainte Vierge, qui prodigua les grâces ordinaires, cette jeune dévotion conquit le monde. L'Association, établie en 1864, compta bientôt plus de millions de membres que d'années d'existence.

Dès la première heure, la Belgique l'a emporté sur tous les autres pays par sa fervente dévotion envers Notre-Dame du Sacré-Cœur. C'est une histoire à écrire, c'est une histoire admirable ; car, de l'aveu de Pie X lui-même, c'est un miracle moral.

Déjà en 1863 la nouvelle dévotion se crée deux centres importants dans le pays, l'un à Mons, l'autre à Tournai. Ce sont les Pères Jésuites du collège saint Stanislas à Mons, qui lui érigent la première église, consacrée très solennellement par Mgr Cattani, Nonce apostolique. Mais c'est dans la chapelle des Pauvres Claires de Tournai que Notre-Dame du Sacré-Cœur a distribué et distribue toujours le plus de grâces extraordinaires. Elle y eut un ardent apôtre en Mgr. Ponceau, qui s'inscrivit le premier sur les registres de la Confrérie, qui bénit et couronna la statue miraculeuse et favorisa la dévotion de toute l'ingéniosité de son zèle.

De toutes les provinces du pays, aussi bien des Flandres que de la Wallonie, les actions de grâces montèrent à Issoudun, sans qu'on puisse s'expliquer comment la dévotion nouvelle a pu s'y faire connaître. La Congrégation où elle naquit, au cœur de la France, comptait dix ans d'existence et dix membres à peine, et le premier numéro des Annales de Notre-Dame du Sacré-Cœur ne parut qu'en 1866.

Alors le R. P. Jouet, l'apôtre choisi par Marie, parcourut la Belgique pour une propagande qui fut un triomphe. L'enthousiasme éclata et les centres de dévotions se multiplièrent avec les miracles de grâce qui les fondent. C'est le cas par exemple à Lierre, Lisp, Louvain, Bruges, Gand, Namur, Charleroi, Anvers. Les Confréries locales, érigées canoniquement se partagèrent le pays : Mons, Tournai, Diest, Anvers, Louvain, Zonnebehe, Bailløeul, Bruges, Averbode, Bruxelles, Tirlemont etc. Les pélerinages belges à Issoudun comptèrent jusqu'à 500, jusqu'à 900 membres.

Mais aussi — à défaut des Missionnaires du Sacré-Cœur, qui n'apparaissent que rarement, pour cueillir les fruits d'un zèle allumé de plus haut, — que d'apôtres et quels apôtres se dévouent ! Le Cardinal Deschamps encourage tous les efforts ; l'évêque de Gand et Mgr Ponceau prêchent la dévotion ; M. le chanoine De Molder, directeur général des communautés religieuses, ne cesse de dédier de nouveaux sanctuaires à sa Reine qui lui prodigue ses faveurs. Le clergé est admirable. Les congrégations religieuses se donnent tout entières.

En 1886, la Confrérie d'Averbode, affiliée jusqu'alors à l'Archiconfrérie universelle, en est détachée et érigée en Archiconfrérie belge. Elle a fait un bien immense.

Cette même année, les Missionnaires du Sacré-Cœur s'établissent à Anvers. Depuis elle date, la Belgique est conquise à Notre-Dame du Sacré-Cœur, et il ne s'agit plus que d'entretenir et de stimuler la ferveur générale. On évalue à près de deux millions, le nombre de belges inscrits dans la grande famille de la Madone du Sacré-Cœur.

E. BOCLAERT miss. S. C.

CORRESPONDANCE DE POLOGNE

LE MONUMENT NATIONAL AU SACRÉ-CŒUR.

« Le Christ est Roi des Nations. L'univers catholique tout entier et donc la Pologne avec lui s'est consacré le 31 décembre (dernier) au Sacré-Cœur de Jésus.

Toutefois tous ne prirent pas une part active à l'acte solennel de l'Eglise. Tous ne furent pas assez conscients de l'importance de ce geste ni suffisamment préparés. Voilà pourquoi, nous devons produire un acte collectif qui soit l'expression de la volonté de toute les nations. Acte prémial qui trouverait son expression et son aboutissant indiqué et sûr de durer par un édifice extérieur. Or, le Sacré-Cœur possède déjà un bon nombre de sanctuaires a lui dédiés chez nous ; par contre, Il ne parvient pas à obtenir un monument qui serait l'expression de la reconnaissance, de l'amour et de la consécration de toute la Nation.

« C'est précisément un monument pareil que nous, soussignés, sur ce document, nous voulons élever à Vaisoire, ce cœur de la Pologne. Nous voulons qu'il naisse et s'élève qu'un effort commun de pensée et d'amour et d'un commun sacrifice des bourses humbles. En signant cet appel, chacun de nous acclame en même temps et le projet lui-même et consent aussi un impôt volontaire, déterminé, égal pour tous que nous verserons au Christ Roi, à Jésus Souverain.

Il nous faut nous hâter avec l'exécution de notre plan. La lutte qui se poursuit contre le Christ et contre son Eglise nous force de nous hâter. Ce n'est certes pas nous qui avons déterminé ou provoqué cette lutte mais une fois qu'elle est là, nous ne pensons pas reculer, car nous ne pouvons trahir le Christ. Plus vite notre nation comprendra qu'il s'agit du Christ, qu'on lutte pour ou contre Lui, tant mieux pour nous, notre gain est certain car moindre sera le nombre des catholiques qui seront contagionnés par la fatale psychose que des éléments ennemis à notre foi sèment dans le silence et l'ombre. Ces ennemis, ils combattent et battent en brèche le christianisme historique et dogmatique et en même temps ils propagent le panthéisme et le culte de l'homme ; ils minent le terrain religieux dans la famille et à l'école ; ils propagent l'idée de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le divorce, l'amour libre et les mariages civiles. Ils abrutissent et abêtisent les masses par une agitation perverse, par l'alcool et la débauche. Ils pulvérisent le bloc solide comme le roc des principes traditionnels et des opinions et convictions catholiques de nos classes intellectuelles. Par là, ils paralysent leur aptitude à une action énergique et solidaire. Or tous ces symptômes, ce sont les avant-gardes et les signes avant coureurs de la révolution.

« Non, nous ne voulons point de révolution mais nous appelons un développement libre et normal, calme, basé sur les principes catholiques. Nous ne voulons point de séparation dans l'Eglise mais, au contraire, un progrès continu dans le Christ et un perfectionnement toujours plus grand en Lui. Nous ne voulons pas d'une école sans Dieu mais bien au contraire, nous voulons introduire le Christ même là où Il fut à peu près absent jusqu'à ce jour : Nous voulons le règne du Christ dans le domaine de la vie politique et dans l'existence économique.

Nous voulons le Christ partout !

« Celui qui est avec nous, qu'il nous aide, qu'il ajoute son effort et son labeur aux nôtres !

« Nous proposons d'élever ce monument à Vaisoire à la Place de Saxe, et d'y graver ces paroles simples et courtes mais expressives suffisemment : « Je vis, je règne et je commande en Pologne. » Cependant, nous laissons aux facteurs responsables l'ultime décision sur cette matière de bien.

« Pourtant, pourquoi cette idée de placer le susdit monument à la place de Saxe ? parce que c'est l'endroit le plus beau de la capitale et qui en forme à peu près tout juste le centre même et le cœur. Ici, sur cette place de Saxe, s'élevait naguère un temple de Dieu et, quoique selon un rite différent, le même

sacrifice de la foi chrétienne s'y célébrait plus tard. Puis, tout auprès du Cœur Sacré de Jésus caché dans le tabernacle de l'Eglise devenue catholique, nos régiments victorieux avaient accoutumé de s'assembler et ils y viendront encore, dans l'avenir, pour exécuter en ce lieu les revues militaires. Puissent-ils les faire sous l'œil du Chef suprême, Jésus. Sur cette même place encore se trouve le tombeau du Soldat Inconnu qui s'appelle Million, ce soldat, symboble de tant d'autres, qui est tombé avec eux pour venger la justice profanée. Sur cette place enfin, se trouve le monument de celui qui donnant Sa vie dans une lutte inégale a proféré cette parole : « Dieu m'a confié l'honneur des Polonais, c'est à Lui seul que je le rends ». Est-ce sûr que nous n'aurons pas bientôt peut-être, à soutenir une lutte nouvelle et également inégale, dans laquelle l'honneur, le salut de l'existence de la Nation et de son Armée se trouveront dans les souveraines mains du Christ ? Hâtons-nous donc, de nous unir à Lui du plus étroit que nous pouvons et pour symboliser cette union, élevons Lui un monument d'Amour et de Paix, en plaçant notre sort en ses mains.

« Croyons fermement que Jésus seul nous préserve beaucoup plus sûrement et beaucoup plus efficacement devant tout danger imminent que la politique et la diplomatie les plus raffinées. Jésus nous rapprochera de l'Orient chrétien et en cicatrisant de communes plaies, Il hâtera aussi le triomphe solennel d'une seule et même Foi et d'un Amour fraternel. Il unira en faisceau les Nations ; il en rapprochera toutes les classes et Il nous ménera dans la voie d'un meilleur avenir. Et au cas où une violence ennemie nous forcerait à tirer le glaive dans notre propre défense, le Christ saura nous être alors un Chef pour la victoire. »

Cette proclamation, cet appel que nous avons traduit en français, est signé du Secrétariat de l'Intronisation du Sacré-Cœur de Jésus et fut expédié avec le numéro de janvier de la Revue *pro Christo* (*Wiara i Czyn, Foi* et Action) à Varsovie. L'on sait que l'âme de cette entreprise est le R. P. Marjan Wisniewoski, de la Congr. des PP. Mariens de l'Immaculée Conception. Nous nous abstenons pour le moment de tout commentaire explicatif. La beauté de ce texte riche et énergique, sobre et cependant plein d'allusions et riche de promesse se suffit à elle-même. Nous y reviendrons cependant prochainement.

TABLES DU TOME X

I. - TABLE DES AUTEURS

II. - TABLE DES SUJETS TRAITÉS

A) Etudes Théologiques.

B) Etudes Hagiographiques.

C) Etudes Historiques.

D) Etudes Iconographiques et Artistiques.

E) Etudes Liturgiques.

F) ETUDES PHILOSOPHIQUES.

G) ARTICLES DE PIÉTÉ.

H) LES BELLES PAGES.

I) LES BELLES POÉSIES.

III. - TABLE DES PAGES POUR LES ENFANTS

IV. - TABLE POUR LES SUJETS DE MÉDITATION ET DE PRÉDICATION

ACTION DE GRACES :

APOSTOLAT :

CONFIANCE :

ÉVANGILE :

SAINT JOSEPH :

MARIE :

NOM DE JÉSUS :

RÉSURRECTION :

SACRÉ-CŒUR :

QUELQUES RÉCITS DE GRACES :

V. - TABLE DES SOCIÉTÉS ET DES ŒUVRES

VI. - TABLE DES PRATIQUES ET DES CENTRES DE PIÉTÉ.

VII. - TABLE DE LA TRIBUNE LIBRE

VIII. - TABLE DES CHRONIQUES

IX. - TABLE DU COURRIER DE REGNABIT

X. - TABLE DES GRAVURES

XI. - TABLE DES LIVRES

XII. - TABLE DES REVUES

A) REVUES FRANÇAISES.

B) REVUES ÉTRANGÈRES.

L'Imprimeur-Gérant : TH. HIRT.

Imprimerie HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons, REIMS.

5ᵉ ANNÉE. — N° 8 JANVIER 1926
Tome X

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur

Toute *la question du Sacré-Cœur;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

Revue Mensuelle, les 12 Nᵒˢ franco ; 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS

5e ANNÉE. — N° 9
Tome X

FÉVRIER 1926

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré-Cœur

Toute *la question du Sacré-Cœur;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

II. - VIE

Revue Mensuelle, les 12 Nos franco : 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Un groupe de Professeurs de Théologie

Secrétaire Gral de Rédaction
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVIIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.
Chaque collection de chacune des 4 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

5E ANNÉE. – N° 10
Tome X

MARS 1926

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

II. - VIE

III. - LES FAITS

Revue Mensuelle, les 12 Nos franco : 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur.

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVIIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.
Chaque collection de chacune des 4 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par le articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne so... risées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez vos communications (anonymement) à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit.*

ou

A Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit.*

30, Rue Demours, PARIS (XVIIe)

6e ANNÉE. — N° 11 AVRIL 1926
Tome X

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

II. - VIE

Revue Mensuelle, les 12 Nos franco : 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1er de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur.

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVIIe
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1er Juin et du 1er Décembre.

France et Colonies : 20 francs. - Autres pays : 30 francs.
Le numéro: France et Colonies : 2 francs. - Autres pays : 2 fr. 50.
Chaque collection de chacune des 4 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIe). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez *toutes* vos communications (anonymement) : à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit.*

ou

à Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit*

3o, Rue Demours, PARIS (XVIIe)

(VOIR COUVERTURES, PAGE 4.)

5e ANNÉE. — N° 12
Tome X

MAI 1926

REGNABIT

Revue Universelle du Sacré Cœur
et Organe de la Société
du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur.

Toute *la question du Sacré-Cœur;*
Tout *le mouvement des âmes vers le Sacré-Cœur;*
Voilà l'objet de cette **Revue.**

SOMMAIRE

I. - DOCTRINE

II. - VIE

III. - LES FAITS

Revue Mensuelle, les 12 Nos franco : 20 fr. ; U. P. 30 fr.

Collection des 4 premières années : Chaque collection : 30 frs.

ROME — PARAY-LE-MONIAL — PARIS
BRUXELLES — QUÉBEC — PÉKIN

La Revue Universelle du Sacré-Cœur

Paraît le 1ᵉʳ de chaque mois

par livraisons d'au moins 80 pages avec un supplément pour le Clergé sous le patronage de S. E. le Cardinal DUBOIS, archevêque de Paris.

Comité de Direction :
Le Comité de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré-Cœur.

Secrétaire Gral de Rédaction :
Abbé Félix ANIZAN
30, Rue Demours, PARIS XVIIᵉ
Chèque postal Paris 599-92

L'abonnement est d'un an.

Il part du 1ᵉʳ Juin et du 1ᵉʳ Décembre.

France et Colonies : 20 francs. – Autres pays : 30 francs.
Le numéro : France et Colonies : 2 francs. – Autres pays : 2 fr. 50.
Chaque collection de chacune des 4 premières années : 30 francs

On s'abonne aux adresses indiquées à la première page de ce numéro. Toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de 1 franc et de la bande d'abonnement.

Nos collaborateurs restent responsables des articles qu'ils signent. **La Revue Universelle du Sacré-Cœur** n'est engagée que par les articles signés : « Le Comité de Direction ».

Les manuscrits adressés à la Revue ne sont pas rendus.

La reproduction et la traduction des articles de la Revue ne sont autorisées qu'avec une indication de la source.

Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés *en double exemplaire* au Secrétariat de *Regnabit*, 30, Rue Demours, Paris (XVIIᵉ). Les auteurs et les éditeurs qui sont avisés du refus d'annonce de leurs ouvrages peuvent les reprendre à cette adresse où ils restent à leur disposition pendant un an.

Pour tout ce qui concerne *l'Administration* ou la *Rédaction* de « REGNABIT ».

Adressez *toutes* vos communications (anonymement) : à Monsieur *l'Administrateur de Regnabit.*

ou

à Monsieur le *Secrétaire Général de Regnabit*

3o, Rue Demours, PARIS (XVIIᵉ)

(VOIR COUVERTURES, PAGE 4.)

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, Paris-XVIIe.

Imp. HIRT & Cie, 58, Rue des Moissons - REIMS

20 BELLES CARTES POSTALES
du Sacré-Cœur.

LA VIERGE ET LE SACRÉ CŒUR

1) La première GARDE D'HONNEUR. — 1874.

2) La Vierge contemplant le JAILLISSEMENT D'EAU ET DE SANG. — *Giotto.*

3) PIETA. — *Moralès.*

4) La Vierge dévoilant LA PLAIE DU COTÉ ET DU CŒUR. — *Lebrun.*

5) LE REFUGE DES PÉCHEURS.

6) Les DEUX CŒURS de Jésus et de Marie.

LES SAINTS ET LE SACRÉ CŒUR

7) SAINT JEAN adorant le Cœur de Jésus.

8) SAINTE-MARIE-MADELEINE devant le Cœur rayonnant

9) SAINT DOMINIQUE aux pieds du Crucifix.

10) SAINT FRANÇOIS D'ASSISE baisant la plaie d'amour.

11) Jésus montrant à SAINTE THÉRÈSE la plaie de son Cœur

12) SAINT FRANÇOIS DE SALES et le V. PÈRE DE LA COLOMBIÈR contemplant le Sacré Cœur.

13) Le B. JEAN EUDES.

14) Image honorée par SAINTE MARGUERITE-MARIE. — 1785

15) La V. RÉMUZAT, victime du Sacré Cœur, à l'âge de 12 ans.

16) *Le Vœu de Marseille au Sacré Cœur.*

17) *Les Saints de la Compagnie de Jésus* adorant le Sacré Cœur.

L'APOSTOLAT POUR LE SACRÉ CŒUR

18) L'APPEL DE JÉSUS. — **Cette carte montre l'état actuel du Règne du Sacré Cœur. Très impressionnante, elle** suscitera une légion d'apôtres.

19) « AIDE MES MISSIONNAIRES ». — **Un missionnaire montre le Sacré Cœur aux pauvres infidèles. Et le Sacré Cœur, paraissant en plein ciel, dit aux âmes généreuses : « Aide mes missionnaires ».**

20) La Carte « PETITE AIGUILLE » **Le Cœur enflammé bénit ses** ***Petites Aiguilles.***

L'unité : **0 fr. 10.** — Les douze : **1 franc.**

En vente aux Bureaux de « Regnabit » :

PARAY-LE-MONIAL, rue de la Croix-de-Pierre, c/c Lyon 83-33;
ROME (XV) Lungo Tevere Cenci, 8 ;
BRUXELLES-ETTERBEECK, 43, avenue Eudore-Pirmez.

Servez-vous des Cartes Postales du Sacré-Cœur. — Moyen excellent — et très facile — d'apostolat.

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société duRayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, Paris-XVIIe.

Imp. HIRT & Cie, 58, Rue des Moissons - REIMS

QUELQUES APPRECIATIONS
sur
LE CRUCIFIÉ AU CŒUR QUI RAYONNE

A) *Idée du tableau.*

Cette idée — très puissante — la voici :

Tout le sommet du Golgotha est environné de ténèbres.

La tête de Jésus mourant s'est inclinée vers son Cœur.

La Vierge a porté elle-même les yeux vers le cœur de son Fils. Elle « voit » mieux que jamais, que ce *cœur est la lumineuse explication de toute la passion rédemptrice* :

Du cœur du crucifié, comme d'un soleil, jaillissent des rayons qui éclairent jusqu'à le transfigurer le visage de Marie, et qui luttent contre les ténèbres environnantes Symbole saisissant de *la lumière de l'amour qui lutte perpétuellement contre les nuages de la haine.*

***

B) *Quelques appréciations.*

Je me suis toujours arrêtée devant les tableaux représentant Jésus crucifié, les aimant par-dessus tout, *mais jamais je n'ai rencontré aussi beau que le vôtre.*

UNE ZÉLATRICE DU SACRÉ CŒUR.

L'image de Jésus admirée avec vous reste gravée dans ma mémoire. Sans cesse je revois *cette vision d'amour et de beauté.*

M. P. L.

C) *Conditions de vente.*

Ce tableau n'est reproduit qu'en GRANDES ESTAMPES 1) *sur vrai japon* ; 2) *sur simili japon.*

Chaque estampe sur *papier japon impérial*, montée sur papier pâte, numérotée *à la main*, et timbrée du cachet de *Regnabit* — tirage limité — . . . 150 fr.

Chaque estampe sur beau papier *simili japon*, timbrée du cachet de *Regnabit* . . . . . . 30 fr.

S'adresser aux Bureaux de *Regnabit* :

PARAY-LE-MONIAL, rue de la Croix de Pierre, C. C. Lyon 83-33.

ROME *XV*, Lungo Tevere Cenci, 8.

BRUXELLES ETTERBEECK, 43, Avenue Eudore Pirmez.

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, Paris-XVIIe.

Imp. HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons - REIMS

20 BELLES CARTES POSTALES
du Sacré-Cœur.

LA VIERGE ET LE SACRÉ CŒUR

1) La première GARDE D'HONNEUR. — 1874.
2) La Vierge contemplant le JAILLISSEMENT D'EAU ET DE SANG. — *Giotto.*
3) PIETA. — *Moralès.*
4) La Vierge dévoilant LA PLAIE DU COTÉ ET DU CŒUR. — *Lebrun.*
5) LE REFUGE DES PÉCHEURS.
6) Les DEUX CŒURS de Jésus et de Marie.

LES SAINTS ET LE SACRÉ CŒUR

7) SAINT JEAN adorant le Cœur de Jésus.
8) SAINTE-MARIE-MADELEINE devant le Cœur rayonnant.
9) SAINT DOMINIQUE aux pieds du Crucifix.
10) SAINT FRANÇOIS D'ASSISE baisant la plaie d'amour.
11) Jésus montrant à SAINTE THÉRÈSE la plaie de son Cœur.
12) SAINT FRANÇOIS DE SALES et le V. PÈRE DE LA COLOMBIÈR contemplant le Sacré Cœur.
13) Le B. JEAN EUDES.
14) Image honorée par SAINTE MARGUERITE-MARIE. — 1785
15) La V. RÉMUZAT, victime du Sacré Cœur, à l'âge de 12 ans.
16) *Le Vœu de Marseille au Sacré Cœur.*
17) *Les Saints de la Compagnie de Jésus* adorant le Sacré Cœur.

L'APOSTOLAT POUR LE SACRÉ CŒUR

18) L'APPEL DE JÉSUS. — **Cette carte montre l'état actuel du Règne du Sacré Cœur. Très impressionnante,** elle suscitera une légion d'apôtres.

19) « AIDE MES MISSIONNAIRES ». — **Un missionnaire montre le Sacré Cœur aux pauvres infidèles. Et le Sacré Cœur, paraissant en plein ciel, dit aux âmes généreuses : « Aide mes missionnaires ».**

20) La Carte « PETITE AIGUILLE » **Le Cœur enflammé bénit ses *Petites Aiguilles*.**

L'unité : **0 fr. 10.** — Les douze : **1 franc.**

En vente aux Bureaux de « Regnabit » :
PARAY-LE-MONIAL, rue de la Croix-de-Pierre, c/c Lyon 83-33;
ROME (XV) Lungo Tevere Cenci, 8 ;
BRUXELLES-ETTERBEECK, 43, avenue Eudore-Pirmez.

Servez-vous des Cartes Postales du Sacré-Cœur. — Moyen excellent — et très facile — d'apostolat.

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société duRayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, Paris-XVIIe.

Imp. HIRT & Cie, 58, Rue des Moissons - REIMS

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur.* Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social.* Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société duRayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, Paris-XVIIe.

Quelques Nouvelles.

I. — *A partir du 6 Avril 1926,*

La Salle REGNABIT

17, Rue Lauriston, PARIS XVIe

(près de l'Etoile)

sera ouverte tous les jours, excepté le Dimanche

de 15 heures à 19 heures.



II. — *Du 14 au 28 Avril 1926*

de 10 h. à midi et de 2 h. à 6 h. (Dimanche excepté)

Visite de l'Exposition d'Art Religieux

de notre sociétaire **Maurice CHABAS**

A la « PALETTE FRANÇAISE »

152, Boulevard Haussmann, PARIS.



III. — Notre Sociétaire

Mademoiselle M. MIRAILLET

fait une exposition d'art religieux et de

quelques paysages

GALERIE THIRION, 152, rue de Grenelle,

du 25 Mars au 15 Avril.

Imp. HIRT & Cie, 58, Rue des Moissons - REIMS

LA SOCIÉTÉ

du

Rayonnement intellectuel du Sacré Cœur

Est patronnée par quinze Cardinaux, Archevêques ou Évêques.

Elle a pour principe directeur qu'*en nous montrant son Cœur tout aimant, le Christ veut fixer sur son Amour la pensée humaine, afin de s'attirer l'amour des hommes.*

Ce but éternel du Christ, c'est exactement celui que se propose aujourd'hui *la Société du Rayonnement intellectuel du Sacré-Cœur*. Elle veut, elle aussi, *fixer la pensée humaine sur l'Amour* dont palpite sans fin le Cœur toujours ouvert.

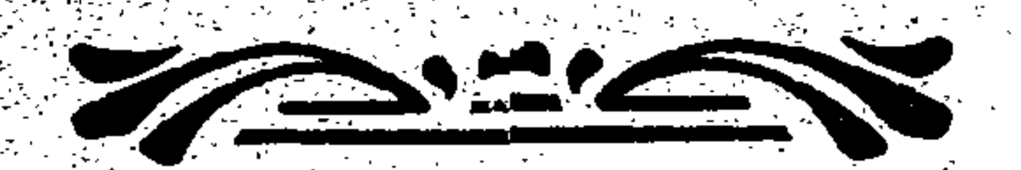
Œuvre essentiellement ÉVANGÉLIQUE : le Christ ayant toujours eu à cœur de *montrer son amour pour provoquer l'amour.*

Œuvre éminemment HUMAINE, A notre époque de discordes, est-il rien de plus utile et de plus beau que de *rappeler aux hommes cet amour du Christ* qui est pour beaucoup la *consolation unique* et pour tous la *leçon nécessaire* ?

Groupés sous le signe vivant que Léon XIII appelait le « signe nouveau », des professeurs, des écrivains, des conférenciers, des artistes veulent promouvoir, *dans tout l'ordre de la pensée humaine, l'idée de cet Amour qui résume tout le christianisme, et dont l'humanité a plus que jamais besoin.*

D'ailleurs, pour faire partie de leur Société, il n'est point nécessaire d'être un spécialiste de la plume, de la parole, ou du pinceau. *Il suffit de comprendre que nous devons faire rayonner l'amour du Christ sur la pensée humaine* si nous voulons qu'il rayonne dans la *vie individuelle* et dans l'*ordre social*. Celui qui comprendra *la nécessité* de ce rayonnement travaillera sans doute, dans sa sphère, *à la réaliser.*

Pour tous renseignements s'adresser à l'abbé Félix Anizan, secrétaire général de la Société du Rayonnement Intellectuel du Sacré Cœur, 30, rue Demours, **Paris-XVIIe.**



La Salle REGNABIT

17, Rue Lauriston

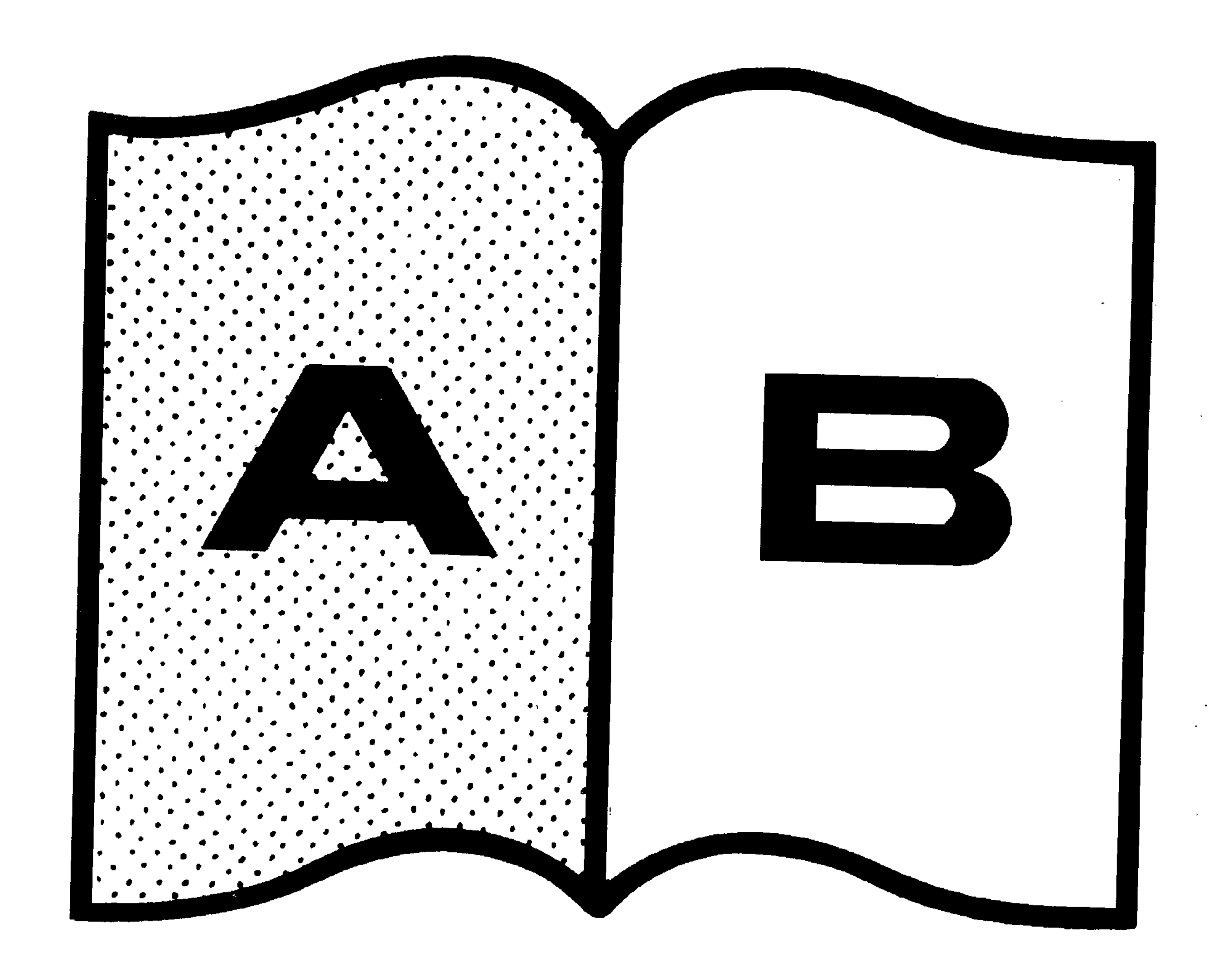
PARIS (XVIe) (près de l'Étoile)



Elle est ouverte tous les jours, excepté le Dimanche de 15 heures à 19 heures.



Imp. HIRT & Cie, 53, Rue des Moissons - REIMS



Contraste insuffisant

NF Z 43-120-14